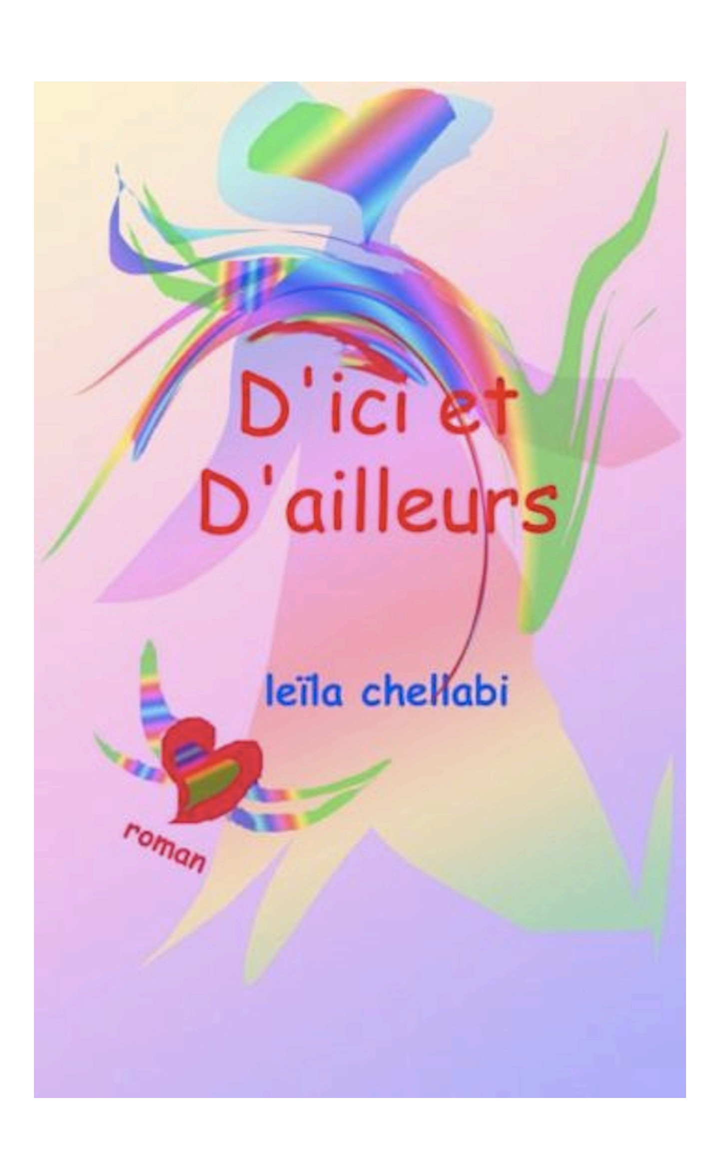

D'ici et
D'ailleurs
leïla chellabi
roman


D'ici et
D'ailleurs
leïla chellabi
roman

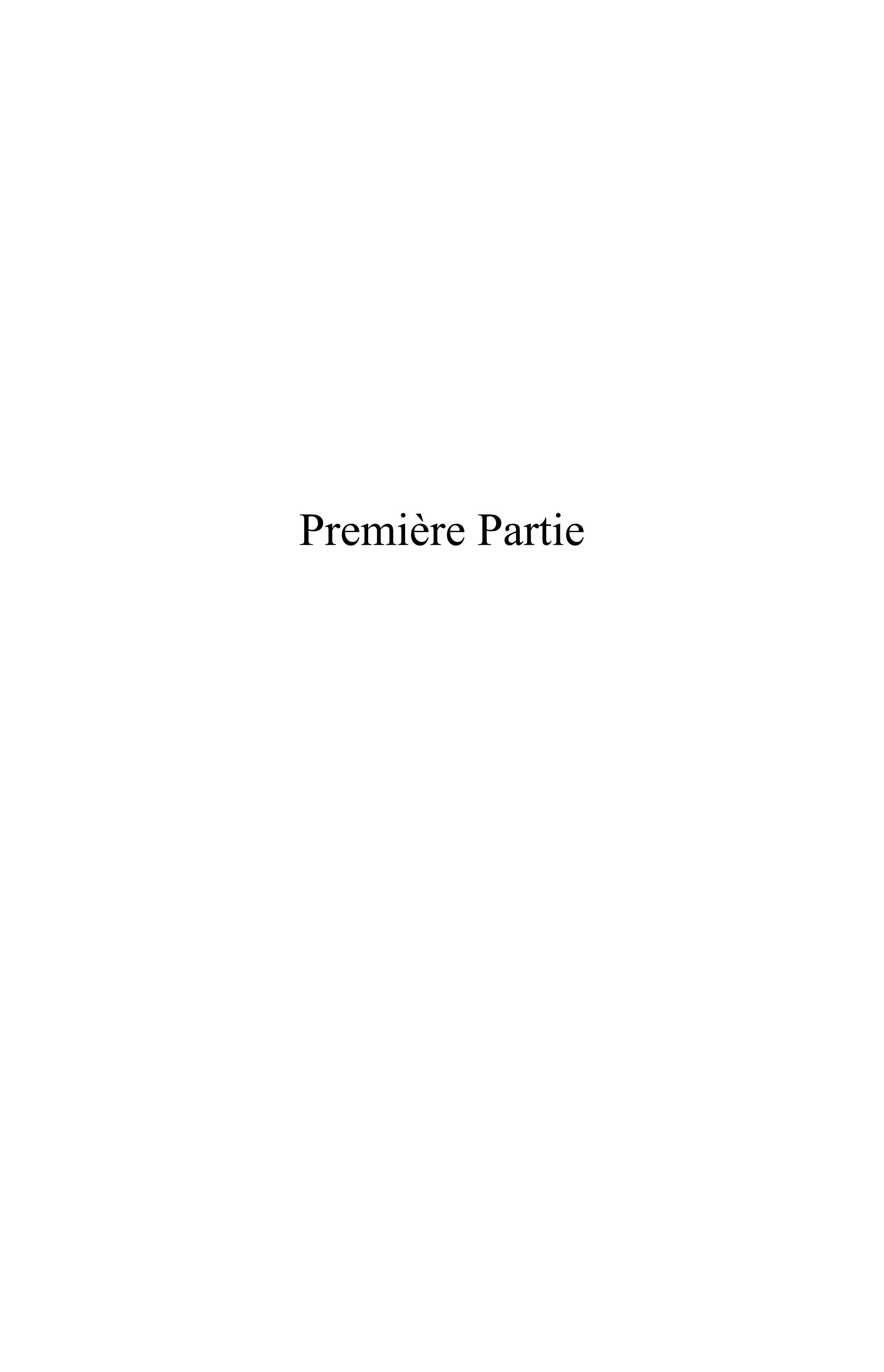
leïla chellabi

D'ici et D'ailleurs

LCenteur

D'ici et D'ailleurs a été pour moi l'opportunité de donner ma vision effective des mondes objectif et subjectifs que je pratique au jour le jour de manière consciente, tout à fait naturellement. Autant de signes reçus inconsciemment par la majorité d'entre nous qui n'y prête guère attention.
Et c'est ce roman venu à moi, qui en témoigne dans la magie d'une fiction qui émerge de ma réalité.
Je le dédie à tous ceux qui gardent au cœur l'ange gardien de leur enfance, et aux autres qui peuvent le découvrir comme un compagnon de vie dans la tourmente ou et dans la joie.
Une armée d'Anges pour vous, et revitaliser le monde et les consciences…

LC



Première Partie

Elle marchait d’un pas souple, chaussée de talons plats, à grandes foulées élégantes.

Silhouette gainée de jeans, elle avançait, cheveux bruns au vent. Elle portait une besace beige en bandoulière, Carl avait l’impression qu’elle se dirigeait le plus naturellement du monde vers l’autre bout de la planète, comme si rien ne pouvait l’arrêter, comme si elle avait tout son temps mais qu’une urgence l’appelait quelque part. Du haut de son mètre soixante-dix-huit, longue et mince, elle marchait et chacun de ses pas devait faire le tour du monde, du moins Carl en avait la nette impression. Il se demandait pourquoi cette femme le fascinait autant, il ne comprenait pas, il ne l’avait même pas vue de face, ni de profil, mais aux regards des hommes qui la croisaient, il avait compris depuis un moment que le côté face valait largement le côté pile.
Elle avait quelque chose qui la différenciait des femmes américaines, et cela était perceptible pour Carl. Peut-être était-elle européenne ? Mais comment le savoir ? Elle avait la peau blanche, et ce geste qu’elle faisait de temps en temps pour remonter ses cheveux en les rassemblant sur le dessus de la tête, comme cet autre geste où, d’une

main, elle coinçait ses cheveux derrière son oreille gauche, étaient très gracieux. Bien sûr, de nombreuses filles font ces gestes de manière tout à fait machinale, mais la grâce qui nimbait sa façon de faire était toute particulière. La souplesse de cette femme enchantait Carl.

Au bout d'une quinzaine de minutes, il se rendit compte qu'il la suivait. Un peu honteux, d'une part, furieux d'autre part, il rebroussa donc chemin pour se diriger vers les Productions Nirva, où il avait rendez-vous avec le directeur et un metteur en scène, pour parler de son prochain film.

Quand Carl arriva devant l'ascenseur qui devait le mener au vingt-sixième étage, une jeune femme en sortit et lui sauta au cou.
– Ah ! Carl, mais qu'est-ce que tu faisais ? Tu es en retard, je n'ai pas pu attendre, mais je vais revenir, surtout attends-moi, j'ai peut-être trouvé ton héroïne. Je suis en plein casting pour toi…
Un baiser rapide et la voilà partie vers un autre rendez-vous. Carl n'est pas très fier de ses vingt minutes de retard, mais c'est ainsi.

Dans le bureau, M. Nirva a quand même le sourire, il est en pleine conversation avec le metteur en scène qui tient à la main le scénario tout en tapotant la couverture bleue.

– Alors Carl ! Nous avons pensé que vous ne

viendriez pas !
– Excusez-moi ! Je ne sais pas ce qui m’a pris, je me suis mis à suivre une silhouette féminine de rêve !
– Vous êtes pardonné, c’est bien d’un romancier, ça ! lance Nirva en riant.
Le metteur en scène ne dit mot, sans doute trouve-t-il que Carl en fait un peu trop pour justifier son retard. Mais c’est pourtant vrai, se dit Carl en lui serrant la main.
– Dites-moi, votre adaptation pour le scénario est vraiment bien, nous sommes tous d’accord là-dessus, mais qui va jouer le rôle ? Ann nous réserve une surprise, elle aurait trouvé, vous êtes au courant mon vieux ?
Carl répond à Nirva :
– Je viens de la croiser, c’est aussi ce que j’ai cru comprendre, elle va revenir.
– Bon, le tournage commence dans six semaines à Mumbai, il nous faut le casting complet dans huit jours, sinon nous aurons du mal pour les costumes et tout le reste… Nirva dit cela avec un geste vague de la main, censé englober tous les derniers préparatifs.

Le bureau est très agréable, la secrétaire apporte des cafés pour les trois hommes, agrémentés de petits biscuits au chocolat sur lesquels Nirva, gourmand, se précipite.
Le metteur en scène n’a pas dit un seul mot, comment est-ce possible ? Carl se dit que cet homme a heureusement un talent fou et que ses derniers succès lui épargnent d’en dire ou d’en faire trop.

Mais pour Carl qui est très communicatif, cette attitude est curieuse, le met un peu mal à l'aise, ce que semble comprendre le metteur en scène qui lui dit tout à coup :
– Je ne parle pas beaucoup, c'est que j'écoute et observe beaucoup, mais ne vous en faites pas, je ne suis ni un ogre, ni un rustre…
– Mmm, M. Nirva m'avait prévenu, mais vous étiez plus bavard lors des autres réunions…
– C'est que vous m'avez donné du fil à retordre, je devais vous convaincre… Il n'y a plus cette priorité, répond le metteur en scène en tendant la main à Carl.

Les deux hommes se serrent la main en se souriant.
Entre-temps, la secrétaire a porté des dossiers qu'elle commente pour M. Nirva.
Ils concernent le film.
Et les trois hommes se mettent à les examiner ensemble, une discussion technique et logistique s'ensuit. Personne ne fume, et c'est reposant pour Carl qui ne supporte pas la fumée.

Une atmosphère douce règne maintenant dans le bureau où les trois hommes créatifs, chacun à leur manière, ont installé des pensées dessinant dans l'espace de longs rubans de couleurs s'entrecroisant sans jamais se nouer, évoluant sans heurt, s'harmonisant sans jamais se rompre non plus que l'équilibre ainsi maintenu. Et si l'on compte la joie qui les anime à l'idée d'entamer le tournage, alors le lecteur peut imaginer à quel point les rosés nacrés nimbent

l’espace de la pièce, maintenant une luminosité particulière bien qu’invisible aux yeux humains mais dont le cœur entre autres sens parallèles peut capter la douceur dynamique.
Et c’est dans cet équilibre nacré aux couleurs des rayons d’un soleil aujourd’hui caché par les nuages du ciel new-yorkais, qu’Ann fait son apparition, toujours pressée comme d’habitude, avec beaucoup de joie, notons-le, à se demander si elle avait gagné au Loto international qui faisait fureur depuis quelques mois.
Non ! Ann ouvre un dossier rouge dont elle extrait une dizaine de photos qu’elle étale sur le bureau de Nirva, fière d’elle, et commente :
– Carl, voilà, à mon sens, ton héroïne Sendre. Regarde cette merveille !
Comme un seul homme, ils se sont tous trois penchés vers ladite merveille.
Des photos, se dégagent maintenant des geysers étincelants dont les mauves, parme et violets se mêlent, auréolant d’un enchantement tout à fait séduisant les quatre collaborateurs qui ne disent plus un mot. Des franges dorées souples, aériennes s’envolent vers le plafond, passent les vitres des baies pour aller illuminer le ciel couvert qui en résonne de joie. Il y a là un arc-en-ciel étincelant où des gouttes cristallines atterrissent pour revenir vers nos quatre amis qui les reçoivent directement dans le cœur. Les corps se détendent, les yeux brillent, regards émerveillés, ils captent sans même le savoir des nuées légères aux brillances éclatantes dont leurs corps tout entiers sont maintenant imprégnés. Et le

premier à pouvoir dire un mot est Carl, l'auteur-adaptateur qui murmure simplement :
– Mais qui est cette inconnue ? faisant ainsi écho aux pensées de Nirva et du metteur en scène.
Ann réplique, précise :
– Ce n'est une inconnue que pour nous, elle est très connue dans son pays, et une carrière internationale la guette, c'est pourquoi il ne faut pas laisser passer cette chance de la révéler au monde. Elle est pile-poil ton personnage, Carl, et si vous me permettez messieurs, elle ajoute un acquis personnel non négligeable à tout ce que pourrait apporter la plus sublime de nos stars avec, en plus, ce je ne sais quoi dont elle est dépositaire, cela crève les yeux, les photos, et bien vite les écrans.
– Comment s'appelle-t-elle ? D'où vient-elle ? Qui est-elle ? demande dans la foulée Nirva.
– Tiens voilà son C.V., et Ann le déplie pour le lui tendre d'une main décidée, avant d'en donner un exemplaire aux autres.

Silence à nouveau, les hommes lisent, Ann bouge un peu les photos posées sur la table, des rayons s'en échappent alors, qui suivent ses mouvements. La pièce est à la fois emplie de douceur mais aussi de force, l'énergie présente est sensiblement la même, mais en même temps, elle est mobile et entoure, nimbe, couronne, descend, monte et sort par les vitres, toujours, si bien que New York en est illuminée soudain par un vrai rayon de soleil, très visible celui-là, qui étonne en cette journée pour le

moins grise et couverte. Les nuages s'inclinent et la grisaille s'ouvre sous le rayon particulier d'un soleil pourtant caché, qui fait éclore des sourires et briller des yeux sur les trottoirs. Le stress ambiant se détend et cinq minutes de bonheur sont accordées à l'ensemble de la ville qui les avale sans autre procès.
Les bureaux de *Nirva Productions* n'auront plus jamais la même aura qu'avant cette réunion, quelque chose de totalement imprévisible vient de toucher le cœur même de leur fonctionnement en la personne de leur P.-D.G. dont le rayonnement ne sera plus jamais comparable à ce qu'il était.
C'est dans cette ambiance très particulière qu'Ann décline ensuite tous les avantages de cette actrice indienne au parcours atypique, qu'elle sort la liste des exigences de cette femme qui ose parler de sa foi, et qui veut pouvoir pratiquer sa religion là où elle est en cas de fête coïncidant avec le tournage, ce qui apparemment sera le cas. Rien que de très naturel pour elle, de parfaitement inusité pour l'Occident, mais rien au monde n'empêcherait maintenant Nirva d'engager cette merveille, quels que soient ses exigences et le prix à payer.
Carl et le metteur en scène sont acquis à cette idée, absolument, il n'y a même pas de discussion à ce sujet.
Il est donc convenu avec Ann qu'un dîner les réunira tous les cinq, avec elle, dans les plus brefs délais. Ann appelle sa protégée qui se trouve au Pierre avec ses parents, pour deux semaines.
– Ann, pour ce qui est du tournage à San Francisco,

pouvez-vous lui demander si elle ne préfère pas un appartement ou une maison plutôt qu'un hôtel ? Vous verrez cela avec elle, n'est-ce pas ? Je veux qu'elle soit traitée comme une reine, c'est-à-dire que je veux qu'elle se sente chez elle, c'est très important. Voyez cela. Puisque nous terminerons le tournage en Inde à Mumbai, je suppose qu'elle a tout ce qu'il faut sur place ?
– Oui, répond Ann, elle habite Mumbai. Ann dit cela juste avant d'obtenir sa protégée au bout du fil.
– Comment allez-vous ? Bien installée ? Voilà, nous souhaiterions dîner avec vous très rapidement, quand êtes-vous libre… ? Oui. Oui… Ok ! Je connais très bien, je vais faire une réservation, je passerai vous prendre à l'hôtel. Oui… Nous pourrons faire cela plus tard, avant votre départ. À demain donc. Merci.

Puis Ann a raccroché et posé son mobile sur la table où elle rassemble les photos en disant :
– Voilà, demain soir, Messieurs, au *Pavillon Russe,* dix-huit heures trente, je passe prendre Sendre, et vous nous y attendrez.
– Il faudrait peut-être que tu arrêtes de l'appeler Sendre comme le personnage, ce n'est pas très courtois pour elle, non ? dit Carl.
Ann le regarde alors avec un sourire épanoui tandis que pleuvent des copeaux d'or léger qui avaient fusé du téléphone pendant sa conversation…
– Mais Carl, elle s'appelle Sendre !
Et la pluie d'or s'intensifie alors pour se localiser sur Carl qu'elle douche littéralement. Il en demeure

bouche bée. Ann éclate d'un rire qui électrise la pièce sous les lasers rouge-orangé. Il fait maintenant beau dehors et un soleil brillant donne à cette journée d'automne un air de fête qui réussit à réjouir les cœurs en bas, dans les rues.

Carl se dépêche, il est dix-huit heures trente pile et il ne veut pas arriver en retard, mais sa journée a été rude, impossible de terminer plus tôt. Il marche à grandes enjambées, le nez fixé sur le trottoir alors que cela n'est pas son habitude, s'en rend compte et relève la tête, le *Pavillon Russe* n'est plus loin maintenant. Mais en levant les yeux, il a revu comme hier, de plein fouet, la silhouette d'une femme. Même taille que celle d'hier, mais elle n'est pas en jeans. Même chevelure, libre, brune, et mêmes gestes pour rassembler ses cheveux ou les coincer derrière l'oreille gauche. Pourtant, Carl ne fait pas tout de suite ce rapprochement car les vêtements sont différents. Pantalon de cuir noir, bottes à talons hauts mais carrés, même démarche… Lui qui regardait sans voir, prend conscience soudain que cette femme ne peut pas ne pas être la même que celle qu'il suivait la veille… C'est fou, se dit Carl. Deux fois en deux jours c'est beaucoup… La femme avance à foulées souples, les talons ne la gênent nullement, elle pourrait tout aussi bien être à talons plats, ce serait pareil… Pas de heurt, rien qu'une félinité incroyablement attirante pour l'œil. Et pour la première fois Carl se demande comment est le visage accompagnateur de cette silhouette si

belle, si élégante, si gracieuse. Ce soir un bracelet d'or tinte ses clochettes multicolores à son poignet gauche. Il entend maintenant le carillon léger qui lui arrive sur le souffle d'une brise légère assez froide en cette soirée d'automne. La femme s'arrête devant une vitrine, quelques secondes, mais son profil est aussitôt masqué par une lourde mèche brune indisciplinée qui retombe de derrière l'oreille. Elle est repartie en faisant ce geste à nouveau pour la remettre en place. Il est maintenant à quelques mètres du *Pavillon Russe* où la femme entre. Il se dit qu'il aura une chance de découvrir son visage. Quand il entre à son tour, elle a disparu. Il demande la table de M. Nirva où on le conduit aussitôt. La jeune préposée au vestiaire est en train d'aider la jeune femme qui le précédait dans la rue à enlever son blouson de vison blanc tricoté, découvrant à ses yeux éblouis le reste de la silhouette, buste moulé dans un col roulé de soie ou quelque chose de ce genre, et un spencer qui fait écrin à son buste. Des boucles d'oreille d'or encadrent le plus beau visage que Carl ait jamais vu.
Ann est en train de présenter Sendre à Nirva et au metteur en scène que Carl n'avait pas encore vus ! Il ne voyait qu'elle…
Une pluie d'or à nouveau se focalise sur Carl bien que le visage de cette femme en ait nimbé toute l'allée depuis l'entrée du restaurant jusqu'à la table ronde où ils s'installent maintenant.
Ann les a présentés, et Carl a plongé dans le bleu lagon le plus incroyable de ses yeux larges,

magnifiques. À peine maquillée, elle est d'une beauté stupéfiante, mais plus que tout cela, c'est cette chaleur, cette présence, cette… Carl ne trouve pas le mot pour le dire… C'est cet ensemble qui fait de Sendre un être tout à fait à part… Elle n'est pas seulement belle. Elle est beaucoup plus que cela et Carl se met à penser aux Indiens qui disent que le Divin irradie d'une personne ou un truc de ce genre. Eh bien ! Ce soir, lui qui ne croit en rien du tout, est prêt à le croire. Ce pourrait être cela. Sendre s'est installée entre Nirva à sa gauche et le metteur en scène à sa droite. Nirva préside, Ann est à sa gauche, ce qui fait que Carl se retrouve quasiment face aux yeux de lagon de Sendre. Comment est-ce possible, se demande-t-il, qu'une Indienne puisse avoir les yeux aussi bleus ? Lentilles de couleur ? Oui c'est sûrement ça, lentilles, facile au fond. Mais la taille ? Malgré les talons, elle est très grande, sans talons…
Une spirale de questions entraîne Carl loin de cette table où des copeaux d'or pleuvent du ciel comme si le plafond n'existait pas, comme si cette table se trouvait quelque part en plein air, là où l'espace est sans limite et les couleurs un seul rayonnement teinté par les mots, les rires, les phrases et les cœurs les écoutant pour en diffuser l'essentiel. Carl est séduit. Mais cette séduction est si différente de toutes les précédentes pour lui, qu'il ne sait pas très bien si ce mot peut s'appliquer à ce qu'il ressent.
Le metteur en scène est en plein cadrage… Du profil de Sendre, de ses yeux quand elle se penche en souriant vers lui, de ses gestes qu'il observe et dont

il note la beauté tout en anticipant quelques scènes aux détails pointus, auxquelles ils se couleront parfaitement. Il sait qu'elle ne signera que si elle ne doit pas embrasser un homme sur la bouche. Il refait donc une scène, supposée de baiser, autrement. Ann est heureuse, pendant qu'ils discutent avec Sendre, elle a pris la commande en main. Caviar et champagne pour tous, blinis à volonté. On verra ensuite.

Carl est le seul à savoir que pour lui cette rencontre est, non seulement importante comme pour tous ici ce soir, y compris les clients qui ne savent même pas – comme lui ne le sait pas – qu'ils sont en train de dîner sous une pluie d'or… mais qu'en plus pour lui, cette rencontre a forcément un sens particulier, qu'elle est un signe, mais de quoi ? En effet par deux fois en deux jours, rencontrer une silhouette jusqu'à la suivre alors qu'on ne la voit que de dos, cela donne à réfléchir, non ? se dit Carl. Bien sûr que cela donne à réfléchir. Mais Carl ne peut pas penser comme il sait si bien le faire. Non, il ne le peut pas. Face à Sendre, il ne peut qu'être là. Et c'est si nouveau pour lui, d'autant que la silhouette, quand il la suivait hier, lui donnait matière à penser. Et là soudain, il ne peut plus réfléchir du tout, même pas à son histoire, son propre roman dont Sendre va, si tout se passe bien, incarner l'héroïne. Il ne peut plus. Puis lui viennent des phrases, des mots, un fil qui se déroule en lui, une histoire qui prend forme, en somme, avec une telle facilité qu'il l'écrira après le dîner en quelques jours, avant de la proposer à Nirva

et pour Sendre. Il fallait du sur-mesure pour une telle actrice. Et de fait Carl a senti que cette histoire qui prenait forme en lui au *Pavillon Russe*, était directement inspirée par Sendre, alors que durant tout ce dîner ils ne se sont pas parlé, Sendre était accaparée par Nirva et le metteur en scène, par Ann aussi.
Mais tout fut totalement chamboulé ce soir-là. Tout. Y compris l'histoire du scénario, mais aussi leur vie à chacun, y compris pour Sendre qui commençait un parcours différent, avec cette touche d'Occident qui venait s'ajouter à tout ce qui faisait d'elle ce qu'elle était en l'instant : une femme au parcours spirituel évident dont la priorité n'était pas celle qui coince en général les actrices occidentales. Pas du tout. Une actrice occidentale sert un auteur, un texte… Sendre servait Dieu, Carl le savait, et le plus curieux est qu'il s'était mis à la comprendre et à anticiper ses réserves, en écrivant une autre histoire qui allait faire l'unanimité, que Nirva allait accepter sans réserve, et dont ils seraient tous persuadés de l'efficacité : cette histoire avait commencé là, à dix-neuf heures, au *Pavillon Russe*, durant le dîner où le producteur Nirva et le metteur en scène parlaient à Sendre de l'histoire du film et de son personnage !
En tant qu'homme, en tant qu'auteur, c'était la première fois que Carl vivait une chose pareille !
Quand ils se séparèrent, après caviar, et champagne auquel Sendre ne toucha pas, préférant l'eau, Nirva la raccompagna avec Ann, et le metteur en scène et Carl allèrent au bar du Plaza pour prendre un dernier

verre, Carl but une verveine tandis que son ami préféra un digestif. Et Carl lui dit :
– Tu ne devrais pas boire autant.
Ce à quoi le metteur en scène répliqua, laconique :
– Non, je ne devrais pas.
Ils ne parlèrent pas de Sendre, Carl se refusant à aborder le sujet avec quelqu'un imbibé d'alcool à ce point. Il ne savait pas pourquoi, mais il sentait, lui, l'athée, que ce serait un sacrilège ! Et cette pensée le fit sourire parce qu'il n'était pas capable de voir la pluie d'or qu'elle venait pourtant de déclencher, et qui tombait sur *le Plaza* tout entier.
Puis Carl et le metteur en scène se quittèrent alors qu'il pleuvait dru sur New York. Mais chaque goutte de cette pluie avait retenu une part de scintillement d'or de sa sœur la pluie invisible. Si bien qu'en pleine nuit, outre ses lumières, et ses néons, New York irradiait sur le monde, un éclat particulier dépassant les frontières, ce que les puissants ne savaient pas encore, c'est qu'une nouvelle ère spirituelle était née qui allait bouleverser tous les cœurs et toutes les âmes de ce pays, mais il était encore trop tôt pour y songer. Cependant, en Carl, se posait déjà dès le matin suivant, l'histoire de ce film qui allait anticiper et écrire, tout à la fois, l'histoire du pays, et celle du monde, autrement.
Tout ça parce qu'une femme assez belle en son cœur et en son âme avait fait l'effort de venir pour comprendre comment elle pouvait apporter sa différence à un travail d'équipe occidental. Une femme qui osait vivre en accord avec elle-même

pour honorer Dieu et le servir. Une femme, une vraie, belle au point d'en devenir humble pour rendre grâce à Dieu d'un tel cadeau auquel elle trouvait la raison, le moyen d'un instrument pour louer sa gloire.
De tout cela Carl était inconsciemment conscient, déjà.

À l'époque où l'équipe de *Once again – Une fois de plus* – rencontra Sendre par le biais d'Ann, les repérages du film avaient eu lieu, le reste du casting était presque bouclé, le budget faramineux clos, bref l'histoire était très avancée, si avancée, que lorsque Carl revint voir Nirva quelque huit jours après le dîner au *Pavillon Russe*, avec un nouveau scénario pour une nouvelle histoire plus adaptée à Sendre, parce que plus adaptée au monde, Nirva accueillit la nouvelle comme une plaisanterie et piqua un fou rire mémorable, comparable à celui du président Clinton avec Eltsine ! Nirva commanda du champagne, il n'écoutait Carl que d'une oreille amusée par cette plaisanterie pour le moins saugrenue à ses yeux. Après une bonne demi-heure à ce rythme fou, et devant le sérieux affiché de Carl, le rire fit place à la consternation pour se transformer en fureur.
– Mais vous êtes un véritable malade Carl ! Je savais que les auteurs étaient tous des dingues, mais dans ce domaine vous avez le pompon ! C'est aussi rocambolesque au stade de travail où nous en sommes que de demander à l'État de New York, de mettre l'Empire State Building à la place de la Statue de la Liberté pour faire entrer cette dernière à sa place dans la ville ! Vous êtes fou mon vieux, ce que vous me demandez

là est IM-POS-SI-BLE !, hurla Nirva, ignorant le scénario que Carl poussait vers lui depuis son entrée dans le bureau.
– Rien n'est impossible, ce n'est finalement pas un grand changement. Tout le travail de production reste acquis, le casting aussi, c'est juste une autre histoire. En fait, pourquoi cela vous dérange-t-il autant ? Vous devriez être plus souple à ce niveau, de votre côté rien ne change. RIEN !
Carl avait dit cela d'un ton décidé mais mesuré qui explosa sur le dernier mot, ce qui fit sursauter Nirva de manière plutôt comique. New York encaissa les énergies des deux hommes, qui se répercutèrent immédiatement du plus proche au plus lointain de leur environnement. L'assistante de Nirva cassa un verre de Coca dans la kitchenette, et son ordinateur était bloqué quand elle revint pour y écrire une lettre urgente. Elle avait à peine entendu les cris des deux hommes, rien de particulier, mais les ondes émises par Nirva et Carl avaient passé les cloisons pour imprimer leur empreinte directement sur les plexus environnants dont le sien. Ce qu'elle ne pouvait deviner bien sûr. Il s'agit là du monde si présent de l'invisible qui motive et répercute effets et causes jusqu'à des kilomètres à la ronde.
Au même moment, Sendre entrait dans son bain au Pierre, son plexus se noua, et elle prit le temps de le masser légèrement avec un mélange d'huile de rose, la seule qu'elle ait sous la main, avec une goutte d'huile essentielle de lavande, en pensant que Carl devait s'entretenir avec Nirva, Carl lui ayant parlé

du scénario, de la nouvelle histoire, et de son projet de tout modifier… Sendre sourit, libéra sa pensée pour entrer dans une relaxation méditative, tandis que sa prière montait vers le ciel. Sendre s'allongea dans sa baignoire et se détendit.
Une pluie d'or fin inonda la pièce, *le Pierre*, les rues et les avenues new-yorkaises, jusqu'à Broadway où elle tomba dans le bureau de Nirva qui se rassit, Carl n'avait pas bougé. Un silence s'installa sur Nirva bougon et Carl droit comme un I. Un ange passa, et les deux hommes pensèrent comme un seul, et pourquoi à cet instant précis ? à Sendre. Le calme était revenu, ils allaient pouvoir parler, échanger, écouter, se comprendre, et engager ensemble l'avenir.
Les yeux fermés, allongée dans sa baignoire, Sendre fixait un point lumineux entre ses sourcils, puis elle fit la méditation de nettoyage des chakras qu'elle faisait souvent dans son bain, quand elle séjournait dans une grande ville.
Ses parents étaient repartis pour l'Inde, à Goa qu'elle aimait beaucoup et où résidait la sœur de sa mère, sa tante préférée qu'elle allait elle-même voir aussi souvent que le lui permettaient ses occupations artistiques.
Tout doucement, depuis la suite où séjourne Sendre, le nettoyage de l'ensemble des corps libère une lumière croisée en ses nuances irisées. Du rouge au jaune, en passant par l'orange, le vert allié du rose rejoint le bleu cristal puis indigo que le violet puis le blanc font jaillir dans la dimension du Soi. Sendre, tranquillement,

dégage tous les fils qui l’ont reliée à l’équipe ou à d’autres, tous les autres y compris sa famille, pour que ces fils, véritables liens énergétiques, libèrent des uns les autres et éclairent de leur réseau fin l’ensemble des contacts et autres relations qui les qualifient sans cesse tout au long de la journée.
Sendre sait que cette méditation est parfois nécessaire le soir, parfois le matin dépendant de la nuit et de ce qui a habité cette dernière, et de temps en temps, quand elle est seule pour une période de ressourcement entre deux films, Sendre sait que cette méditation n’est plus nécessaire. À la carte, c’est selon, tout est question de feeling, de connaissance de soi et des forces et énergies dans lesquelles elle évolue, travaille, et c’est très reposant dans le stress traversé ou rencontré de pouvoir se fier à cette méditation de nettoyage où son Maître l’assiste quand besoin est.
New York est en plein travail, les bureaux, comparables à des ruches, s’activent, chaque personne y a entrepris la traversée d’une nouvelle journée de business où elles sont toutes complémentaires dans un ou plusieurs schémas de l’économie mondiale. Quelques-unes consciemment, quelques autres inconsciemment. Les premières savent qu’elles sont un pion important sur l’échiquier où le Dow Jones bouge en permanence, les secondes travaillent pour croûter, point barre. Mais les unes et les autres inextricablement liées et interdépendantes, participent ensemble à une économie dont elles sont les rouages bien huilés, les grains de sable, parfois, d’une mécanique qui les dépasse

complètement, au point que très rares sont celles qui ont une vision de l'ensemble de cette machine. La plupart n'ont pas idée que cette machine puisse avoir ses deux roues avant dans un pays, alors que les autres morceaux de la carcasse se trouvent ailleurs. De pays en pays, un rétroviseur, une jante, une poignée de porte, mais que devient la porte, ailleurs, si la poignée n'est pas en état de marche ? Bref ! C'est toute une histoire mondiale qui a pour structure apparente l'OMC, mais qui concerne les États, donc chacun de tous ces hommes et ces femmes sans lesquels aucun État ne serait nécessaire et en place. On appelle cela d'une façon certaine, la démocratie, ça marche. Et il paraît même que cela peut marcher très bien, dixit un Premier ministre en France.

Sendre a terminé sa méditation, elle sort de son bain et revêt le peignoir d'éponge blanc de l'hôtel. Le téléphone sonne, elle va décrocher, c'est Nirva qui souhaite lui parler, lui dit-on, car elle fait filtrer ses appels. Elle demande qu'on le lui passe.

– Bonjour Sendre, je suis avec Carl, vous êtes au courant, me dit-il ? Qu'en pensez-vous ?

– Bonjour M. Nirva, je suis au courant, en effet. Si vous le pouvez, je préférerais que nous en parlions dans une heure, ici au Pierre. Cela va pour vous ?

Nirva qui a l'habitude de rester des heures au téléphone avec ses collaborateurs est un peu surpris, mais après tout, pourquoi pas, il a besoin aussi d'un peu d'air… Il répond :

– C'est entendu, Sendre, j'emmène Carl, nous serons

là dans une heure, à onze heures. Merci beaucoup, au revoir.
– Au revoir M. Nirva.
Sendre a raccroché.
Elle se dirige vers l'armoire pour choisir des vêtements. Elle opte pour un jeans slim, un tee-shirt très fin aux manches très longues couvrant les mains, vieux rose, qu'elle enfile à même la peau. Elle apprécie d'un coup d'œil dans le miroir la grâce de sa silhouette, la beauté de son corps, et remercie Dieu, une prière s'envole de son cœur vers Lui, et la pièce, nimbée de rose, lui renvoie la chaleur d'une attentive bienveillance à son égard. Elle remercie. Puis comme le rendez-vous a lieu à l'hôtel, elle ose des mules indiennes à talons, joliment pailletées, aux tons roses et mauves vibrants.
Puis Sendre brosse ses longs cheveux, les peigne, secoue sa tête, en avant, rejette sa crinière vers l'arrière. Sendre est prête, elle lisse ses lèvres d'un gloss brillant. Ses yeux n'ont besoin de rien, véritables fenêtres du Divin, ils sont la marque des choix de ce dernier sur terre et font vibrer de leur couleur claire et profonde à la fois, tous ceux qui y plongent.
Sendre est prête, elle prend le scénario de Carl, s'assoit devant son thé fumant, et se plonge dans une histoire qu'elle a déjà lue hier soir.

Le téléphone la tire de sa lecture pour lui annoncer M. Nirva dans le hall.
– Merci, dites-lui que je descends, je le retrouve au bar.

Dans l'ascenseur, elle sourit à un jeune couple, en voyage de noces suppose-t-elle. Ils la saluent. Dans cet échange rapide, un entrelacs de rayons roses électrifié par des pétales orangés doux suivis de quelques copeaux d'or. Sendre dans son cœur bénit ce jeune couple ainsi que leurs futurs enfants. Une rose blanche éclot ses pétales énergétiques comme une corolle offerte. Sendre leur sourit à nouveau en quittant l'ascenseur. Le couple est resté enlacé, ils lui ont souri puis sont sortis dans New York affairée.

Nirva et Carl attendent Sendre à une table un peu en retrait, au bar. Elle s'assoit sur la banquette forcément entre eux, Carl lui fait face dans un fauteuil, tandis que Nirva à sa gauche, occupe un autre fauteuil. Ils commandent des jus de fruits frais.
– Vous êtes radieuse Sendre, je ne vous dirai jamais assez, nous ne vous dirons jamais assez, rectifie Nirva, l'honneur et la joie que vous nous faites d'avoir accepté de travailler avec nous.
– Oh mais tout l'honneur est pour moi, M. Nirva ! J'ai beaucoup à apprendre ici, et je vous sais gré d'avoir pensé à moi. Je remercie vraiment Ann pour cela, répond Sendre en souriant.
Nirva enchaîne :
– Avez-vous lu Sendre ? Qu'en pensez-vous ? Moi je n'ai pas encore lu, je suis sous le choc de la nouvelle. Et je vous avoue que j'ai beaucoup ri en croyant à une blague, mais que j'ai piqué une colère parce que je suis dérouté.

Quelques éclats rouges ont suivi cette déclaration de Nirva, qui se sont estompés rapidement dans le calme de Sendre qui les a neutralisés. Carl n'a encore rien dit, comme d'habitude quand il est avec Sendre et quelque autre personne. Et Sendre prend son temps pour dire :
– M. Nirva, j'imagine votre surprise et je peux comprendre votre colère. J'apprécie pourtant qu'elle soit rapidement tombée parce qu'elle n'a pas lieu d'être. Rien de ce qui est administratif, pour vous, ne va changer. Si j'ai bien compris Carl, il garde tout en l'état, je veux parler des lieux du tournage, des comédiens, enfin tout : l'équipe est inchangée… Cela m'a paru clair. En revanche ce qui change c'est l'histoire effectivement, mais l'héroïne est la même. En lisant son nouveau script, je me suis rendu compte qu'il avait adapté l'histoire et mon personnage, en fonction de notre rencontre. Il a éprouvé, en tant que créateur, le besoin de revisiter son histoire en fonction de moi, de ce qu'il a capté de moi lors de ce premier dîner au *Pavillon Russe*. Et je dois vous dire, M. Nirva, qu'il a si parfaitement réussi que je vais me sentir plus chez moi dans ce rôle. Ce qui est très important, à la fois pour moi, mais pour le film. C'est une nécessité, ce script, c'est réellement ce que je pense. Et je vous suggère, avant d'en reparler, de le lire attentivement. Je suis sûre que vous serez séduit. Et convaincu qui plus est, que c'est un grand bien et une grande chance pour notre aventure commune qui commence de manière si originale : par la réécriture du script ! C'est innovant, donc déroutant. Mais je

crois que nous devons remercier les créatifs qui, comme Carl, prennent des risques pour ne pas en prendre justement, en osant se remettre en question en fonction de leurs prises de conscience. Nous devrions tous être capables d'en faire autant.
Voilà, M. Nirva, mon sentiment profond.
Des pétales de roses bleutés ont envahi l'espace et se sont posés sur la table où les jus de fruits attendent d'être bus. Des baguettes scintillantes, argent, s'en échappent comme de petits feux d'artifice, pour exploser au plafond du bar en s'évasant comme des bouquets de lumière scintillante qui retombent sur les têtes de Sendre, Nirva et Carl. Ce dernier sent que quelque chose s'est passé. Nirva affiche un sourire béat mais reste encore sans voix. Quant à Sendre, elle se penche gracieusement pour prendre son verre et déguster son nectar d'abricot parfumé à la rose. À part eux le bar est encore vide à cette heure matinale. Peut-être même l'a-t-on ouvert pour eux, se demande Carl. L'ambiance est doucement feutrée, les pétales bleus sont énergétiquement bénéfiques à la réflexion, invisibles certes, mais si présents dans la lumière qui relie Sendre à Nirva et à Carl ainsi qu'au barman qui les regarde de temps en temps, l'œil attiré par la beauté de Sendre, c'est bien normal.
C'est soudain Carl qui, dans ce silence, prend la parole :
– Je vous remercie, Sendre, vous avez parfaitement compris ce qui s'est passé en moi. Votre « scénographie » est tout à fait juste. Je ne pouvais pas, après vous avoir rencontrée, laisser mon scénario en l'état,

c’était ignorer le mouvement de la vie qui nous réunissait et nous mettait au cœur de l’histoire. Je me sens à la fois mieux et apaisé. C’est comme si vous étiez nécessaire au point final. Vous l’étiez. Et je vous remercie d’avoir accepté de faire équipe avec nous. Cela nous donne une responsabilité de plus…
– Laquelle ? coupe Nirva.
– Celle du respect à la fois de Sendre mais aussi du public, et de chacun de nous dans l’équipe. Parce que ce film doit tendre vers la perfection, et qui peut faire cela si ce n’est les êtres qui vont y participer ? Ce changement que je propose fait partie de cette responsabilité.
C’est Sendre qui termine :
– Responsabilité commune et partagée, d’un sens aigu de la responsabilité individuelle, c’est le dharma de chacun, c’est la chance de tout groupe, et cela peut devenir le destin d’une nation. C’est très important, pour nous Indiens, ce que dit Carl. C’est culturellement important pour moi. Et je constate avec plaisir que même si les mots sont différents, même si la culture est autre, Carl est sur cette même longueur d’onde. Cela me réjouit et m’émeut à la fois.
Nirva est un peu largué, mais il prend de plein fouet le jaillissement de rayons violets qui partent du cœur de Sendre pour se répandre dans la salle, dépasser les murs et s’éloigner le long des trottoirs dehors. C’est clair puis argenté, et Nirva entend ce qui vient d’être dit, et tente d’intégrer complètement le fait que Carl semble un peu différent de lui, alors qu’il croyait jusque-là, qu’un homme étant un homme, est

un homme, en gros…
Vaste remise en question au cœur de cette capitale du show-business mondial ! Vaste programme… Nirva est dans un bain d'enchantement, la voix mélodieuse de Sendre pourrait bien lui réciter le *Bottin*, il l'écouterait avec ravissement. Ce qu'il fait.
– Chère Sendre, vous m'avez convaincu, va pour l'histoire, va pour tout, si c'est avec vous. Vous avez l'âge de ma fille et j'aimerais qu'elle ait votre maturité, dit Nirva en regardant Sendre puis Carl.
– Quant à vous Carl, vous avez carte blanche pour convaincre le metteur en scène qui a déjà fait son découpage. Et ça c'est autre chose, vous aurez du fil à retordre, mais je ne m'en mêlerai pas, dit-il.
– Oui Monsieur, c'est fait depuis hier soir, il est d'accord, mais vous avez raison, ce ne fut pas sans mal ! répond Carl.
Ce à quoi Nirva réagit :
– Si je comprends bien, je suis le dernier informé du groupe ! Alors ça c'est un comble ! dit Nirva, tandis que quelques traits rouges en pointillés volent vers le plexus de Carl, qui les renvoie aussitôt en sens inverse, retour à l'envoyeur, ce qui fait tousser violemment Nirva qui ne se doute de rien.
Mais comme Carl ne voit rien de ce qui se passe sur ce plan invisible, non plus, il se demande si Nirva a attrapé la crève.
Ils ont décidé d'une réunion avec Ann qui doit présenter à Sendre son partenaire pour le film. Ce dernier n'était pas encore choisi car le rôle principal féminin était, pour lui, déterminant. Il s'avère

aujourd'hui qu'à la place d'un Brad Pitt ou autre Gere, l'équipe tout entière, avec Sendre, pensent qu'un inconnu du grand public serait plus crédible, mais avec cette histoire qui change, se dit Nirva, allez savoir où nous en sommes ! C'est ce que devra déterminer la réunion avec Ann, pour l'instant il est paumé et ses pensées ne tournent plus rond…
Nirva parti, Carl est resté avec Sendre, ils ont parlé de New York et il s'est proposé pour l'accompagner dans des musées et autres balades ou shopping, si elle le souhaitait.
– C'est vraiment gentil Carl, je vous remercie, mais j'ai un peu une âme d'aventurière, pour les musées, je ne dis pas non, pour des balades cela dépendra, pour le shopping, c'est non, je n'ai pas l'habitude d'y aller avec un homme, ce sont des trucs de femmes, non vraiment. Merci. Au fait, vous habitez New York en temps normal ? Je veux dire vous y résidez ?
– Non, je vis à Boulder, Colorado, c'est une ville que j'aime beaucoup, au pied des Rocheuses, et si loin d'ici ! J'y suis vraiment bien pour écrire. Mais je viens souvent à New York, business, tout passe par ici, beaucoup en tout cas ! Et de temps en temps la Californie. En fait je bouge, et je pars aussi relativement souvent pour l'étranger, l'Europe : Italie, France, bref, je bouge !
Carl ne posera, lui, aucune question à Sendre. Ce que cette dernière apprécie.
Ils se sont quittés après un second jus de fruits. Il est presque treize heures quinze et Sendre doit déjeuner

avec Ann. Carl retourne donc vers New York qui bruisse de manière assez tonitruante comme parfois.
Des lignes de couleurs pastel ou franchement vives se sont dénouées pour les suivre chacun de leur côté. Sendre les emmène autour de son corps sculptural dans l'ascenseur et dans le couloir jusque dans sa chambre. D'autres suivent Carl dans la rue où elles se mêlent à d'autres qui s'y croisent. Il fait beau tout à coup, la grisaille s'est levée ou a-t-elle été balayée par des rayons aux couleurs du temps dont les cœurs ont les secrets ? Carl ne saurait le dire, lui qui vit parallèlement à ce monde énergétique qu'il sent avec beaucoup d'acuité, mais dont il ignore totalement les règles. Et c'est sans doute ce qui l'attire chez Sendre, cette faculté toute particulière qu'elle a de dire des mots qui lui paraissent colorés et nimbés d'une lumière particulière. Il n'a jamais pensé cela de personne avant de la rencontrer. Mais Carl sent bien que quelque chose d'indéfinissable se passe, qui le touche et pourrait bien le transformer, qui sait ? La seule chose au monde dont Carl est sûr en cette belle journée d'automne, c'est qu'il n'est sûr de rien, et que cette rencontre avec Sendre a été un coup d'accélérateur pour sa créativité. De cela il est sûr, sans vraiment se l'expliquer. Pour le reste, c'est l'inconnu total, car Sendre le plonge dans une culture qui lui est encore inconnue d'une part, et d'autre part, il n'a pas envie d'en savoir plus en allant à la pêche ou en péchant par curiosité. Non, il a juste envie d'être là, de travailler ou de parler avec elle, et de voir venir ce qui voudra bien venir à lui. L'humeur de Carl est

soudain primesautière, il fait un tour en marchant, sans cesser d'avancer, comme dans les comédies musicales, c'est l'un des vestiges de la technique de danse qu'il avait appréciée à l'époque où, encore comédien, il n'avait pas idée qu'il écrirait un jour ! Mais son tour est si réussi que trois personnes s'arrêtent pour l'applaudir, dont il applaudit lui aussi l'ouverture et l'observation… Tant de gens passent, les yeux fixés sur le sol. Carl est heureux, sans raison lui semble-t-il, oui, lui semble-t-il. Mais il est bien connu que tout ce qui est conscient n'est pas forcément la cause de nos bonheurs ou de nos peines, de nos malheurs et de nos handicaps psychiques. Carl est heureux, tant de choses ont changé pour lui depuis qu'il a spontanément suivi cette silhouette dans la rue, n'imaginant pas que c'était Sendre. Elle ne le sait toujours pas, il a bien trop de travail avec elle sur la préparation du film, pour aborder ce sujet et lui dire qu'il l'avait déjà rencontrée avant leur premier rendez-vous.

Nirva est rentré chez lui. Son épouse et leurs trois enfants sont à la maison, à quelques kilomètres du centre de New York, et chaque enfant ayant invité un ou deux amis, une dizaine de personnes au moins l'attendent en comptant sa belle-mère, sa sœur et son beau-frère, bref cela fait du monde pour le dîner d'avant week-end. Nirva change donc de planète dès son arrivée, et s'ajuste après sa douche à l'ambiance d'un apéro dans la cuisine où tout le monde s'est réuni, histoire de grignoter avec un verre à la main

pour ne pas laisser sa femme, Héloïse, seule. Héloïse est française, mais elle a quitté la France à quatorze ans, ce qui fait qu'elle parle français avec un fort accent américain. L'ambiance est très gaie dans la cuisine. Les enfants sont au sous-sol en train d'écouter de la musique, mais le studio de son fils aîné est bien insonorisé, ce qui fait que rien ne dérange les parents en haut. Pas une note ne filtre. Nirva n'a jamais compris le fait de se terrer ainsi pour écouter de la musique à plein tube. Héloïse accueille son mari avec fougue, très joyeuse, le champagne français aidant, c'est vrai qu'avec ce film qui va commencer, elle ne le voit pas beaucoup en ce moment, il rentre tard. Mais le voilà rentré pour un week-end complet, il est dix-sept heures en ce vendredi automnal, Nirva est repassé par son bureau où il a déjeuné avec le metteur en scène, avant de rentrer… Il a une pensée pour Sendre, ce qui nimbe tout à coup la cuisine et les rires de la famille réunie là d'un jaune léger, à la fois lumineux et tranquillisant, les rires se calment, une paix relative s'installe. On lui pose quelques questions sur ses comédiens, auxquelles il ne répond pas… estimant que ce qui est arrivé depuis l'entrée en scène de Sendre est absolument inexplicable sauf à y passer la soirée… Puis la conversation, dans le silence qu'il oppose aux questions, reprend sur le quotidien de chacun, les vacances prochaines, la routine quoi… Nirva est rassuré de constater que tout est ici chez lui comme avant. Et à cette pensée rassurante, s'élève dans la cuisine une sorte de jet de lumière colorée de jaune ardent et des petites étoiles

orangées tombent de nulle part, quand son beau-frère lance :
– Vous savez que le mariage d'Anita est annulé ?
Aussitôt quatre paires d'yeux le scrutent, consternés. Anita est sa fille, sa femme présente un canapé de caviar à Nirva qui ne le voit pas tant il n'a d'yeux que pour son beau-frère. Héloïse qui tient une cuillère à la main la laisse tomber dans l'évier tant la nouvelle la surprend aussi.
– Mais dis donc mon frère, quelle nouvelle, pourquoi n'avoir rien dit plus tôt ? La liste étant déposée, j'ai déjà fait mon cadeau ! C'est raide ça ! lance Héloïse.
– Pour la bonne raison que nous l'avons su ce matin ! lui répond son frère.
Décidément c'est la journée, se dit Nirva dans sa bulle… Sans commentaire il constate pourtant que c'est la bérézina en ce moment pour tout le monde, mais il se reprend en se disant que tout cela, y compris le nouveau script, sont peut-être finalement de très bonnes nouvelles… Allez savoir ce qui aurait pu arriver à Anita avec ce mec qu'elle allait épouser… Nirva n'avait jamais accroché avec lui. Mais bon.
La surprise de chacun passée, les questions fusent, et Nirva quitte le champ de bataille de la cuisine pour aller respirer un peu dans le jardin. Calme retrouvé, air frais et vif en cette fin d'après-midi, début de soirée, Nirva est heureux. Il ne sait pas pourquoi mais il est heureux, sans raison à ses yeux. Oh si ! Quand même, soirée familiale, repos, ce n'est déjà pas si mal pour mettre en forme et rendre plus joyeuse une humeur qui en a pris un coup ce matin.

Et pourtant, cette matinée, cet entretien avec Carl paraissent bien loin à Nirva qui rentre après son tour de jardin. Après cette soirée, cette fin de semaine sera pour Nirva et Héloïse, doucement érotique… Il y avait bien longtemps que son épouse ne lui avait pas fait le grand jeu des porte-jarretelles. Doucement érotique et plein d'amour.

Dans sa suite au Pierre, Sendre a reçu des coups de téléphone de ses amis de Mumbai. L'une de ses amies se demande si elle ne va pas profiter de la présence de Sendre à New York pour venir y passer une semaine. Mais Sendre a besoin de solitude et le dit franchement à son amie, elle peut venir mais Sendre ne sera pas disponible, elle la prévient, c'est à ses risques et périls. Son amie comprend, elle va réfléchir. L'échange est riche en couleurs vibrantes et les ondes depuis Mumbai sont chargées d'intensité toute spirituelle. De l'encens brûle dans la suite et Sendre a demandé à l'hôtel de mettre des bougies dans sa chambre. Elle les allume pour une soirée tranquille dans New York qui revêt ses lumières de nuit sur soirée diversifiée par tous ceux qui y vivent, la traversent, y résident le temps d'un week-end ou plus…
La ville se pare des mille et un feux de ses nuits de gala ou de misère, quand de beaux quartiers en autres banlieues, les fumées diverses endorment ou rendent « high » ceux qui les avalent pour oublier ou fêter ce qui ne se fête plus depuis longtemps.
Sendre regarde les lumières de la ville depuis l'un de

ses hôtels les plus luxueux. Elle sait la misère mais n'éprouve aucune honte à résider là, comme à Mumbai où elle côtoie la misère aussi, y compris depuis sa Mercedes aux vitres fumées. Les Indiens, tous ses compatriotes, des plus riches aux plus pauvres, l'adorent, personne ne lui en veut d'être riche, elle doit cela à son travail et est pour eux un exemple. Sendre éprouve une véritable responsabilité envers tous de par sa position, de par son métier public, mais aucune gêne jamais ne lui a traversé l'esprit. Ici depuis New York, en regardant les lumières brillant sur la ville ce soir, elle pense à Mumbai après ces coups de téléphone reçus, et aussitôt les deux villes se mettent à vibrer à l'unisson de son cœur qui irradie vers l'une et l'autre, les pensées secrètes qui traversent Sendre ainsi que des flèches aux destinations inconnues qui atteindront pourtant leurs cibles.
En robe d'intérieur de soie turquoise, Sendre, les yeux bleus perdus dans les lumières de la ville, pense à Mumbai.
Son regard revient vers la pièce où il caresse le bouquet de roses blanches que lui a envoyé Carl pour la remercier d'avoir lu si vite le nouveau script. Sendre adore les roses, et parmi elles, les roses blanches sont sans doute ses préférées. Elle s'étonne que Carl les ait choisies blanches, mais peut-être est-ce normal. Après tout, dès ce dîner au *Pavillon Russe* le premier jour de leur rencontre, Sendre a pressenti une relation bien particulière avec Carl, elle ne sait toujours pas pourquoi. Et tandis que ses pensées effleurent Carl, des pluies colorées tombent dans la pièce ainsi que

des énergies dont les pointillés s'ornent de feu clair pour illuminer la nuit. La pièce n'est pas éclairée, Sendre n'a allumé aucune des lampes, seules les lumières de la ville à ses pieds et sur les buildings éclairent sa chambre. Dans le salon à côté où elle se rend, c'est pareil. Là une orchidée mauve, envoyée par Nirva, trône sur la table basse entre les deux canapés, Sendre s'assoit sur celui qui fait face à la fenêtre. Elle se détend dans la pénombre, relaxant le moindre de ses muscles. Il fait bon. D'ici la ville a l'air tranquille mais la vie de la nuit commence à peine et déjà des fils bariolés de couleurs vives traversent les rues, se coulant le long des avenues et tournant les coins des blocs d'immeubles, pour se répandre dans les espaces verts et dans le Park. Des courts-circuits parfois s'entrechoquent au-dessus de la tête des gens qui sortent ou entrent dans le métro, et sur Broadway les entrées des coulisses de théâtre, vigiles armés à la porte, s'ouvrent pour nombre de comédiens, de danseurs et de chanteurs qui vont encore une fois faire résonner des rythmes bien précis dont les mélodies s'envolent en nuances auréolées d'or ou d'argent vers le ciel qui les absorbe en les amplifiant. Mais personne, à part les anges qui veillent, ne voit ces rubans étoilés de sonorités nuancées par des arcs-en-ciel de nuit qui les font rayonner haut dans les cieux, à moins que quelques cœurs en ouverture n'attendent là des messages venus d'ailleurs, destinés au monde, et porteurs d'une Sagesse par laquelle peu sont touchés. Sendre ce soir fait partie de ces cœurs-là, sauf que le sien n'est pas en attente, il est radiant

et lance de toutes parts, comme il les reçoit de toutes parts, des ondes colorées aux sonorités plurielles venues d'un New York souterrain qui bat les rythmes de ses hôtes, tandis que dans les rues de plus en plus désertes, les excès des uns se retrouvent mêlés aux amours des autres dans une grande débandade invisible, de rayons directs ou de lignes coupées par des pensées ou des idées, avouables ou pas, qui vont toutes se réfugier à terme dans un inconscient collectif saturé dont personne n'a idée ou conscience, mais que tous portent au détriment de chaque conscience présente dans la ville. Et Sendre suppose que les consciences sont sorties du lot de l'inconscient pour tenter de se repérer dans cette grande ville au rythme infernal où les buildings mettent les appartements à portée de ciel.
Tout cela est assez beau, se dit Sendre tandis que l'orchidée mauve a rejoint le fil de l'équilibre que tend le cœur de Sendre à tout ce qui la touche. De mauve en violet profond, le cœur de Sendre prend le pas sur ses pensées pour fondre dans la pénombre les quelques flèches qu'il lance encore à cette heure sur la cible que représente New York pour toute quête spirituelle un peu poussée qui ne peut éviter ce passage obligatoire par une ville aussi complexe, et simple à la fois.
Sendre s'est légèrement assoupie et c'est sous une pluie de pétales de roses blanches qu'elle vogue entre New York et Mumbai, avec pour gouvernail le cœur et pour guide l'Amour qu'elle porte à l'humanité, et aux plus humbles de ce monde, dont les grands parfois

font partie. Il y a des couronnes de roses blanches qui se posent sur ses corps énergétiques au niveau de la tête, comme des tiares diaphanes de transluscence. Sendre n'en soupçonne ni la beauté, ni les parfums enivrants qui s'en échappent. C'est pourtant un parfum qui la tire de ce sommeil qui n'en est pas, celui de l'orchidée ? Elle ne le sait pas. Une douceur particulière englobe d'elle les sucs de l'âme que le cœur sait distinguer pour les rassembler et les rendre au centuple à ce monde qui les a suscités en elle.
Sendre est alanguie, elle n'a pas dîné, et chaque cellule de son corps vibre, détendue, elle apprécie cette conscience cellulaire qui capte de l'autre ce qu'elle en perçoit avec une telle acuité qu'immédiatement son corps se met à le vivre comme s'il s'agissait d'elle. Mais c'est aussi valable pour les lieux, les villes, les pays, bref tout ce que la vie offre sur le plateau que chaque journée lui tend, à charge pour Sendre, à la fois, de choisir parmi ce qui est proposé, et d'offrir d'elle ce qui peut être utile au monde. Sendre est ce soir dans une situation incroyable aux yeux d'un public indien. Seule à New York, l'une des plus belles femmes du monde, la plus belle sans conteste pour ses admirateurs, passe cette soirée de rêve dans le silence de son intimité avec Dieu. Méditative et pleine de grâce, Sendre offre cette soirée dont elle cisèle chaque seconde d'une pensée absolument pure, à Dieu qu'elle honore ainsi du plus profond de son être. Au fond, se dit Sendre, dans un village indien, à Goa, à Mumbai, ou à New York, je vis et recueille en mon cœur, ce qui fait que tous ces lieux-là

n'aboutissent pour moi, dans mon expérience, qu'à un seul et même espace sans frontière aucune, où la culture de chacun fait écho et résonance à la vie de tous. Comme quoi, être ou non ici ou là, n'est qu'accessoire, ce qui compte est d'unir par la pensée et le cœur, que ce soient des hommes, des pays, des nations, des idées, bref, la créativité où qu'elle soit vécue, est cette capacité de regarder les différences sensibles ainsi que des richesses certaines.

Ensuite, qu'importe le flacon quand le parfum est vivant au point de donner de sa fragrance à toutes les manifestations de son essence. Et quoi de plus beau que ce que l'on va accomplir ou donner de soi ? Rien n'est plus beau, plus prometteur que ce qui est fait dans l'instant, spontanément, avec fougue ou calmement, mais dans la sérénité de l'accomplissement toujours épanouissant pour Dieu qui trouve là ses véritables alliés.

Sendre se sent, sur terre, l'alliée de Dieu. Et ce soir, tandis qu'elle se laisse aller en elle à l'énergie de l'Amour qui fait vibrer ses cellules comme une seule, des vagues entières de blanches corolles s'évasent pour recevoir la manne divine. Sendre est l'une de ces corolles. Elle reçoit. Demain sera un autre jour de don dans sa vie qu'elle ose de service.

Mais ce soir, Sendre en se couchant dans l'immense lit de sa suite, le fait comme une pierre précieuse dans l'écrin de satin qui la protège des regards envieux. Pudique elle se couche dans sa robe d'intérieur turquoise et soie, parce qu'elle est légère comme une nuée. Sendre s'est endormie tout de suite après avoir

offert sa nuit pour le travail qu'il plaira au Divin d'y accomplir.
Dans la chambre tout est calme, et ne serait-ce une pluie fine d'or se répandant sur le lit puis dans la pièce, rien que de très normal sur les plans subtils où veille l'Ange gardien de Sendre, alerté par le fait que la soie turquoise enrobe le corps de Sendre d'une vibration particulière. Mais la nuit sera douce pour ce corps aux cellules éveillées qui repose quelques heures sans cesser de travailler. Et c'est le réel paradoxe de la conscience cellulaire.
Un Ange veille quand Sendre s'endort, tranquille. Et ce soir, même New York baisse d'un ton ses bruits habituels parce que le monde invisible sait qu'une hôte de marque spirituelle certaine, dort en ses murs.
Mais l'histoire ne fait que commencer pour l'Occident qui s'apprête à rencontrer l'Orient et certaines de ses règles et de ses beautés.

Entre deux heures et demie et trois heures du matin, une paix relative s'installe sur New York comme sur toutes les grandes métropoles. Madison est déserte, la 5th Avenue aussi, vides. Mais un vide inquiétant où tout peut arriver, une « latence » en suspens, dans laquelle le silence lui-même devient audible.
L'air, déjà plus froid, se détend en attendant la pression coutumière dont il est l'objet du matin au soir. Quelques taxis, peu nombreux, et les lumières qui continuent leur show toutes seules, juste pour le plaisir après que les spectateurs des théâtres de Broadway ont quitté les lieux suivis par les comédiens et danseurs, par les chanteurs, quelquefois une seule et même personne… Tout le monde sait tout faire ici, le spectacle est dans la pure tradition américaine d'une autonomie à la fois individuelle et personnelle, ouverte par une conscience dont les responsabilités exigeantes font de chacun le chef de sa propre entreprise : sa personne. Et cela change tout sur le plan collectif. En allégeant les autres, en leur laissant la liberté du choix, cela change vraiment tout.
Carl est penché sur une feuille de papier, il dessine une robe ou plutôt une tenue pour une scène du film où Sendre rencontre son partenaire pour aller au restaurant. Les amis qui l'hébergent sont partis en

week-end dans le Massachusetts et il est seul dans l'appartement dont les baies vitrées du salon offrent une vue imprenable de la nuit de New York. C'est simple, à elles seules les lumières de la ville éclairent le salon de manière spectaculaire et presque suffisante. En tout cas, Carl s'en contente. Le mobilier à la fois très sobre et très moderne sérénise cette pièce qu'il affectionne. Assis sur le canapé, les genoux pliés dans la position du lotus, Carl dessine sur une planche à dessiner portable qui repose sur ses genoux. L'aube est encore loin, la journée à quelques dixièmes d'éternité de là, et la nuit clignote ses lumières aux néons bariolés. Des tours entièrement illuminées se dressent de près ou de loin, New York est là, il y dessine quelques croquis qu'il donnera à la réalisatrice des costumes qu'il connaît bien et apprécie, elle en fera sûrement quelque chose de très bien.

Il y a quelque chose de quiet ici dans cette pièce où Carl dessine, mais en même temps il y a cette atmosphère un peu nerveuse qu'ont tous les appartements qui ne nous sont pas familiers. La porte d'entrée semble vulnérable, des ombres y passent derrière alors qu'il n'y a là rien du tout, semble-t-il. L'appartement de ses amis est situé au trentième étage, et c'est un petit immeuble. À des années-lumière du trottoir, Carl réside entre ciel et terre dans cette nuit magique où New York reprend son souffle, à cette heure très particulière où tant de choses ont lieu que l'on ne soupçonne pas, de ces choses qui créent les scoops et les événements pour faire les unes des quotidiens et

semer des pensées incertaines et peureuses dans les mentaux des touristes. Les habitants de New York, eux, ne s'arrêtent plus à ces récits que montent les médias comme des mayonnaises dont les recettes particulières ont des goûts âcres. Le 11 septembre a précipité tous ces scoops dans l'enfer du Ground Zero, là où ont péri tant d'illusions et tant de réalités. Carl dessine, c'est l'écran illuminé de la nuit qui lui donne des idées qu'il met en lignes et en ombres pour en tirer des reliefs tout à fait singuliers dont il est surpris lui-même. Mais Carl dessine, et plus il dessine, moins l'envie d'aller se coucher lui vient, il est posé sur ce canapé, dans cet appartement en plein ciel, et il lui semble que tout pourrait arriver. C'est à ce moment même que l'on sonne à la porte. Durant une seconde, Carl est tétanisé. Puis le téléphone sonne. Il décroche, le doorman (gardien) en bas lui annonce que la fille de ses amis est montée et qu'elle n'a pas la clé. Il va donc ouvrir la porte à Ginger qu'il connaît bien. Elle l'embrasse et s'excuse de le déranger si tard, mais elle a eu quelques problèmes et a été obligée de rentrer. Son petit ami l'a déposée, elle savait que Carl était là, elle a oublié sa clé ici dans sa chambre.

– Je préfère, lui dit Carl, je préfère ça plutôt que tu sois entrée durant mon sommeil, et… bon, tu as faim ?

– Très faim, dit-elle en éclatant de rire. Mais non Carl, j'ai dîné, je vais me coucher, salut !

Elle est déjà partie vers sa chambre, Carl rejoint le canapé. Mais l'inspiration s'est enfuie avec les deux

sonneries consécutives. Le regard dans la nuit brillante, Carl pense soudain à Sendre. Elle doit dormir à cette heure-là.
Aussitôt la nuit entière est illuminée par la pluie de pétales dorés de ces roses d'un autre plan, inimaginables, dont les couleurs ne sont qu'énergies en mouvement léger sur le monde. La paix s'installe dans le cœur de Carl, la nuit soudain lui paraît si différente. C'est pourtant la même, il est juste une heure de plus. Trois heures et demie pour un spectacle toujours aussi beau avec cependant quelque chose de changé. Carl ignore quoi, c'est simplement une impression qu'il reçoit dans le cœur comme un beau cadeau. Sûrement si les Anges existent, se dit Carl, alors ils sont en partie responsables de ce qui est en train de se passer et qu'il ne peut ni cerner, ni qualifier.
C'est dans cette magie un peu étrange que Carl s'endort sur le canapé tandis que la pluie dorée que ses pensées ont provoquée, tombe sur New York, y compris sur *le Pierre* où dans son lit, Sendre la reçoit et se retourne voluptueusement dans son lit, sa robe d'intérieur turquoise glisse et découvre son épaule offrant à la pluie dorée sa peau mate et lisse comme celle d'un bébé. Il est presque quatre heures quand une sorte de chant des sphères s'élève pour suivre le rythme de la pluie énergétique qui s'est intensifiée. Les sommeils de Carl et de Sendre se sont mêlés, mais deux cœurs battent à un rythme nouveau, et différent pour chacun, comme deux chants mélodieux, deux âmes sont unies par les mêmes notes. Mais aucun des deux ne saura au réveil à quel point une énergie

commune aux deux cœurs les a pourtant unis au cœur même de la nuit new-yorkaise. La pluie dorée continue doublement, tout est en suspens, et même si à cette heure seuls les crimes sont en action, l'espoir de l'Amour en action émerge de l'aube parce que deux cœurs et deux âmes multipliés par autant de dormeurs sur la planète, cela fait presque l'Humanité tout entière.
Quel espoir !

Contrairement à toutes les idées reçues, à tous les clichés, l'occasion ne fait pas le larron. Si c'était le cas, pas de méprise, pas d'acte manqué, juste une instantanéité d'action dans le moment, au présent, et l'acte correctement vécu au mieux, s'additionnant à d'autres du même genre. Plus de guerre, plus de conflit. Non l'occasion ne fait pas forcément le larron. C'est cette pensée qui tourne dans la tête de Nirva qui se rend à son bureau en cette belle matinée du lundi après le week-end érotico-familial avec Héloïse. Nirva ne comprend pas pourquoi cette phrase lui tourne dans la tête, il ne comprend pas du tout. Mais elle tourne. Elle se met même à se formuler sur les airs connus que débite la radio dans la voiture. Nirva se surprend à trouver ça marrant, idiot, et enfin fatigant. Mais « l'occasion ne fait pas le larron » suivie de « l'occasion fait le larron » pour se terminer par « l'occasion fait-elle le larron » tournent toutes trois dans sa tête, de manière quasi lancinante. Ce que ne voit pas Nirva, c'est le tourbillon marronnasse que ses idées et cette pensée tournante émettent dans l'espace clos de la voiture. Nirva est littéralement

prisonnier de ce tourbillon qui augmente au fil de ses pensées. Au bout d'un moment, il a mal à la tête, passe sa paume de main gauche sur son front, mais rien n'y fait. Le tourbillon marron continue et augmente sa vitesse, le mal à la tête de Nirva augmente. C'est une sorte de cercle infernal, si bien que quand son chauffeur le dépose devant son bureau, il n'en peut plus et se précipite dans les toilettes pour se passer de l'eau sur le visage, ce qui allège son mal au crâne sensiblement. Son assistante vient ensuite lui porter le courrier et lui dire :

– M. Nirva, la réunion aura lieu à dix heures trente, Mlle Sendre demande si cela vous dérangerait qu'elle n'arrive qu'à onze heures, car elle doit voir le coiffeur avant. Tout le monde sera là à dix heures trente sauf elle, en fait.

– C'est bon, merci beaucoup. Pouvez-vous demander à Carl de venir à dix heures, je voudrais le voir avant. Merci.

Nirva lit son courrier, des fils de couleur rouge, verte, jaune en sortent et s'étalent dans la pièce, faisant des nœuds ou des volutes, des arabesques ou des lignes bien droites, dépendant des lettres. La machine dans la tête de Nirva s'est arrêtée, détendu, il se sent bien mieux. La phrase idiote lui est sortie de la tête, il n'y pense plus du tout. Il range ensuite, après lecture, toutes les lettres qu'il met dans le tiroir de gauche de son bureau avec des indications sur des Post-it, son assistante les récupèrera pour les donner à sa secrétaire. Au moment où il ferme le tiroir, tous les fils de couleur éparpillés dans la pièce rejoignent les lettres,

laissant la pièce parfaitement clean de toute couleur. Juste un son, inaudible pour Nirva, reste en suspens ainsi qu'une faible vibration. Ce n'est pas désagréable. Nirva se détend, il se lève, regarde les trottoirs de Broadway par la fenêtre, c'est presque l'heure où les danseurs vont vers leurs cours de danse, de chant, de comédie. Il va être dix heures, les bruits de la rue sont étouffés par l'insonorisation de la pièce. Et c'est assez rigolo de voir tout ce monde évoluer en silence, les bus dégorger leurs passagers sur le trottoir, la vie quoi ! Tout simplement la vie. Nirva est satisfait, il aime cette ville, la sienne, son job, sa femme, sa famille. Nirva est bien dans ses baskets et il compte bien mener ce film à bon port, sur les écrans de ce pays tout entier, et sur les écrans du monde.
Nirva est plein d'énergie ce matin, il se sent fort et sûr de lui, plus que d'habitude, et il a une pensée émue pour sa femme, et leur intimité ce week-end. Immédiatement la pièce se nimbe d'une sorte d'aura diffuse rose orangé du plus bel effet. Dommage se dit un Ange qui passe, que cet homme ne puisse voir ce qu'il émet avec une seule de ses pensées. Dommage, réellement ! Mais Nirva n'en a, c'est vrai, aucune idée.
Et c'est dans cette nuée orangé-rose qu'entre Carl que son assistante avait annoncé par interphone.
– Vous avez l'air très en forme, bonjour, dit ce dernier en s'asseyant sans shake-hand, Carl ne serre jamais les mains, il trouve cela inutile comme la majorité des Américains.
Avec Carl est entrée dans la pièce une traînée de pétales de roses blancs au parfum capiteux et dense auquel

aucun des deux hommes n'est sensible. « Quel dommage », pense l'Ange qui repasse par là avant de disparaître dans le ciel non sans avoir effleuré la tête de Nirva qui se touche le front et affiche ensuite le sourire épanoui d'un homme heureux avant de répondre à Carl :
– Vous n'avez pas l'air mal non plus mon cher Carl ! Alors ! Finalement vous avez bien fait de changer l'histoire. Je n'ai toujours pas lu, pas le temps, mais je vous fais confiance, et puis Sendre m'a convaincu. Excusez mon mouvement d'humeur l'autre jour. Je voulais m'excuser de vive voix avant la réunion.
– Je vous en prie Nirva, ne vous excusez pas, tout cela est si humainement normal, que je ne vous en veux pas du tout. Passons à la suite, ensemble. Tout va bien.
Carl a une envie folle de mettre les pieds sur le bureau de Nirva, c'est tentant. Mais il ne s'autorise pas cette familiarité qui pourrait passer, dans ces circonstances, pour une provocation.
La journée s'annonce belle, Carl est impatient et calme à la fois. Détendu il regarde le ciel sans y voir l'Ange qui revient et les survole tout en prenant la température énergétique du bureau où les pétales de roses blancs sont éparpillés sur le bureau de Nirva qui caresse son sous-main d'un doigt distrait. Quelques petites étoiles de lumière sont descendues des ailes de l'Ange et se sont posées au milieu des pétales, leurs couleurs sont tendres et brillantes, l'Ange est reparti mais son sourire reste dans la pièce ainsi que l'empreinte de son vol. Les deux hommes sont bien ensemble, ils dialoguent et parlent

du film et des repérages qui ont été faits. Il y aura un voyage en France, le personnage de Sendre vit à Paris où une scène très importante pour le film aura lieu. C'est pour eux l'occasion de parler de Paris qu'ils aiment et connaissent bien, enfin assez bien. Connaît-on jamais « bien » Paris ? se demande Carl sans formuler sa question.
Une demi-heure de détente dans le bureau d'un producteur de film, un lundi matin avant une réunion de travail, c'est assez rare pour le souligner, surtout dans cette ville… Carl le souligne donc à l'égard de Nirva qui lui renvoie un rire tonitruant.
– Vous avez raison ! Fichtrement raison.
Et cet éclair brillant dans sa voix a attiré l'Ange qui vient y apporter une note mélodieuse aux nuances pastellisantes. Mais il est déjà dix heures trente et le metteur en scène arrive, suivi par Ann et son assistante. Le cadreur est là, un éclairagiste et la chef maquilleuse ainsi que le chef costumier. La scripte favorite du metteur en scène a été pressentie, elle est présente. Le bureau se remplit peu à peu, une dizaine de personnes en tout que Nirva accueille avec chaleur et réserve à la fois, comme il sait si bien le faire.
– Merci d'être là, je vous ai demandé de venir afin que vous vous rencontriez, nous attendons Sendre le personnage principal… Il est bon que vous ayez ce contact aussi avec elle, qui sera dépendante de vous sur le plateau chaque jour. Ce n'est pour personne une position facile…
Nirva continue de parler à l'équipe restreinte qui se trouve là. L'Ange est repassé une fois encore pour

constater que les couleurs sont très emmêlées et disparates, qu'aucune harmonie n'est encore atteinte à ce niveau et que la bonne ambiance de début de matinée entre Nirva et Carl est menacée. Le vol de l'Ange laisse dans la pièce un sillon nacré où les couleurs présentes se fondent, ce qui adoucit l'atmosphère. L'Ange est reparti par la baie mais personne n'en a capté la douceur. Peut-être Carl ? Pas sûr.
Des échanges ont lieu, le metteur en scène s'exprime, après tout c'est le chef d'équipe d'une certaine manière pour ne pas dire d'une manière certaine.
Peu à peu une forme d'harmonisation a lieu, chacun s'exprime, les échanges deviennent cordiaux et les rires fusent. Mais l'heure est grave comme pour tout début d'une entreprise commune. Grave et joyeuse maintenant. Nirva le note avec plaisir, tout se met en place.

Une vague ondulante se met doucement en place, rose et verte dans des nuances diverses du plus bel effet, chatoyante, la vague se meut depuis la porte d'entrée d'où elle semble arriver alors que cette dernière est pourtant fermée. Les ondulations arachnéennes d'un rose diffus, libèrent et soulèvent des écumes d'un vert tendre, jusqu'à l'émeraude, pour ensuite se combiner, roses divers et verts soyeux, par nappes successives qui transforment la pièce en une sorte de mer énergétique colorée sans autres mouvements que ceux de ces deux couleurs harmonisées si joliment. L'Ange est revenu, depuis la bibliothèque de l'un des coins de la pièce, il apprécie à leur juste qualité

ces deux couleurs caractérisant, sur le plan énergétique, le cœur. L'équipe du film est tranquille, les échanges se poursuivent sans heurts maintenant, après un début un peu coincé où les uns et les autres se retrouvaient ou faisaient connaissance. L'Ange s'est posé, ailes rabattues, sur le coin de la bibliothèque, un voile énergétique violet translucide pend depuis son épaule et tombe gracieusement sur les volutes roses qui y sont attirées. La pièce est nimbée de ces trois couleurs subtiles qui semblent venir de la porte d'entrée où deux coups rapides sont tapés. Tous les regards se tournent vers la porte qui s'ouvre sur Sendre qui entre d'un pas souple et traverse le bureau pour aller dire bonjour à Nirva, traçant une allée de nacre clair dans les nappes de couleurs qui s'ouvrent devant elle. Puis elle se retourne, faisant face à l'équipe, et lance :
– Bonjour à tous, tandis qu'un rayon bleu laser clair part de sa gorge pour atteindre doucement le milieu du torse de chaque personne présente.
Un fauteuil lui tend les bras, que Nirva lui indique, mais elle préfère se poser sur le coin du bureau de Nirva, non sans un coup d'œil rapide vers la bibliothèque où l'Ange lui fait un signe de l'aile qui teinte de violet la ligne qui relie leurs regards. Mais Sendre a-t-elle « vu » l'Ange ?
Questions, réponses, informations fusent maintenant, l'assistante de Nirva apporte des dossiers dont les feuilles circulent de mains en mains, commentaires techniques et appréciations personnelles se mélangent. Ann reste discrète.

Quand enfin la réunion se termine, l'Ange anticipe cette fin d'un vol vers le ciel, qui traverse le plafond, laissant une colonne de lumière par laquelle toutes les nuances présentes dans le bureau partent aussi, vers le ciel. La pièce redevient tout à fait normale quand tous se disent au revoir. Sendre a le regard lagon resplendissant, sans maquillage aucun, sa peau respire la nacre scintillante qu'elle a ajoutée à cette pièce en arrivant, comme si soudain, telle une lampe, elle n'était plus que nacre doux égarée en pleine ville. L'ambiance est chaleureuse, Nirva satisfait, Carl qui n'a pas dit grand-chose se rapproche de Sendre pour l'inviter à déjeuner avec Ann. Nirva l'entend et réplique :
– Vous déjeunez tous les trois avec moi ; ce qui les fait rire.
Et dans le rire de Sendre, une cascade de perles nacrées à l'Orient précieux se déverse dans le bureau qu'elles éclairent en douceur irisée.
Belle réunion.
Le travail peut se poursuivre.
Il y a de l'or dans la voix de Carl quand il dit avant de sortir avec ses trois amis :
– Que de beauté dans un vrai travail créatif, d'équipe !

De tous ces talents qui s'additionnent, de cette créativité dont l'auteur a pu exprimer les formes diverses, les dialogues, le fond d'une histoire avec le sens qui se décline au gré des personnages dont l'aiguillon de l'humanisme pique les plus rudes, de ces sourires à inventer, et de ces vérités à suggérer pour que chacun y trouve la sienne, disponible et cachée dans son propre cœur dont les auteurs trouvent la clé sans aucune intention d'ingérence. Dans ces sentiments humains que le Divin sacre comme une nécessité pour aller de l'avant vers soi, l'autre, le Soi… Dans ces parcours, ces quêtes se faisant au gré des rencontres spirituelles avec un texte, un ouvrage, un être ou soi-même, c'est pareil, que de beauté et que de rives universelles que l'on trouve individuellement, personnellement parfois, pour rencontrer cette ouverture qui nous attend, la passer et recevoir de plein fouet, à plein cœur, la résonance qui manquait à l'accomplissement qui s'annonce. Que de beauté vraiment !
L'aube se meurt, vive l'aube.
Le jour se meurt, vive le jour.
La nuit se meurt, vive la Vie !
Carl, le cœur en fête, marche dans Manhattan. Il se promène parce que ces rues l'enchantent. Il aime ce stress ambiant le matin avant l'ouverture des bureaux.

Il aime ces immeubles démesurés, ces vitres aveugles ou éclairées encore, comme toujours parce que la lumière y brille toute la nuit parfois. Carl se sent chez lui à New York, alors qu'il n'en est pas originaire et qu'il n'y réside pas. C'est marrant ça, non ? se dit-il sourire au cœur et plein d'allant, il adopte le pas des cadres qui se rendent à leur bureau.
Soudain, il décide de s'arrêter pour prendre un café, avec un beignet ou quelque chose à manger. Au coin d'une rue, un établissement sympa, il y entre et s'installe à une table dans un box. La serveuse arrive et lui sert d'emblée un café qu'il accepte. Il commande une omelette aux champignons, et commence à boire son café en regardant la rue qu'il voit très bien depuis cette table.
Son omelette est bonne, il l'a attaquée avec appétit quand soudain il aperçoit Sendre sur le trottoir en compagnie d'une femme indienne à la peau beaucoup plus foncée qu'elle. La femme est petite, un peu ronde et elle marche avec quelque difficulté. Sendre avise le restaurant dans lequel Carl est assis, elle entraîne la femme et entre avec elle pour venir s'asseoir derrière Carl, qu'elle ne voit pas, dans le box suivant. Les deux femmes ne parlent pas anglais mais leur conversation est émaillée de mots et de phrases en anglais. Carl entend tout sans le vouloir, mais il ne comprend pas grand-chose, rien en fait car il ne peut se fier au peu de mots qu'il capte.
La conversation entre Sendre et cette femme est calme, posée, et des bribes qu'il comprend, Carl ne peut absolument rien déduire.

“You will have to bell the world…”
“It has to be known…”
“How are you now?…”
“Stronger is better…”
“Confidence…”
“Let’s pray…”
“The best is to come…”
“Joy is the key…”
Tout cela mêlé à une langue que Carl ne comprend pas, qui ne veut absolument rien dire, en soi. Carl est coincé, il ne peut pas faire semblant d’être là et de découvrir les deux femmes. De manière évidente il sait qu’elles sont là et ne peut prétendre le contraire, Carl a horreur de mentir. Et puis, il n’écoute pas, il entend, c’est tout !
La femme est plus âgée que Sendre, sa voix est douce et son anglais roule un peu les « r » et donne une musicalité particulière aux mots qu’elle prononce. Il y a de la douceur dans cet échange, et entre elles. Carl est étonné, il croyait Sendre seule à New York, mais cela ne veut rien dire, c’est peut-être une amie arrivée hier ? Carl décide de se consacrer à son omelette sans plus prêter attention à ce qui se passe derrière lui.
Mais quand les deux femmes se lèvent, Sendre vient vers lui, pour lui dire bonjour et prendre de ses nouvelles. Elle l’avait donc vu en entrant. Lumineuse à son habitude, Sendre lui demande s’il veut bien passer au Pierre vers cinq heures pour un verre. Rendez-vous pris, elle s’esquive avec son amie sans un mot de plus à ce sujet.

Après leur départ, quelques rayons de nacre doux égarés dans le restaurant restent en suspens entre les tables qui se sont vidées. Carl est bien. Il prend son temps. La rue est un peu plus calme. Le travail a commencé partout. Il est presque neuf heures, une heure qu'il imaginait, à tort, trop matinale pour Sendre. Comme quoi ! Ne jamais se fier aux apparences ou aux idées que l'on peut se faire sur quelqu'un !
Carl est rentré, il a travaillé, s'est douché, puis il s'est rendu au Pierre où l'attendait Sendre.
Debout dans le hall, Sendre l'attendait, pas comme une star mais comme une amie au physique de star. Pour la première fois en sa présence, elle était vêtue d'un sari traditionnel de soie d'une teinte indéfinissable, entre orangé doux et rose fuchsia pastel. Un choti de paillettes dans les mêmes tons lui enserrait la poitrine et les quelques centimètres de sa peau satin rayonnaient entre ce dernier et la taille. Le pan de tissu sur son épaule gauche, élégamment drapé, était assorti au choti et pailleté. Sendre lui souriait, sculpturale et presque tendre parce que si belle. Quand elle avança vers lui, il aperçut la pointe des mules à talons, pailletées elles aussi.
Toutes les personnes présentes dans le hall la regardaient avec une lueur d'émerveillement dans les yeux, elle semblait sourire à tous, alors qu'elle ne regardait que Carl. Un moment hors du temps, un rendez-vous avec un Ange, l'espace d'un autre monde si proche et si lointain encore, tout cela se trouvait dans la démarche gracieuse de Sendre quand elle entraîna Carl, en le devançant, vers le bar où elle

fit une entrée spectaculaire tout en douceur, quand toutes les conversations s'arrêtèrent dès qu'elle apparut. Carl la suivait comme dans un rêve, jamais il n'avait vu une femme aussi élégante et gracieuse. Et la présence de Sendre auréola immédiatement le bar et ses occupants d'une belle lumière orangée traversée d'étoiles de nacre irisée. Étoiles qui ne cesseront de se déplacer d'une table à une autre tout au long de la présence de Sendre.
Ils se sont installés et ont commandé deux cocktails de fruits, sans alcool. Sendre a les plus jolies mains qu'il ait été donné à Carl d'observer, ce dont il ne se prive pas tant leurs mouvements sont beaux et gracieux.
– Carl, parlez-moi de vous, de votre vie, de votre travail, de vos amours, de vos passions, de vous, globalement, en gros et en particulier.
Carl est surpris, se voyant mis ainsi sur la sellette, il se sent un peu bizarre, pas trop à l'aise, ne sachant que dire. Il ne trouve rien d'autre à répondre que :
– Ce n'est pas moi votre partenaire dans le film…
– Ce détail ne m'avait pas échappé, mais vous êtes que vous le vouliez ou non, en tant qu'auteur, mon principal partenaire, c'est ainsi que je vois, pour ma part, les choses entre vous et moi.
– Bon, lui répond Carl, vu ainsi, cela change tout ! C'est vrai.
– Pour moi, continue Sendre, l'auteur est l'axe principal de l'histoire et du projet qui se monte autour. Il y a là, en vous, le sens réel, le sens tout court, la profondeur, et ce qui l'a motivée et liée à votre évolution personnelle, et a imprégné et suscité votre inspiration voire

votre créativité si vous êtes un être spirituel. Ce que je pense, même si vous vous en défendez encore comme beaucoup d'Occidentaux que j'ai pu rencontrer. C'est pourquoi, vous êtes à mes yeux l'axe fort de cette aventure du film qui commence, et en même temps, mon principal partenaire.
Carl n'avait pas vu les choses ainsi et il le dit, en effet, en général c'est le metteur en scène qui est vu comme le premier partenaire, si ce mot convient, et il n'en est pas sûr. Mais Sendre continue, enchaînant sur cette pensée de Carl :
– C'est vrai, habituellement c'est la relation acteur/metteur en scène qui prime aux yeux de tous en général, et des acteurs en particulier. Mais ce n'est pas mon cas. Pour moi l'auteur est primordial car au fond, le metteur en scène ne fait que formuler au travers des images, que mettre en forme et en scène, ce que l'auteur a donné, le sens, les caractères des personnages, leurs personnalités, le monde dans lequel ils évoluent, tout nous vient de l'auteur. J'ai donc, pour ma part, beaucoup plus besoin de cette interface auteur/acteur que de celle du metteur en scène qui est important bien sûr, mais moins, à mes yeux, pour moi, que vous, l'auteur. C'est ma vision des choses, et en Inde je travaille en étroite collaboration avec l'auteur dès que le film commence. De plus, vous avez fait, imaginé l'histoire mais c'est en plus vous qui avez construit l'adaptation, le scénario est de vous. C'est donc très important à mes yeux.
Sendre se verse un verre d'eau et le boit. Carl ainsi propulsé à une place à laquelle il ne s'attendait point,

intègre ce que vient de lui dire Sendre. Un long silence s'ensuit, rempli de nombreux échanges énergétiques, des fontaines jaillissent ça et là dans la pièce, répliques de celle qui s'est spontanément mise en place sur la table qui les sépare, dès que Sendre s'est mise à parler. Fontaine douce aux mille et une couleurs intéressantes, émaillées de petites bulles d'eau irisée qui roulent sur ce jaillissement énergétique sans jamais tomber ou crever. Et toutes ces fontaines reprennent les couleurs du sari de Sendre tandis qu'un rayon laser vert clair fluorescent sort du cœur de Carl pour se joindre à la fontaine devant lui, ce qui teinte immédiatement les autres fontaines dans la pièce d'un vert chatoyant irisé. Le spectacle n'est-il perceptible que pour l'Ange qui est entré d'un vol gracieux, soyeux, pour s'installer sur le comptoir du bar, juste devant le barman qui ne le voit pas ? Sendre sourit aux anges, Carl aussi d'une certaine manière, et tous deux éclairés ainsi, sont beaux à la manière d'un tableau un peu surréaliste dont la modernité encore inconnue serait en voie de gestation. Sendre et Carl sont unis par des liens de lumière qui ne peuvent ni se nouer, ni les immobiliser, ces liens-là sont purs rayons, libres et magiques en leurs nuances qui les distinguent et les poussent doucement dans des lignes aux mouvements si larges que l'hôtel tout entier bénéficie de l'ambiance qui les caractérise de façon tout à fait invisible aux yeux humains. L'Ange sur le comptoir du bar, est lui aussi souriant et il déplace, d'une aile, un verre que le barman vient d'y poser, juste pour rire un peu. Le barman s'étonne

lorsqu'il se retourne, mais sans doute pense-t-il qu'il ne l'avait pas posé là où il croyait ? C'est drôle tout de même, comme les hommes n'attachent aucune importance à des petits signes minuscules qui en disent tant. C'est sans doute qu'ils ne sont ni très observateurs, ni très sûrs d'eux. Ah ! le mental ! Aveugle et ne se fiant qu'à lui-même, il ne voit que ce qu'il veut voir, incapable qu'il est de se remettre en question sur des détails qui ont, certes ! de l'importance…
Le silence a duré, mais si plein de lumières, de fontaines d'énergies et de bulles irisées, que ni Sendre, ni Carl, ni l'Ange n'en ont compté les longues minutes où finalement l'union par les cœurs fait la différence… Carl a rompu ce silence lumineux.
– Votre point de vue est intéressant Sendre, c'est une vision pertinente du sens et de l'habillage que l'on en fait, et c'est toute l'histoire d'un film, à chaque fois. À la fois, je suis flatté, mais je comprends bien que ce sentiment un tantinet vaniteux n'a pas sa place ici. Je veux servir au mieux cette histoire, je veux qu'elle résonne loin pour le plus grand nombre, c'est toujours dans cet esprit que je travaille, mais j'ai la nette impression que c'est encore plus vrai et sensible qu'avant notre rencontre. Je suis donc à votre disposition, quand vous le jugerez utile ou nécessaire pour travailler, échanger, parler du personnage. C'est quand vous voulez, termine-t-il en regardant Sendre dans les yeux à travers la fontaine énergétique qui se prête à ce regard en nimbant de rose orangé les pensées qui l'accompagnent.
Sendre sourit, c'est ainsi qu'elle le remercie. Puis

d’une phrase brève :
– Votre personnage a-t-il été inspiré par quelqu’un ayant traversé votre vie ?
– Oui.
La réponse brève de Carl contient un monde. Il enchaîne après un silence :
– Cela ne me gêne pas d’en parler, d’autant que je ne m’en suis rendu compte qu’après. Je veux dire que quand je me suis relu, bien après avoir écrit, j’ai constaté que j’avais été inspiré par cette femme. Mais ce n’était pas intentionnel au départ de l’écriture. Vous comprenez ?
Ces deux derniers mots paraissent absurdes à Carl, mais trop tard, c’est dit !
Sendre éclate de rire :
– Si je comprends ?!
– Pardonnez-moi Sendre, évident ! lance-t-il dans un rire qui détend les fontaines elles-mêmes qui se mettent à bouillonner un peu plus. « C’est trop joli ce rire » se dit l’Ange, heureux.
– C’est en fait quelqu’un que j’ai croisé, continue Carl, il n’y a rien eu entre nous mais ce qu’elle était fut important pour moi, je l’ai compris par la suite. C’est une rencontre chaste et pure, pourtant c’était une femme de feu.
– Alors c’est peut-être encore plus important sûrement qu’une banale aventure où le sexe est le moteur premier. Merci d’avoir simplement répondu. Êtes-vous marié Carl, avez-vous des enfants ?
– Et vous ? demande-t-il.
Sendre rit pour lui répondre :

– Non aux deux questions !
– Moi non plus je ne suis pas marié, mais j’ai une petite fille qui a quatre ans.
Carl n’en dira pas plus cette fois, et Sendre ne posera plus de questions. Ils parlent ensuite de New York, des États-Unis, et dans la foulée, de leur rencontre.
L’Ange est attentif, bienveillant et farceur, il vient de remettre une bouteille là où le barman vient de la prendre. Cette fois, ce dernier se pose vraiment des questions mais comme il n’y a personne autour de lui, il se dit que c’est encore lui qui croit avoir pris alors qu’il n’a pas pris cette bouteille. C’est ainsi que les Anges sont méconnus, on ne les crédite jamais de certains faits incompréhensibles et pourtant !
Carl regarde Sendre qui a l’air posée sur la toile du tableau de la vie avec tant de talent qu’il n’arrive pas à décrocher les yeux de cette beauté nimbée d’une aura incroyable. Charisme, tendresse même, elle est si harmonieuse et semble baigner dans des énergies qui transparaissent sans pourtant être visibles. C’est indicible tout cela, pense Carl, loin de se douter que toutes les fontaines énergétiques invisibles pourtant présentes dans ce bar, contribuent à l’éclat de Sendre, à moins que sa présence ne les génère ? Le résultat est le même !
L’Ange entend tout, sourit et tente un vol en ce lieu clos. Vol qui éparpille le mouvement régulier des fontaines énergétiques qui débordent dans toute la pièce, tombent sur la moquette et volent en éclats doux au plafond pour sortir de la pièce et se répandre dans New York. Carl et Sendre ressentent un léger

courant d’air qui soulève le pan du sari de Sendre. Puis tout redevient calme, l’Ange sur sa lancée a traversé le plafond, quitté la pièce pour un vol sur New York, qu’il termine en s’asseyant sur l’épaule de la statue de la Liberté qui soudain brille dans le crépuscule qui descend.
Et cette journée new-yorkaise se termine ainsi, la nuit reprend du terrain et les lumières de New York n’en cèdent aucun, elles brillent de plus belle dans la légère brume qui s’est installée.

Depuis Vénus, l’Ange avait une vue imprenable sur la Terre. Des torrents noirs ainsi que des geysers sombres trouaient l’atmosphère en certains points du globe.
Depuis Vénus, tous les points que représentent les grandes villes dans des régimes démocratiques étaient visibles et clairement repérables. Ainsi New York, en cette fin d’année 2005, était entourée d’un halo multicolore et des lignes en cercle propageaient à grande vitesse les couleurs, le centre de la ville était un tableau de lignes coupées et de zigzags très vifs, les nuances vives elles aussi, tournaient tout autour des immeubles d’où sortaient des flots de forces diverses à plus ou moins grand volume. Il y avait aussi du blanc, du rose nacré et beaucoup de vert du plus sombre au plus clair. Beaucoup de vert, parfois presque noir.
Depuis Vénus, Paris était aussi un point sur le globe, dont les rues et avenues s’affichaient en couleurs diverses selon les quartiers. Il y avait là de tout. À côté un geyser très noir coulait ses flots sombres sur une banlieue ou depuis elle, ce n’était pas très net d’ici, non plus que la banlieue qui se terminait en gros trait noir comme tracé au marqueur épais.
Il y avait aussi Casablanca, où les bruits assez fortement colorés, jaillissaient en droite ligne du sol des

trottoirs, avenues et rues dans des débordements de coloris allant des plus vifs aux plus violents car le soleil très présent les amplifiait tout en les soulignant d'un halo de couleur mouvant… Très étonnant. Beaucoup d'orangé, beaucoup de rouge, beaucoup de vert – celui du drapeau marocain – s'éclaircissant jusqu'à cette teinte d'eau de la mer qui dessinait sur la côte casablancaise un trait doux que le sable absorbait dans la chaleur du soleil. Sans oublier la côte jusqu'à Rabat et les silences de cette ville, auréolés de vert tendre avec des quartiers de lune opalescents se mouvant dans le bleu cristal d'un ciel sans nuage.

L'Ange observait, depuis Vénus, le triangle virant au carré, que dessinaient au loin dans l'espace mondial, ces villes qu'il voyait avec netteté. Pourquoi ces villes plus particulièrement ? L'Ange savait, mais tenu au silence, il décida de ne rien dire, pas un mot qui pourrait aider un homme ou une femme, fussent-ils divins, ou écrivains. Non, l'Ange, attentif, ne dirait rien.

Quant à la planète Terre, depuis Vénus, elle apparaissait secouée de spasmes en divers endroits et il fut décidé en haut lieu, en très haut lieu, d'envoyer une armée d'Anges équipés d'ailes d'Amour inconditionnel, pour l'aider à calmer les mouvements inconsidérés dans lesquels l'avaient plongée des mentaux pour le moins dangereux. Et il avait été décidé, toujours en haut lieu, que des armées de Dieu, angéliques s'il en est, conduite par trois Archanges dont les noms ne seraient pas révélés tout de suite, conduiraient les opérations de sauvetage de la planète Terre, depuis trois points décidés comme étant clés :

Les États-Unis, la France et le Maroc. Les raisons qui avaient été invoquées pour ce choix précis devaient aussi rester secrètes. Il y avait un parfum d'Angleterre et un soupçon d'épice de l'Inde, mais de fait, tous les pays à forte tradition et culture spirituelle comme l'Inde, étaient partie prenante de cette armée des Anges, même si les points clés du plan d'action étaient ces trois pays cités plus haut.
Le lecteur pourra, vu les événements mondiaux, se faire une idée quant à ce choix, c'est possible, mais pas indispensable pour la suite de notre histoire.
L'Ange observateur était celui-là même qui, quelques semaines plus tôt, était juché sur le comptoir du bar de l'hôtel Pierre à New York alors que Sendre et Carl étaient en pleine réunion. Cet Ange était blond nacré. Un Ange bleu et un Ange rose l'avaient maintenant rejoint et dans le clair ciel de Vénus, des étoiles de cristal envoyaient leurs rayons de lumière multicolores au croissant de lune en suspens dans le ciel marocain au-dessus de Casa, faisant résonner des notes cristallines dans les bruits qui y montaient.
Les trois Anges entamèrent alors ensemble depuis Vénus, un vol en triangle pour survoler les trois points plus Rabat, la capitale. Washington fut touchée par le vol en triangle aussi, mais légèrement, comme une caresse qui aurait débordé, s'égarant vers la capitale fédérale.
Pendant le vol en triangle, quelques personnes reçurent en chacun des points survolés, des informations qu'elles pourraient ensuite transcrire. Tout cela de manière parfaitement inconsciente objectivement,

les transcriptions à venir pouvant être mises sur le fait de l'inspiration. Et bien sûr cela en était une. Mais pas de celles que l'on imagine quand on croise une personne inspirée.
Le vol d'information des trois Anges se termina quand l'Ange observateur se percha à nouveau sur la Statue de la Liberté à New York, l'Ange rose sur la Tour Eiffel, et l'Ange bleu sur le minaret de la Grande Mosquée de Casablanca d'où la vue magnifique inclut le monde entier puisqu'à l'horizon la mer, l'océan fait ensuite le tour de la Planète, d'une certaine façon parfaitement énergétique.
Les trois Anges pouvaient encore communiquer car rien ne peut arrêter cette communication angélique, pas même la distance. C'est dire que perchés en trois points précis, le triangle demeurait, renforcé par la présence des Anges aux trois points précis choisis.
Tout cela était si « précis » et si bien organisé dans l'instantanéité divine de l'Amour en action, que l'on ne pouvait en espérer que du bon, le meilleur pour le monde entier.
Et tandis que les Anges œuvraient, des bâtons dans les roues énergétiques du Plan qu'ils servaient, se mettaient en place ça et là, sous forme de défilés de rues et de manifestations dont la France avait le secret. Secret qu'il faudrait bien broyer un jour dans un vol d'Ange décodeur de passé, installateur de présent, garant d'ouverture pour l'avenir. Mais c'est une autre histoire, pour l'heure l'Ange rose perché sur la Tour Eiffel, manie avec dextérité des lasers de couleur rouge entrant directement dans les défilés

sous lui, dans les rues. Lasers qui coupent les slogans en morceaux et les font tomber dans les caniveaux ainsi que des excréments dont les mentaux sont les intestins bloqués… Les lasers rouges deviennent ensuite bleus pour se fondre de blanc afin de purifier ces rues où toutes les pollutions mentales les plus odieuses sont déversées sans aucune responsabilité par ceux qui les pensent de manière idéologique.
Quant à l'Ange bleu, depuis le minaret de la Grande Mosquée Hassan II de Casablanca, il soulève de ses ailes déployées toutes les couleurs de la ville pour les porter haut sur l'horizon océanique à perte de vue. Sur la trajectoire, Paris où l'Ange rose réceptionne ces rayons de toutes les couleurs qu'il envoie à son tour vers New York où l'Ange observateur les réunit en une boule de coloris divers et très brillants puis, ayant lissé cette boule énorme aux plumes de ses ailes, il l'envoie dans le ciel très haut jusqu'à Vénus, où des Anges l'attendent pour la faire rouler encore dans l'énergie de l'Amour en action d'où elle retourne sur le monde entier, dans un déploiement extraordinaire et magnifique, ainsi qu'une cascade géante en pluie sur toutes les nations du monde, sans en oublier aucune.
Et voilà que tous les geysers sombres sont recouverts de lumière pure qui glisse et digère leurs flots sombres déversés sur certaines régions. Bien sûr ils ne seront pas exterminés spontanément, mais cette lumière aidera à libérer certains mentaux qui les alimentent et à force, des changements s'ensuivront, de mentalité, entre autres.
Tout cela s'est passé en une nuit, en un jour, en une seconde, une minute, une heure ? Qu'importe la

durée, le temps contient en lui les réponses à des questions que posent les cœurs sur le tableau qui les relie à Dieu. Et la craie avec laquelle se formulent ces questions est dans la tête de chacun, une gomme à mental servant à en décrocher les formes pour pouvoir les coller au tableau où il sera alors possible de les effacer.
Silence et Verbe sont intimement liés et quand un vol d'Anges nous touche de sa grâce, il est clair que les mots qui viennent sont imprégnés de ce silence révélateur de Divin dont le Verbe est la source intarissable. C'est dans la facilité pour transcrire que l'on retrouve avec plaisir le son d'un silence et la couleur du Verbe qui se décline à foison quand il touche de l'imagination, la clé.
Alors si un vol d'Ange, si le vol des Anges est porteur de paix, il est aussi porteur de mille et une surprises qui se conjuguent ensuite au fil de chaque conscience pour illuminer les journées et faire de leurs opportunités des pages remplies aux couleurs des arcs-en-ciel du monde.
Et pour cela nous pouvons, chacun, remercier les Anges qui nous connaissent assez bien pour accepter que nous les ignorions. Ce qui est parfaitement injuste voire indigne.
Dans l'étrange imbroglio qui plonge le monde en plein marasme, des vols d'Anges observateurs, protecteurs voire gardiens, s'étalent dans le temps pour toucher de grâce toutes les vies sur terre.
C'est l'un de ces moments dont le lecteur a la primeur, et si ces lumières directes et croisées ont pu

toucher son cœur, peut-être aura-t-il envie d'en savoir plus sur les États-Unis, la France et le Maroc ? À lui d'approfondir sa vision des choses en la dépouillant des idées reçues à ce sujet, pour comprendre et anticiper pourquoi, en très haut lieu, une armée d'Anges a été pressentie pour des opérations commandos d'énergies. C'est, de fait, passionnant, mais il faut avoir un regard ouvert par le cœur et un cœur trempé de Feu.
Dans la soirée, quand les trois Anges quittèrent leurs perchoirs respectifs, la musique des sphères qui retentit avait des accents folks et berbères, arabisants et franchement français, des plus classiques aux plus déjantés. Ce qui fut une apothéose d'harmoniques dont l'harmonie certaine bouclait la boucle de l'Amour et des différences par l'unicité des cœurs en action, en symbiose, en union.
C'était très beau.

L'Ange était très attentif à la scène en cours entre Sendre et son partenaire, une scène d'explication aux phrases très courtes, dans laquelle la liberté intérieure était la vedette. Sans la nommer, Sendre devait l'incarner assez juste et fort pour faire passer cette joie et cet élan sans lesquels seules les peurs sont à l'œuvre dans l'intériorité. Sendre, il est vrai, n'avait qu'à être elle-même pour que le personnage, portant son prénom, éclate cette liberté sans autre artifice. Mais Sendre, l'actrice, n'était pas dans une situation naturelle puisqu'elle avait affaire à un partenaire n'ayant aucun espace autre dans sa vie privée amicale. C'est là que le jeu de l'acteur devient périlleux, entre faire semblant et être, la frontière est très fragile. Très vite on sent cette infime part de mensonge dont l'acteur est obligé d'user pour faire comme dans la vie. Et l'on a beau se dire que c'est le personnage, aidé par le metteur en scène, ses indications, ses suggestions ou son silence, c'est là que l'auteur et les mots dont il use sont déterminants.
Au fond Sendre, l'actrice, prête à Sendre le personnage, ce qu'elle est et ce qu'elle peut devenir en faisant d'elle ce que nécessite le personnage. Mensonge sur mensonge, le travail, de fait, consiste à mentir le mieux possible afin que tout cela paraisse le plus

vrai possible. C'est une histoire de fou qui va sans cesse à l'envers de toute évolution réclamant de moins en moins de mensonge par rapport à soi et aux autres. Le métier d'acteur est donc une voie inverse à l'évolution qui peut, dans certains cas précis, servir l'évolution, toujours par le biais du mensonge au service du mental car, soit l'histoire est imaginaire, soit c'est une reconstitution… Dans les deux cas le mental s'occupe du mental, dans le mental pour faire comprendre au mental ce que veut dire le mental. Avec un zeste d'intellect, c'est nourrir de soi les travers à éradiquer, d'une part, et d'autre part, entrer dans le rêve d'un autre, d'autres qui s'entendent afin de mentir le mieux possible, tous ensemble, pour donner l'illusion parfaite de la vérité…
Après la huitième prise, la bonne, Sendre sent monter en elle ce qui précède, et tandis qu'elle regarde son partenaire qui s'éloigne vers sa loge, Carl vient vers elle pour dire :
– C'est plus difficile aujourd'hui, Sendre.
Cette dernière sourit un peu tristement en entraînant Carl par le bras vers sa chaise nominale, un peu à l'écart :
– C'est un sentiment curieux, Carl, en Inde, quand je joue, je fais semblant, et tout le monde fait semblant d'y croire, c'est une histoire que l'on raconte, en fait. Ici on me demande d'être Sendre, donc de mentir, je ne suis pas cette Sendre-là, n'est-ce pas ? Mais pourtant tout le monde veut le croire. J'ai une amie comédienne à Paris, une Française, nous avons beaucoup échangé, et je suppose que c'est à cause de cette approche toute

mentale que les acteurs sont très vite catalogués, étiquetés, même si l'éventail de leurs possibilités est reconnu, il est rarement exploité, c'est ce qui me vient en ce moment, n'oubliez pas que c'est la première fois que je travaille en Occident. Je suis en pleine réflexion Carl, par rapport à mon métier, au public bien sûr, et à tous les métiers autour desquels une équipe solide est formée. C'est si sérieux ici. Ou bien c'est un humour aigre-doux, ou bien on s'y croit ! Je ne sais pas si je suis claire, mais c'est très évident pour moi.

Sendre a ri en disant cette dernière phrase. Son visage s'est à nouveau illuminé, c'est vrai, se dit Carl, que cette lumière a un peu disparu dans la dernière scène. Mais il est seize heures et Sendre travaille depuis neuf heures ce matin. Longue journée qui ne se terminera aujourd'hui que vers dix-neuf heures à cause de la lumière particulière en fin de journée, ici au Maroc.

Ils sont dans le Sud marocain et ici, Sendre retrouve dans le ciel des tonalités qu'elle connaît bien, qui ressemblent au ciel de son pays. Pourtant tout est différent mais un je-ne-sais-quoi qui ne la dépayse nullement, lui rappelle ses racines. Sendre découvre le Maroc et l'apprécie grandement.

De nombreux Marocains sont engagés par la production. Ils sont chaleureux, efficaces, se mettent en quatre pour satisfaire tout le monde, et Sendre aime cette facilité de communication qui ne passe pas toujours par des mots, comme en Occident. Cependant le travail qu'elle assume en jouant ce personnage qui porte le

même prénom qu'elle, se situe dans une optique résolument occidentale, et elle était prévenue. C'est une bonne expérience.
– Carl, c'est une bonne expérience, mais je ne sais pas si j'aurai envie de la renouveler. Je ne veux pas anticiper, bien sûr, mais je ne suis pas heureuse au sens libre du terme. Suis-je confuse ? demande Sendre à Carl qui répond aussitôt :
– Pas du tout ! Il y a une certaine nostalgie émanant de vous Sendre, et vous étiez différente il y a trois semaines, en début de tournage. Mais vous n'êtes pas confuse, je saisis parfaitement ce que vous vivez.
– Bon, c'est déjà ça ! dit Sendre dans un rire qui reprend joie.
Le metteur en scène s'est approché. À des années-lumière des préoccupations de Sendre, il l'engage à continuer ainsi.
– Sendre, tu es parfaite. Plus vraie que nature, c'est toi à cent pour cent. Tu continues à donner à Sendre cette vérité touchante qui fait la force et la vulnérabilité du personnage. C'est bien, très bon. Je trouve ton partenaire un peu mou, ça te gêne ?
– Non, ne lui dis rien, il est bien comme il est. Il ne me gêne pas du tout. C'est mon problème de faire avec. Rien à en dire, dit Sendre étonnée néanmoins de constater à quel point un metteur en scène peut rester dans sa bulle d'illusion parfaite.
Le metteur en scène s'est déjà sauvé, il discute avec le preneur de son.
Sendre se retourne vers Carl, toujours là, fidèle au poste, pour dire :

– Et voilà l’exemple type d’un mental occidental, metteur en scène qui plus est… qui confond tension personnelle intérieure avec force du personnage. Rien à voir, n’est-ce pas ? Et pourtant il s’arrange avec… Illusion, nous sommes en plein mensonge en s’arrangeant avec les apparences ! Ouh ! Ouh !… et Sendre éclate de rire, pas dupe et finalement très à l’aise avec tout ça.
Carl est subjugué par sa lucidité et son discernement. Sendre domine la situation, même si elle n’est pas complètement satisfaite, et très en questionnement sur le travail occidental purement mental qu’elle découvre sans trop l’apprécier. De plus, c’est une vision à laquelle Carl est sensible, bien qu’il n’y ait jamais pensé avant que Sendre ne soulève ainsi le problème.
Le reste de la journée se passe sans histoire, si ce n’est cette sensation de mensonge permanent que Sendre gardera chevillée au cœur. C’est si nouveau pour elle, si étonnant, à la fois, qu’elle demeurera dans un état quasi méditatif dans lequel Carl trouvera l’espace d’échange d’où les mots, rejetés, seront désormais loin derrière ce paravent opaque où tous ceux du metteur en scène se colleront, se plaqueront sans autre sens possible que celui d’un intellect content de lui sur un mental satisfait de son travail.
Que de quiproquos, que de malentendus, des mots, toujours des mots et rien au bout, que des mots encore tombant sur des consciences si différentes, si étalées dans l’évolution en leurs stades atteints, que Sendre désormais observe d’un œil attentif tout ce qui venant du mental des autres, cherche le sien sans le

trouver… Parce que Sendre n'est nullement identifiée au mental, c'est là le point majeur de leur différence…
Carl devient donc une sorte de relais-charnière entre mental pur et dur, et fluidité spirituelle, il saisit sans parfaitement comprendre, il ne connaît rien à l'énergétique humaine, mais Sendre, la femme, l'actrice, formule pour lui des choses encore inconnues qui prennent sens parce qu'elles sont cohérentes et surtout vécues. Carl est très sensible à tout ce qui se passe sur le plateau, presque aussi attentif que l'Ange observateur délégué par l'armée divine des Anges pour les suivre dans le cadre du Plan pour l'humanité dont les films pourraient aussi être des vecteurs, mais le seront-ils ? C'est là une autre histoire, celle des Anges et de leurs chefs, celle d'une Hiérarchie spirituelle œuvrant à plein temps avec les consciences susceptibles de l'entendre ou aptes à travailler consciemment avec elle. Carl n'en est pas là, mais Sendre est son relais pour une spiritualité tangible chez elle, et si naturelle, que Carl est bercé par cette douceur qui le met presque tendrement sur sa propre voie, encore à trouver. Mais le sillon est prêt à être semé, et cette voie pointe en son cœur par les yeux bleu lagon de Sendre la Belle, si ouverte au Divin, qu'elle en vit à plein temps, et c'est, pour Carl, assez fascinant bien qu'ils n'aient jamais abordé le sujet aussi clairement.
Et ces lignes d'énergies lancées et reçues se croisent ou, parallèles, se rejoignent pourtant pour se saisir l'une de l'autre avant de se libérer à nouveau pour prendre une autre trajectoire et faire le tour du

Maroc pour revenir chargées d'autres couleurs, plus intenses, qu'elles pastellisent en rayonnant avant de partir, fontaines de lumières dorées, vers la France qu'elles traversent avant de s'envoler vers les États-Unis, et retour, sur ce plateau du Sud marocain où Sendre est le pôle de lumière irisante fiable, la borne spirituelle et énergétique qui transforme, reçoit, renvoie et intègre pour les communiquer, ces lignes brillantes dont son cœur connaît chaque note émise et dont elle est le relais humain et divin, à la fois, d'une fiabilité sans faille. En effet, tout ce que fait et dit Sendre, est d'une portée telle, que personne, même les plus inconscients, même les plus hermétiques, n'y restera, à terme, insensible. Ce dont elle ne s'occupe nullement, simplement occupée à vivre une vie divine à son propre niveau, et c'est déjà énorme…
Sa relation à Carl est devenue forte, ils sont tous deux attentifs à l'autre et dans chaque échange, l'énergétique prime. L'ordre qui s'installe entre eux est totalement décodé, pas de langue de bois, ils se disent ce qu'ils pensent, et le travail de Sendre, y compris dans les creux comme aujourd'hui, s'en trouve facilité, il est bien connu que l'énergie suivant la pensée, il vaut mieux dégorger ce qui est à épurer plutôt que d'installer les non-dits qui finiront par étouffer l'être. C'est ainsi que ce qui est dit peut parfois déterrer ce qui pourrait stagner là, sans issue autre que les stockages mentaux qui sont bien assez lourds en Occident, pour ne pas les plomber un peu plus.
De tout cela Sendre est parfaitement consciente, et Carl s'harmonise à cette vision qu'il découvre, un peu

culpabilisé quand même de n’être qu’un Occidental au mental bétonné ! Mais il se soigne, et Sendre, pour cela, est une thérapeute sans aucune volonté de soigner, mais efficace en ce qu’elle est et vit ouvertement, devant Carl. Car Sendre n’a pas du tout la même relation avec les autres membres de l’équipe qui ont trop tendance, pour certains du moins, à voir en elle une star.
Surtout, le plus ambigu à vivre pour Sendre, sur le tournage, est qu’elle et son personnage portent le même prénom. Ambiance schizophrénique parfois quand le metteur en scène parle de l’un, s’adressant à l’autre en utilisant le même prénom. Parfois même les rires fusent ça et là, détendant l’atmosphère lourde que ces deux prénoms installent, et dont Sendre porte le poids à elle seule, puisque le personnage qu’elle assume est fictif… !
Mais par ailleurs le dynamisme de l’équipe est chaleureux, seul le metteur en scène joue un rôle que personne ne conteste et qu’il agrémente à sa propre sauce, ce qui est toujours le cas des metteurs en scène, même les plus talentueux. Et cela donne maintenant à réfléchir à Carl qui n’avait jamais, à ce point, remarqué combien le metteur en scène joue son propre rôle sans recevoir aucune indication, contrairement aux acteurs, et même quand il laisse ses comédiens libres d’improviser. Mais tout cela étant humainement très intéressant, chacun fait comme il peut avec ce qu’il est. Carl en prend conscience avec une réelle acuité, il était temps ! se dit-il.
De courbes vives en cercles lents, les points gravitent dans l’espace poussés par une luminosité éclatante.

Des gerbes se forment, des bouquets plus modestes, tous de lumières ou d'étoiles quand, prenant formes, les lumières ouvrent leur transluscence à des fleurs inconnues qui s'y logent, pour s'épanouir en longues arabesques délicates qui s'enlacent autour d'une femme, d'un homme, pour tester là une capacité, une sensibilité à la lumière mais aussi et avant tout à l'énergie qui la produit. Les courbes sont belles, les nuances, ainsi que de longs rubans, s'allongent en tiges multicolores avant qu'une couleur particulière n'émerge, se sélectionnant elle-même au contact d'une personne, par exemple. L'Ange suit ces courbes des yeux et du cœur, il les accompagne, traçant parfois une ligne de plus vers quelque cœur en peine ou en joie, qui pourra saisir de cette énergie rendue disponible, quelques points lumineux à rencontrer ensuite avec le cœur.
Sendre, allongée sur une chaise longue sur la terrasse de sa chambre à Ouarzazate, se laisse aller entièrement à ces lignes invisibles que dessinent pour tous, les Anges. Elle ne les voit pas, bien sûr, mais elle aime cette douceur fulgurante réveillant la moindre de ses cellules avec une précision chirurgicale. Le bien-être qui s'ensuit est indicible, le corps vibre totalement, entièrement, globalement, et la vibration dépend de certains paramètres que Sendre ne veut même pas examiner. L'état l'intéresse, pas ce que voudraient en savoir les scientifiques, peut-être. Loin de tous les laboratoires, le seul qu'elle connaisse est celui de son corps physique, de ses corps énergétiques, de ses forces et de ses énergies comme de celles qui lui parviennent comme en ce moment. C'est quasiment

divin. Il est huit heures du matin, c'est pour elle, dans le tournage, une journée off, dont elle a décidé de profiter pour se remettre en phase avec elle-même, avec l'énergie divine à laquelle elle sait tout devoir.
Sendre est bien, elle attend son petit déjeuner sans se poser aucune question, elle offre au Divin cette journée, et elle pense avec joie à la chance qu'elle a de pouvoir travailler et de découvrir, en même temps, un pays, et des mentalités qui lui apprennent beaucoup sur les autres, elle-même, et la vie.
Sendre est si décontractée, si relaxée, qu'il lui semble qu'elle fait partie du monde entier, et que le monde entier est en elle. Mais en revanche, avec cette conscience aiguë d'être unique et isolée tout en étant partie du Tout, comme on le dit parfois !
La lumière du monde, nuits, jours confondus a atterri sur cette terrasse, et baigne Sendre en se mêlant à celle d'un pur soleil maintenant levé, ici au Maroc.
Dans le ciel pur de tout nuage, l'Ange vole et veille, il englobe en son œil omniscient tout le paysage énergétique mondial où Sendre tient une place toute particulière.
Comme un axe vivant de lumière divine incarnée, elle porte en elle, et partout avec elle, cette formidable potentialité à devenir selon les moments et les nécessités, le catalyseur révélateur, destructeur et épurateur, puis constructeur de toute innovation, dont l'urgence se fait sentir.
Mais Sendre n'analyse pas tout cela, elle le vit avec une conscience souple toujours sur et dans les mouvements dont l'évolution la gratifie, à moins que ce

ne soit l'inverse ? Sendre ne sait pas trop, vivre sans formuler, voilà qui est assez confortable, mais vivre et témoigner, voilà qui la fait, encore, un peu reculer. C'est que l'impossibilité de dire est un rude handicap que l'incarnation dans une vie sociale particulière, quelle qu'elle soit, met en difficulté. Mais pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Après tout, il suffira de vivre ce qui est à vivre. Il suffira de correspondre à l'écho porteur des Anges pour des travaux précis, il suffira d'être ce qu'est Sendre à plein temps, pour évoluer de façon positive dans le monde et permettre à la grâce de descendre sur certains. Et ensuite c'est l'affaire de l'armée des Anges… Ils sont là pour cela, non ? Sendre a une pensée émue pour eux quand d'un coup d'aile léger, l'Ange passe au-dessus d'elle, soulevant de son vol une légère brise bienvenue en ce début de chaude journée qui s'annonce.

Mais le petit déjeuner arrive, sortant Sendre de sa rêverie agréable, elle a une faim de loup, et dévore déjà ses croissants.

Vers dix heures, elle est prête à tout, sauf au plateau et au travail : relâche ! C'est dans le hall que Carl l'attend, il a loué un 4 x 4 avec un chauffeur, le lui dit, ravie elle monte, destination inconnue. Sendre n'a pas envie de visiter, mais de voir, de se promener, de rire et de silence. On ne parlera pas de boulot ni du personnage aujourd'hui, Sendre pour toute une journée, veut être elle-même, et sans mentir du tout, oser être avec Carl, une amie, sans plus. Mais c'est déjà énorme.

Des franges géantes, souples, constituées de longs fils énergétiques multicolores, sont agitées par le vent qui les soulève dans le ciel du Sud marocain. Les touristes présents parlent de la luminosité exceptionnelle de ce ciel, mais il y a plus, et ce plus se trouve dans ces longues franges qui en balayent l'espace au rythme des éléments, et de la chaleur qui pousse en leurs extrêmes, ces couleurs vives dont chacun ne perçoit que l'extraordinaire aura qu'elles donnent en permanence à ce ciel si différent de tous les autres, et pourtant le même à bien des égards.

Des Anges parfois en tiennent les extrémités qu'ils agitent ou balancent au gré de leur vol, sans pour cela interférer dans la libre circulation des idées que ces franges lumineuses caressent ou balayent, c'est selon, et qui leur viennent du monde entier. À se demander si les franges qui ornent choukaras et chapeaux de vendeurs d'eau, n'en sont pas directement inspirées.

Il est en effet très intéressant et amusant de constater que les inspirations ont la plupart du temps pour source des images et autres résonances très réelles dont nous ne percevons rien physiquement, mais qui proches de nous, en plein ciel par exemple, marquent de leur rayonnement l'imagination qui les traduit au fil d'une créativité sensorielle dont personne, finalement, ne sait rien.

Dans le ciel du Sud marocain, les franges s'alignent sur un parcours lumineux reliant la capitale Rabat à Casa la ville des affaires, pour traverser l'océan en passant par la Grande Mosquée de Casa, pour rejoindre directement la France, et de là les États-Unis.

Pourquoi ? Pourquoi pas ? Quant à l'intention divine qui tend ce parcours provenant de la source spirituelle du ciel dans le Sud marocain, et Marrakech est en première ligne, comment la dégager et la voir pour la comprendre réellement, alors que personne n'en voit les traces pourtant vives et mouvantes au-dessus de sa tête quand, présent dans le Sud, il en reçoit de plein fouet toutes les énergies profondes. C'est impossible. Et seuls les Anges, dans leurs atours invisibles, sont capables de savoir et d'accompagner cette Réalité du monde subtil dans l'Intention divine qui la génère.
Les lignes colorées qui en résultent et font des arcs-en-ciel dans les cieux où elles voyagent, sont autant de correspondances directes depuis le Divin vers la Terre. Et si elles nous sont destinées, à nous membres de l'humanité, leur dessein tout divin nous englobe et nous propulse vers nous, ce Soi à atteindre, dont personne encore n'est assez conscient semble-t-il.
C'est donc sous ces franges mobiles d'énergies vibrantes, dans ces couleurs royales et subtiles propulsées dans le ciel, sous ces lignes qui les accompagnent et en tracent les mouvements légers ou intenses, que Sendre et Carl se promènent aujourd'hui. Et si le parcours de la voiture est bien défini par un chauffeur marocain expérimenté, c'est de manière tout indéfinie que l'émerveillement s'impose devant des paysages dépaysants pour Carl, et familiers pour Sendre, qui a l'impression d'être chez elle, alors qu'elle n'a jamais mis les pieds dans ce pays qui la séduit absolument.
La journée sera courte. Très courte. Plus courte que toutes celles qui ont précédé, se sont évanouies et

ont formé ces semaines de tournage avec leurs hauts et leurs bas, parce que tout travail en comporte, y compris en équipe où les humeurs des uns font écho aux problèmes des autres, et où tout ce qui est dit, vécu et fait, comme tout ce qui n'est pas dit, a une incidence directe sur tous les membres de l'équipe. Le nombre de personnes étant indifférent. Cela commence lorsqu'on est deux.
Trois avec le chauffeur, le petit groupe formé par Sendre et Carl se meut et roule, marche et déjeune aux accents de ces franges lumineuses qui surplombent leur tête dans le ciel. Sans le savoir, ils sont accompagnés tous les trois par l'Ange observateur qui s'amuse par moments à étirer les fils énergétiques lumineux jusqu'à leur tête, leur corps tout entier voire leurs assiettes quand ils déjeunent. Ce qui donne aux succulents mets marocains, une note spéciale, indéfinissable, et pour cause !
Du vert au violet en passant par le rouge, les pourpres se mêlent au bleu pour raviver de l'intériorité les bleu pastel et rose tendre dont le cœur s'émeut pour aussitôt les intégrer alors que se mouillent les yeux. Homme ou femme, c'est pareil parce que la sensibilité touchée est celle de l'éthérique et des corps énergétiques. Et elle est bien différente de cette sensibilité affective dans laquelle tombent les affects pour être ensuite récupérés par le mental qui les revoit sur la palette de ses propres repères où l'indifférence est forte quand il s'agit de gérer les affects. C'est plus commode, il les ignore et se pare d'une sorte d'insensibilité qui n'est qu'indifférence aux autres en ce

qui concerne certaines relations le gênant, qu'il occulte tout simplement. C'est ainsi que de lourdes problématiques ancrent leurs racines en ce mental pour ne pas avoir à entrer en elles, à leur faire face, le mental se construit sa forteresse où il se terre pour paraître sous son meilleur jour quand cela lui chante.
Mais il est question ici de ces franges multicolores, longues et souples, qui font du ciel du Sud marocain une source divine de rayons dont les qualités divines, toutes présentes, associent leurs spécificités en les harmonisant à chacun, si l'intériorité s'y ouvre. Mais comment ne pas s'ouvrir à cette chaleureuse ambiance qui fait du Sud marocain le creuset le plus formidable d'une créativité dont le visiteur peut découvrir en lui les potentiels tout divins. C'est une question d'état et de lieu. Or ce lieu vous met dans un état particulier, là où l'ouverture est possible, là où le sens spirituel est perceptible, là où des Sages, de grands soufis, dit-on, ont marqué de leur empreinte ce sol, comme ce ciel qu'ils ont orné de franges énergétiques immortelles, allumées à cette Lumière dont le Christ aussi est porteur pour le monde.
Sendre est pourtant bouddhiste, mais c'est drôle comme Dieu lui semble présent dans ce ciel qu'elle observe derrière les verres de ses lunettes de soleil. Carl est silencieux comme souvent. Tous deux écoutent le chauffeur qui leur indique un site, mais c'est ce ciel qui fascine Sendre. Elle passerait bien sa journée à le regarder sans rien faire d'autre. Et c'est en parlant ce qu'elle fait.
Version touristique, ni Sendre ni Carl ne sont bons !

Ils vont au gré du moment et pas selon les indications d’un guide, qu’ils soient le *Guide Bleu* ou le chauffeur. Non. Sendre a besoin de liberté non conditionnelle et Carl la suit dans cette douce tempête qui l’anime quand après un regard en plein ciel, elle semble de nouveau prête à tout, sauf à visiter au sens restreint du terme.
Le chauffeur Si Ahmed est intelligent. Il a compris que ces deux-là ne sont pas ensemble, qu’ils sont amis, et que c’est le pays et les gens qui les intéressent plus que la visite guidée d’un guide pour touristes. Ce ne sont pas des touristes, mais alors ? Un homme, une femme, et une rencontre avec le ciel d’un pays, le Sud marocain, et leur enchantement n’est pas feint, non plus que leurs exclamations quand ils en parlent ensemble. Si Ahmed a donc compris qu’il fallait juste conduire et laisser l’inspiration de ces deux clients faire le reste. Inutile de les embêter avec des précisions qui ne remplaceront jamais la sensation vécue par cet homme, cette femme, en quête d’ailleurs, ici, et de beau, partout. Une façon de vivre avec la beauté et de partager les battements du cœur du Maroc sans entrer dans le schéma du touriste moyen qui en veut pour son argent.
Sendre est aux Anges, et ce qu’elle ne sait peut-être pas est la réalité de cette sensation. L’armée des Anges est arrivée d’un vol bruissant que le ciel répercute par une brise douce, les franges sont alignées joliment en leurs nuances énergétiques dont le vol a tiré des sons subtils. Il se passe quelque chose, mais quoi ?

Le soir même dans sa chambre, en se préparant pour le dîner, Sendre apprendra par la télévision que le Roi est arrivé dans l'après-midi dans le Sud marocain et qu'il réside à Marrakech pour un temps.
Sendre ne sait pas pourquoi elle fait un lien entre ce ciel sublime, les Anges peut-être ? et sa sensation tout au long de cette journée de repos, de se trouver dans un coin particulier du globe où quelque chose se passe sur le plan invisible. Quant à savoir quoi, Sendre n'ira pas plus loin. Elle ne le sait pas. Mais il est évident qu'elle n'est pas là par hasard, pas plus que ce film réalisé en partie au Maroc. Ce dont elle remercie le ciel.

De franges, en lignes directes et de flèches en lignes brisées, d'arcs et de courbes en arabesques gracieuses, de boules en fleurs et de rosaces en mandalas complexes, les énergies se meuvent, s'étalent et reviennent pour prendre des tournants encore ou s'installer, à moins qu'elles ne traversent les cœurs, les corps et les esprits au gré des couleurs qui les qualifient et les portent vers les prochains pas de l'évolution personnelle ou globale, individuelle et collective.
Mais ce ballet est invisible, nous n'en détectons que les humeurs qu'elles soulèvent ou bloquent en leur débridage sauvage afin de ne pas endommager les libres circulations de ces forces qui devront s'y ajouter et non y interférer.
De toutes ces vibrations intenses qui saisissent les cellules qui peuvent s'y laisser aller, prêtes à abdiquer leur inertie pour s'en remettre à la lumière et en devenir

les relais, de ces vibrations infinies, éternelles, Sendre a le don de perception. Mais est-ce un don ? Ou est-elle préparée, depuis des générations, à cette aptitude-là ? Sendre ne se pose aucune question. Vibrant par moments, elle devient une sorte d'antenne, de parabole à elle seule, et branchée sur le monde entier, elle diffuse de sa transformation spirituelle l'évidence, et de sa Beauté à tous niveaux, la réalité qui crève les yeux de tous. Les regards des hommes à l'égard de Sendre existent-ils ? Ou sont-ils focalisés sur cette adorable apparence qui fait d'elle la coqueluche de tous, y compris des femmes parce que ces dernières ne peuvent raisonnablement se méfier d'une sœur qui est croyante et, de plus, si morale ! Il n'y a rien en Sendre qui dérange ou engendre des sentiments de doute, de méfiance, de colère ou d'envie. Elle est ce qu'elle est, et dans cet ordre énergétique qu'elle initie partout où elle passe, sans la moindre intention de sa part, les querelles s'amenuisent et les conflits se règlent, après, c'est vrai, avoir été poussés en leurs extrêmes pour exploser avant de se défaire.
D'ordre et de chimères, la vie sourit ou se moque en grimaçant pour ne pas sombrer parfois dans les abysses psychologiques qui en détruisent les ouvertures ou les paliers à monter. Sendre ne cesse de monter. Sa compréhension se faufile partout, et sa raison ne s'emballe plus du tout, remise à sa juste place, elle devient très vite la justesse absolue et imparable qui ne se discute ni ne se conteste.
Mais Sendre passe, elle ne s'arrête pas, jamais, seul son regard s'attarde parfois sans jamais bloquer ce

qui est regardé, mais en le caressant du bleu de ses yeux dont ses origines scandinaves l'ont dotée, plusieurs générations en amont. Comme quoi l'héritage cellulaire existe, mais n'est pas une fatalité : c'est ce que pense Sendre quand elle se regarde dans un miroir. Le miroir le plus parlant étant le regard de l'autre, c'est bien connu.
Sendre est à elle toute seule un véritable fleuve d'énergies. Carl est aussi tout acquis à cette idée qu'il a vérifiée maintes fois à ses côtés. Sans en parler, il y a entre Sendre et Carl une entente tacite au sujet des énergies que ressent très fort Carl auprès de Sendre, et qu'il attribue à ses origines, il ne sait pas pourquoi mais c'est pour lui, culturel ! Quant à Sendre, elle lui a bien expliqué qu'en Inde plusieurs cultures se côtoient, mais c'est pour Carl un ensemble dans lequel il ne peut dissocier une culture indienne d'une autre, il ne saurait pas. Mais il la croit sur parole.
En cette soirée tranquille, après cette journée off, et avant de reprendre le tournage demain matin, Carl se demande s'il devrait révéler à Sendre qu'il l'avait suivie la veille de leur rencontre au *Pavillon Russe*, ainsi que le jour même où il lui emboîtait le pas jusqu'à ce restaurant. Carl n'en a jamais parlé à Sendre, c'est pourtant si étrange pour lui cette histoire. Un jour peut-être, oui un jour ou un autre, quand le moment sera venu. Nous verrons, se dit Carl en prenant une douche bien agréable après cette journée de chaleur en plein air qui les a menés jusqu'à Marrakech ! où Sendre s'est promis qu'elle reviendrait très vite, séduite par cette ville et les couleurs et

odeurs qui s'en dégagent. Il est tard, presque vingt et une heures trente, et ils ont tous rendez-vous pour aller dîner avec l'équipe. Mais une fois de plus, Sendre et Carl se retrouvent seuls, les autres sont tous crevés, tout le monde a travaillé sauf eux deux. Ils dînent tous dans leur chambre, c'est fou ça, se dit Carl en regardant Sendre sortir de l'ascenseur, surprise de le trouver tout seul. Ils dînent tous deux dans la salle à manger de l'hôtel où règne le silence. Seul un couple de touristes allemands quelques tables plus loin. Il fait très bon. Le dîner est marocain, Sendre apprécie le tajine au poulet avec des olives et du citron.

Et une fois de plus depuis toutes ces semaines, et après cette journée, le courant passe entre eux. Cette énergie comme la qualifie Carl. Et le plus curieux est que cette énergie n'implique rien de séducteur, rien, juste un bien-être que Carl comprend mal. De fait il ne comprend pas du tout, il ne se reconnaît plus, se demande s'il est toujours normal car aucune pensée sexuelle ne lui traverse l'esprit. Pourtant, loin d'être lui-même un pur esprit, il a devant lui la plus désirable des femmes qu'il ait rencontrée depuis ces dix dernières années, mais non, le courant qui passe n'allume pas en lui les feux d'une passion, fût-elle sexuelle, mais le feu d'un bien-être clarifiant et pur comme l'esprit lui-même. Carl ne comprend pas bien ce qui lui arrive. Ou plutôt ce qui ne lui arrive pas ! Mais Sendre, égale à elle-même, ne se pose aucune question et profite simplement de l'instant. En jeans et en tee-shirt blanc, simplissime ce soir, elle sourit comme à son habitude et ses phrases sont une eau

claire cascadante que son rire, par instants, cristallise un peu plus.
L'atmosphère est de lumière douce, chaude, le couchant est loin, la nuit bleu marine a enveloppé le ciel et l'hôtel illuminé brille de tous ses feux. La soirée est belle, et Sendre superbe. Carl est heureux sans raison, ou peut-être a-t-il toutes les raisons d'être heureux ? Il ne le sait pas lui-même. Une musique d'ambiance douce, Oum Kalthoum, la voix du monde arabe rythme mélodieusement cette soirée. Sendre ne la connaissait pas, mais elle pense acheter le CD parce que cette voix l'envoûte.
Sendre et Carl se vouvoient toujours après des semaines de travail et de promiscuité. Ça aussi, c'est nouveau pour Carl. Il persiste et signe : il ne comprend pas tout. Mais il est là en compagnie de Sendre et pour rien au monde ne voudrait qu'il en soit autrement, être ailleurs, il n'y pense même pas, comme si la vie avait choisi pour lui la personne et le lieu idéal pour passer cette soirée.
Tout cela lui paraîtrait étrange si Sendre n'était si naturelle. Sans maquillage elle paraît si jeune. Elle l'est bien sûr, mais ce je-ne-sais-quoi de juvénile est pourtant flagrant ce soir tout particulièrement. Le jeans et le tee-shirt blanc peut-être ? Peut-être !
C'est le rire de Sendre qui le sort de sa rêverie. Carl la regarde et elle lance :
– Eh bien ! Tu en fais une tête ! Mais à quoi ou à qui penses-tu ?
Pour la première fois, Sendre vient de tutoyer Carl. Et ce dernier n'entend que cela, ce qui le laisse sans

voix pour répondre, et Sendre de rire encore plus.
– Décidément ! Mais que se passe-t-il dans ta tête, Carl ?
– Mais vous m'avez tutoyé ? dit Carl bêtement.
– Ce qui t'autorise à en faire autant ! lance Sendre, rieuse.
– Oh ! Mais je ne sais pas ce qui m'arrive ce soir, pardonne-moi, c'est que je ne m'y attendais pas, et puis je ne sais pas, c'est le film, le boulot, toi, bref, je fais inconsciemment le point ! dit Carl d'une traite, sans respirer.
– OK, répond Sendre, OK, mais le vrai bilan se fera après la sortie du film, non ? Nous avons le temps. Peut-être sera-t-il sélectionné pour Cannes, qui sait ?
– Bien entendu, répond Carl, mais ce bilan était tout personnel…
Carl a un peu honte de constater qu'il est plus préoccupé par lui-même que par le travail d'équipe pour le film, contrairement à Sendre qui, elle, pense au film de manière tout impersonnelle. C'est un comble, se dit-il, c'est elle la star, et je me conduis comme un plouc !
Sendre a levé les yeux sans relever la phrase, qu'il a pensée si fort qu'elle aurait bien pu l'entendre. Les longs cheveux lâchés de Sendre sont tombés devant son visage quand elle a baissé les yeux sur les pâtisseries marocaines que le garçon venait de déposer devant elle. D'un geste de la main, elle ramène ses cheveux derrière l'oreille gauche pour ensuite les récupérer devant son front et les lisser vers l'arrière. Ces mêmes gestes que Carl avait observés lorsqu'il la suivait ce fameux jour. Sendre a fait cela machinalement, avant d'attaquer, gourmande, les gâteaux au miel et

autres délices marocains. Puis d'un mouvement de la tête, elle a rétabli l'équilibre soyeux de ses longues mèches, en souriant, la tête un peu penchée vers la droite, mutine, sexy, femme puissance deux mille. Le courant passe. Mais il passe sans ombre ou intention, sans que la clarté des yeux de Sendre en pâtisse une seconde. Carl est quand même troublé, pas par elle, par lui-même. Il se trouve nul devant cette femme exquise. Et il sait qu'elle le sait, mais elle n'en rit pas. Elle déguste ses gâteaux et se régale.

– Mmm, c'est délicieux ! Tu en veux ? dit-elle en lui tendant une pâte d'amande rose et verte. Tiens, c'est la couleur exacte du cœur, rose et vert. Prends, c'est très bon.

Carl prend. C'est très bon, elle a raison. De nouveau ce sourire de Sendre qui continue à manger avec un réel plaisir. Ce qui épate Carl est qu'elle semble être tout entière dans cet acte de manger, dans l'instant, comme si c'était la seule chose importante, la chose la plus importante au monde à ce moment même. Et c'est sans doute tout le charme de Sendre, cette façon d'être au présent complètement, totalement. C'est en plus très sensuel. Elle est très sensuelle.

Carl se surprend à la penser sensuelle, à la voir sensuelle, il est séduit, bizarrement il est séduit, mais pas de signe extérieur ou intérieur d'intérêt sexuel à son égard, et c'est là, pour lui, le plus étonnant. D'un doigt précis, Sendre récupère toutes les miettes des gâteaux dans son assiette. Jusqu'à la dernière, elle les met sur sa langue, au bord de l'extase. Extase rieuse qui la fait éclater de rire devant son assiette vide…

– C’est bon ! dit-elle en riant, j’en reprendrais bien une autre assiette, mais ce ne serait pas raisonnable avant de dormir. Nous verrons demain ! Mmm… c’est bon !
Mais que s’est-il passé ce soir, durant ce dîner en tête à tête ? Des nappes de couleurs lumineuses se sont déployées dans la salle du restaurant, le jeune couple allemand s’est levé pour prendre l’ascenseur vers leur chambre… Des jeunes mariés, baignant dans ces nappes invisibles qui les ont imprégnés malgré eux. Du rose, du vert mais aussi du rouge rubis éclatant, le cœur dans tous ses états. C’est bon pour eux, pour tous, pour le Maroc et pour les deux pays, la France et les États-Unis pris tous trois par et dans un travail énergétique commun, invisible mais tout divin.
De ce monde invisible et parallèle que nous vivons tous sans le savoir, des touches de créativité, des sentiments et des émotions, filtrés par l’énergie d’Amour prennent naissance en chacun, sans que personne n’en soit réellement conscient.
C’est peut-être ce qui a fait basculer Sendre et Carl, ce soir, dans une relation un peu différente, plus proche, plus cordiale, plus joyeuse. Et Carl a besoin d’accoutumance, d’adaptation parce que son mental a tendance à tout vouloir contrôler, et qu’il ne le peut plus.
Oui, c’est sans aucun doute ce monde parallèle qui fait et défait, rapproche ou sépare ceux et celles qui y sont assez sensibles pour vivre avec sans le savoir. C’est ainsi que les sensations, prémonitions et autres éclairs de conscience se précisent quand de l’invisible

dont nous sommes nourris, nous déployons les énergies et nous captons les forces des autres et de soi, sans savoir très bien ni pourquoi ni comment.

C’est ainsi que ce soir, Sendre effleure de sa bouche pulpeuse encore sucrée celle de Carl pour un bonsoir pas différent des précédents, avant d’entrer dans sa chambre devant laquelle il l’a accompagnée, et de refermer la porte en souriant, tout naturellement aussi.

Carl ne sait pas bien ce qui lui arrive là ! Scotché devant la porte de Sendre, il ne sait plus bouger. Au bout de quelques minutes, elle ouvre la porte et dit en riant :

– À demain, Carl ! Dodo ! Et referme la porte.

Carl se dirige alors vers sa chambre où il reprend une douche, froide cette fois-ci. Mais toujours sans bien comprendre ce qui se passe. Le problème du mental de Carl étant de toujours vouloir comprendre, ce qui nuit terriblement à toute compréhension, c’est bien connu.

Sendre, tout en travaillant, n’a jamais le sentiment qu’elle travaille au sens restrictif du terme. C’est une telle joie pour elle, quoi qu’elle fasse, que le tournage ou tout autre activité liée à lui, est pour elle un réel plaisir, s’investir totalement est pour Sendre le seul moyen de vivre pleinement. Il est vrai que son engagement est avant tout envers le Divin, sa priorité, mais en plus, tout la ramène au Divin et sa vie est une véritable offrande, ce que ses partenaires ainsi que l’équipe, où que ce soit, sentent très bien ; cette différence en Occident est sans doute encore plus perceptible car inhabituelle, personne n’ayant l’habitude de ne pas cacher sa foi, de la vivre au jour le jour sans tabou et sans honte.
Sendre est donc un mouvement continu, et tout en demeurant égale à elle-même, elle est toujours différente. C’est curieux car ce qui est le propre de l’acteur est, pour elle, celui de la femme. Privilège immense qu’a l’être humain conscient de sa divinité et de la vie divine vers laquelle il tend, d’être aussi multiple dans l’union au Divin dont le yoga que pratique Sendre, est le moyen le plus sûr pour elle.
C’est ainsi que la vie d’une intériorité est bien plus importante que celle de la personne elle-même.
Qui a dit que nous étions chacun trois : celle ou celui

que nous voudrions être, celle ou celui que nous croyons être, et celle ou celui que nous sommes. C'est sûrement un psy, car la psychanalyse entre dans les ficelles grossières de l'ego sans jamais ouvrir son horizon au Divin, à Dieu, à ce cœur si imperméable à tout psy…
Et coupant la personne en rondelles, il en fait des tranches dont l'inconscient est la plus grosse, la plus handicapante, la plus invisible pour la personne concernée, la plus vagabonde en matière de travail sur soi. Cette trilogie psy fait sourire Sendre qui l'a entendue il y a quelques jours à peine. Sendre est consciente que cela peut être vrai, à un moment, mais se penser, se savoir trois, fait de chaque conscience une handicapée qui ne sait sur quel pied danser, ni sur quelle jambe avancer. Et la conscience, avant d'être consciente, est inconsciente… *Big problem!*

Carl tutoie maintenant Sendre, à l'invitation de cette dernière lors de leur dernier dîner en tête à tête. Mais c'est le seul. Toute l'équipe la vouvoie, y compris le metteur en scène. Ce qui est tout à fait inhabituel. Et Carl qui a l'habitude de travailler avec lui s'en étonne, sans plus, parce que la magie qu'a installée Sendre – c'est du moins ce qu'il pense – est comparable à des nuées violettes et parme s'étalant sur ces lieux du tournage mais pas seulement, dans l'hôtel, sur la petite ville, dans les tronçons de désert alentour, partout. Le rose est présent aussi, en nappes aussi, et ce qui est le plus étonnant pour Carl, c'est cette diffusion permanente par les yeux lagon de Sendre et

celle qui semble sortir du sol rouge, pour se rencontrer, entre ciel et terre dans des arabesques gracieuses que Carl ne voit pas, bien sûr, mais dont il subit toute la magie présente.
Tout cela est parfaitement irrationnel et Carl en a bien conscience, il ne sait pas pourquoi, mais quand il pense à Sendre ou la voit, parle et dîne avec elle, c'est un cocktail de roses et de violets et parme diversement intenses, qui se propose à lui, et envahit l'espace tout en s'élargissant au monde, lui semble-t-il.
Le plus curieux est que tous les membres de l'équipe du tournage sont dans le bain de couleurs invisibles et si présentes, sans le savoir, sans objectiviser ces sensations particulières dues à Sendre – Carl en est persuadé – tous ressentent, vivent ce quelque chose d'indéfinissable que le sillon du rire ou de la voix de Sendre dégage.
Une sorte de grâce s'est installée sur le plateau, où que soient tournées les scènes qui se suivent dans un ordre non chronologique, ce qui, comme toujours au cinéma, ajoute un hermétisme certain pour quelques-uns. Et même si comme Carl, on connaît le scénario par cœur, il est toujours étrange de tourner avant une autre une scène supposée la suivre. Bref, rien que de très normal dans ce monde de l'illusion où le mensonge est roi. C'est pourquoi Sendre ce jour-là – à l'occasion d'une pause pendant laquelle Carl et elle boivent un verre d'eau – dit en regardant l'équipe changer le décor :
– C'est de plus en plus étonnant pour moi de constater à quel point le mensonge est cocooné à tous les sens du terme et dans ses aspects les plus variés, le mal

que se donne tout le monde, et moi avec, pour que le mensonge soit crédible. Et le plus effrayant, c'est qu'on y met le prix. Carl, est-ce que tu imagines un seul instant le nombre de personnes que l'on pourrait nourrir avec le budget d'un film comme celui-ci ? Des villages entiers. Plus que de les nourrir, on pourrait monter des programmes entiers pour les tirer d'affaire et organiser un peu mieux leurs vies…

Sendre a avalé son verre d'eau cul sec, agacée peut-être, pense Carl, de penser à des choses pareilles en plein tournage. Mais elle semble très calme pour continuer :

– Est-ce une fatalité de ne pouvoir faire rêver les uns qu'au détriment d'autres, en dépensant autant d'argent ? Ce que je touche pour ce film me semble anormal ! L'utilisation qui est faite de nous, acteurs, est-elle normale ? La plupart d'entre nous finissons par trouver cela normal ! C'est Marcello Mastroianni, me semble-t-il, qui avait, lui, cette lucidité incroyable sur ce métier…

Puis Sendre dans un éclat de rire regarde Carl et dit :

– Tu en fais une tête ! Oui, oui, je sais, je ne devrais pas penser à tout cela en plein tournage. Mais c'est quand même le meilleur moment aussi pour le faire. Si je ne reste pas lucide, alors je ne peux donner, en même temps, le maximum, ce qui est aussi un job à plein temps… Carl, ne fais pas attention… J'ai toujours été comme ça, comme ci, ici ou là, partout. Maintenant tu commences à avoir une toute petite idée de l'une des facettes de ma personnalité… devine laquelle ?

Mais déjà le metteur en scène la rappelle, ce qui coupe court à toute velléité pour Carl d'en savoir plus. Mais de quelle facette parle-t-elle ? Carl ne voit pas. Mais déjà Sendre est sur la scène suivante, concentrée en vraie professionnelle et le fou rire qu'elle y joue est plus vrai que nature. Carl la regarde avec une grande tendresse, Sendre est plastique, c'est ça oui, elle est plastique, et cette plasticité qui la caractérise est à la hauteur de la grande force qu'il sent en elle, d'une part, et d'autre part à l'énergie inexplicable qui se dégage d'elle à temps plein.
Jamais Carl n'a rencontré avant Sendre, une femme ou un homme, dotés de ces qualités qu'il considère comme étant celles de tout vrai acteur. Et pourtant Sendre en tant qu'actrice, en tant que femme, se remet sans cesse en question, ainsi que ses choix, tout…
C'est peut-être pour Carl la clé du mystère qui entoure Sendre. Elle est si présente et en questionnement qu'elle incarne à elle toute seule la somme de conscience et d'inconscient dont nous sommes les tortionnaires torturés… ce que Sendre n'est pas, elle est trop consciente pour cela. Sendre n'est pas ce genre de victime parce qu'elle pose les bonnes questions peut-être.
Puis Carl n'est plus attentif qu'à la scène en cours. Dans un silence plateau total, Sendre harangue un groupe de personnes et des flammes semblent sortir de ses yeux et de sa bouche.
De telles flammes qu'une fois la scène terminée, le metteur en scène, comme interdit, ne dit pas le fameux « Coupez ! ». Mais si tous s'en étonnent ne sachant que faire, Sendre, elle, improvise et termine

sa scène, faisant au metteur en scène un cadeau que « Coupez ! » aurait empêché. C'est aussi cela Sendre, elle est tellement dans l'instant que son équilibre n'est jamais mis en difficulté, jamais menacé par le mouvement des autres ou leur silence. C'est cette justesse qui fait d'elle à la fois une actrice fiable, et une femme ne pouvant être prise au dépourvu. La preuve !

Quand le metteur en scène crie « Coupez ! », tous applaudissent Sendre qui, elle, applaudit l'équipe, tout en allant féliciter le metteur en scène d'avoir tardé à couper… Oui, Sendre ose !

C'est dans les rires et une joie inexplicable pour beaucoup, qu'a lieu la pause-déjeuner. Sendre disparaît dans sa chambre, une limousine l'attend pour la conduire à l'hôtel.

À peine arrivée dans sa suite, le téléphone sonne, elle décroche, la conversation a lieu en hindi, ses parents l'appellent, ce rendez-vous téléphonique était convenu depuis plusieurs jours.

Sendre s'est pelotonnée sur son lit après avoir enlevé ses chaussures, elle est heureuse de ce lien vers l'Inde, tout va bien là-bas, pour ses parents, mais de nombreuses victimes des catastrophes naturelles ont du mal à s'en sortir.

Nouvelles grises ou sombres dans le rose de la joie familiale qu'elle éprouve à parler à sa mère puis à son père.

La conversation dure vingt minutes puis ils raccrochent, il faut que Sendre déjeune, et qu'elle prenne une douche avant, sans abîmer son maquillage…

Ce qu'elle fait avec un réel plaisir.
C'est dans la salle à manger de l'hôtel qu'elle déjeune ensuite, et Carl la rejoint pour un café. Mais Sendre ne boit pas de café. Un thé de Darjeeling la replonge dans son pays natal, sans nostalgie, juste avec cette joie toute capiteuse à être ici, au Maroc, avec au cœur la joie en partage avec tous.
Carl trouve Sendre encore plus rayonnante, le lui dit, elle ne lui dira pas, pour sa part, combien elle apprécie plus que tout ce que ses parents et son pays lui ont donné, et cette joie de la découverte du Maroc qui restera à jamais imprégnée dans son cœur.
C'est si évident pour elle, qu'elle trouve inutile de le souligner par de simples mots. Ce qu'elle ne fait pas.
Carl, en quittant l'hôtel pour monter avec elle dans la limousine, souligne à nouveau ses propres mots, qu'elle est rayonnante. Sendre lui sourit, message reçu cinq sur cinq.

Une pluie d'or à nouveau, cette fois en pleine nuit, dans le rêve de Carl, ce qui le réveille, mais il a tout oublié du rêve. Il allume et regarde sa montre, il est trois heures. Couché à neuf heures du soir la veille, il était épuisé. Mais soudain le voilà en pleine forme, comme s'il était huit heures du matin ! Carl se lève et va sur la terrasse de sa chambre. Le ciel de nuit est un bijou d'étoiles ciselées dans la profondeur d'un bleu marine insolite aux portes du désert. Carl s'allonge sur une chaise longue, les yeux dans le ciel. La beauté de la nature coupe souvent le souffle, mais elle apparaît soudain à Carl comme l'opportunité

d’une respiration dont le rythme se prévalant du Tout, entre au cœur et dans l’âme, une conscience aiguë de n’être qu’une particule, une flamme, une lumière parmi d’autres, avec d’autres, dont le ciel porte l’écho particulier. Carl ne saurait comment écrire ce que tout à coup, il vit si pleinement : cette impression de n’être séparé de rien, mais en même temps de le vivre seul en conscience. Et cela remet pour lui la spécificité de l’homme, d’un être humain dans l’équilibre naturel des choses et des éléments, de l’environnement et de Dieu toujours présent.
Mais Carl n’est pas croyant. Devant le paradoxe de sa pensée, il sourit et aussitôt les étoiles scintillent un peu plus comme pour répondre à une pensée commune à laquelle elles répondent à leur façon.
Le sens de l’autre, le sens de la vie et de soi est-il parallèle au sens que l’on donne à la nature ? Il faut croire que non puisque nous assassinons la nature avec un aplomb qui ne laisse aucune chance à personne de survivre… à terme, s’entend.
Carl est dans un état de grâce incroyable, il en arriverait presque à croire que Dieu existe. Mais sa pensée fluide ne s’arrête à rien, c’est le plongeon de son regard dans le monde infini du ciel qui lui procure un plaisir intense. Il y a là toutes les couleurs dans cet indigo proche du bleu marine noir… Et c’est alors que Carl remarque que des lignes fragiles et incertaines de couleurs diverses s’échappent des autres chambres de l’hôtel, pour venir se fondre dans la nuit. D’abord, Carl croit à une sorte d’hallucination de sa part, mais non, des lignes, des courbes, des nappes

sortent des fenêtres des chambres voisines et se répandent pour disparaître, absorbées par la nuit. Le ciel en aspire certaines qui s'élèvent un peu plus haut que les autres, d'autres s'écrasent sur les balcons et terrasses, d'autres encore s'éloignent parallèlement au sol, dans l'espace de la terrasse du restaurant un peu plus loin, ou dans le jardin. Carl est si étonné qu'il s'assoit, puis se lève pour voir si sa position couchée n'est pas propice à une illusion d'optique. Mais non, assis ou debout, il continue d'observer ces couleurs qui sortent, à n'en pas douter, des chambres. Carl ne sait que penser, et son regard est attiré par des courbes et lignes de couleur beaucoup plus brillantes partant droit dans le ciel, il y a là du rouge, de l'orangé, du jaune, du vert, du bleu clair saphir, de l'indigo et du violet, le tout dans un halo de rose éclatant. Carl est subjugué. Puis soudain, il réalise que cette chambre du dernier étage est la suite de Sendre. Carl est ébloui, surpris certainement, comme si la nuit marocaine devenait l'écrin scintillant d'une prise de conscience dont la vue serait le révélateur. En pleine nuit, quel symbole !
Que s'est-il passé ensuite ?
Carl s'est réveillé dans la position du fœtus, recroquevillé dans son lit, la porte-fenêtre donnant sur la terrasse, ouverte. Si bien qu'au moment de se lever et de prendre sa douche, quand le spectacle de la nuit lui revint en mémoire, il ne sut absolument pas si ce dernier était du domaine de la réalité ou du rêve.
Ce qu'il laissa en suspens, afin de ne pas perturber le travail qui l'attendait sur le plateau où le metteur en

scène lui avait demandé la veille de rajouter une réplique pour Sendre, afin de faire le lien entre deux scènes avec plus d'évidence.
Rêve ou réalité, qu'importe, la nuit en son mystère synthétise les couleurs du monde et de tous, à chacun d'en lire les secrets d'une écriture symbolique dont chaque regard peut déceler les formes. Ce que cachent ces formes est une autre histoire, c'est aussi l'histoire de chacun dans sa quête. Pour Carl, en cette matinée dans le Sud marocain, cette quête commençait sous les auspices d'un soleil fidèle depuis des millénaires, sans faille, à cette partie du monde. Une seule chose avait échappé à Carl cette nuit-là : le sourire bienveillant de l'Ange observateur qui, lorsque Carl s'endormit à nouveau, avait rassemblé toutes les couleurs perçues par Carl, d'un vol ascendant dont la vitesse avait précipité Carl dans le sommeil. Et ce que ne savait pas Carl, c'est que le sourire de l'Ange était à jamais gravé en lui.

Arrivé la veille au soir, Nirva avait dormi comme un loir dans le silence auquel il n'était plus trop habitué. Partout du bruit, même dans les endroits les plus tranquilles. Le silence l'avait happé hier soir, il n'avait encore vu personne et devait prendre son petit déjeuner avec le metteur en scène. Il prit un bain, s'habilla et descendit. Personne encore ne l'avait jamais vu en jeans et blouson de cuir léger. Le metteur en scène l'accueillit dans la salle à manger en riant :
– Cool ! Vous êtes cool Nirva, cela vous va très bien.

– Bof ! Ça va vous ? lance Nirva en s'asseyant en face de lui.
– Oui, l'équipe est déjà au boulot. Carl aussi. Pas encore vu Sendre, content de vous accueillir dans ce beau pays enchanteur.
– Ne m'annoncez pas de dépassement, je n'y survivrai pas ! dit Nirva avant de boire son jus d'orange frais d'un trait.
– Nous avons deux jours d'avance ! Et je compte bien ne pas les perdre. C'est Sendre, elle est… elle est miraculeuse… je ne sais comment dire, elle rattrape tout, la moindre erreur de quiconque, je ne sais pas comment, mais c'est ainsi.
– Dites-moi, dit Nirva, dès que le montage sera fait, le film passe en commission de sélection pour Cannes. Mais je suis sûr que nous irons, je ne sais pas pourquoi. Bon, comment ça va avec Carl ? Ann est furieuse de ne pas pouvoir venir, elle est déjà sur un autre casting, et puis elle n'a plus rien à faire ici, mais elle aurait aimé.
Nirva lance les phrases les unes après les autres, dans le désordre, pas encore acclimaté au calme ambiant. Le metteur en scène le laisse à son rythme, il dévore, il a faim le matin uniquement car il a trop chaud ensuite.
– Dites-moi, mon vieux, il faut que Sendre apparaisse en sari pour faire rêver. Vous vous débrouillez comme vous voulez, mais je la veux en sari dans le film, dit Nirva entre deux bouchées de beghrir au miel, succulent.
– Mais ne vous en faites pas Nirva ! Il y a deux scènes prévues en sari. Détendez-vous bon sang !

Nous ne sommes pas à New York ! Relax, dit le metteur en scène en s'étirant.
C'est à ce moment-là que Carl entre dans la salle à manger, suivi quelques minutes plus tard de Sendre. Tous deux viennent saluer Nirva puis s'installent plus loin pour laisser les deux hommes à leur conversation.
Comme toujours dans le Sud marocain, la journée s'annonce belle, le ciel limpide garde, pour le subconscient de Carl, les délicatesses des nuances et des couleurs observées la nuit même et dans l'hésitation qu'il a entre le rêve et la réalité, cette dernière prend peu à peu le pas sur le premier. C'est que Sendre lui semble, ce matin plus que jamais, répandre autour d'elle les couleurs qui, cette nuit, s'échappaient de sa chambre.
Mais Carl n'en parle pas, il est bien trop prudent pour cela, il ne sait pas si cela peut le servir ou le desservir dans la pensée de la jeune actrice avec laquelle il lui faut encore travailler pendant un mois plein, et dans le doute, il s'abstient.
Ici, Sendre et lui ne mangent, tous les matins, que des produits typiquement marocains, avec ce miel délicieux, épais et fluide à la fois, dont la couleur fortement ambrée est à elle seule, un vrai plaisir. Et ils mangent tous deux copieusement, parce que la journée sera longue, une fois de plus.
L'Ange est dans la salle à manger, posé entre leur table et celle où Nirva et le metteur en scène continuent leur dialogue. Personne ne voit l'Ange observateur, mais Carl soudain regarde cette table, sans rien y

voir de particulier, il lui semble simplement que la fleur dans le vase a bougé. L'Ange sourit, elle a effectivement bougé, mais voilà encore un humain ne se fiant pas à sa propre observation parce que l'irrationnel prend le pas sur la réalité supposée de ce qu'il voit ou pas. Carl est cependant sur la bonne voie, il a remarqué, mais croit encore qu'il a dû mal voir.
Sendre quant à elle, est sur un nuage depuis sa conversation avec ses parents hier soir. Ils lui ont appris la naissance d'un bébé, celui de l'une de ses amies. Elle en parle à Carl qui n'a pas l'air très ému, ce qui fait réagir Sendre qui lui dit :
– Non, mais ! Un bébé tu te rends compte, c'est ma première amie proche qui accouche. C'est adorable, non ? Il me tarde vraiment de le voir.
– Est-elle mariée ? demande Carl.
Stupéfaite, Sendre le regarde pour répliquer :
– Je ne vois pas le rapport !
– Ah bon ? Je croyais qu'en Inde il était honteux d'avoir un enfant sans être d'abord marié ? Je me trompe ? demande Carl avec un certain sourire.
– Mais vraiment Carl ! C'est incroyable cette question, il ne s'agit pas d'elle mais du bébé. Toi, alors !
– Pourtant c'est quand même sa mère, non ? Alors ils sont indissociables, réplique Carl.
– Je vois, nous n'allons plus en parler, mais je suis impatiente de voir ce bébé, voilà tout, dit Sendre sans répondre aux questions posées par Carl.
Et elle continue sur sa propre ligne de pensée, tête tournée vers l'Est :
– Bienvenue à ce bébé, il aura besoin de tous nos

vœux et de toute notre responsabilité pour tout ce qui concerne l'environnement, les conflits armés et tout le reste dans ce monde de fous.
– Je bois à sa santé, bienvenue au bébé, dit Carl en levant sa tasse de café vers l'Est.
Ils éclatent tous deux de rire, Nirva et le metteur en scène se retournent vers eux, amusés par cette complicité qu'ils découvrent.

Carl a rajouté une réplique pour Sendre :
« D'accord, c'est comme un bébé qui vient au monde, vous n'allez pas en faire toute une histoire ? C'est juste un moment de vie, une goutte d'amour, un chant, une mélodie universelle qui nous vient de la nuit des temps. On fait la paix ? »
Le metteur en scène est très content, c'est un point final pour annoncer la scène suivante et faire un lien, tout en n'étant pas fixé sur ce qui fut dit précédemment ou sera dit ensuite, c'est pile-poil parfait, il félicite Carl. Modeste, celui-ci sourit et s'éloigne après lui avoir remis la phrase tapée sur son ordinateur portable, et imprimée sur le champ.
Sendre découvre avec plaisir cette réplique qui lui va bien, et dont elle s'acquitte avec un naturel, limite provocateur, bien dans le ton de ce qui doit suivre.
Carl et elle échangent un regard complice, comme si une autre histoire entre eux était en train. Mais il n'y a qu'une histoire d'amitié – frère et sœur –, pour Sendre qui croit en la réincarnation, il est évident qu'ils se connaissent depuis très longtemps, et se retrouvent pour terminer quelque chose ou débuter

autre chose, seul le temps fera là son œuvre de révélateur si toutefois illusion et mental ne viennent pas flanquer la pagaille.
Et la journée s'est terminée par une soirée offerte par Nirva qui restera une semaine avec eux, il doit rencontrer le ministre de la Culture et de la Communication, auquel on présentera l'équipe du film.
Beaucoup de rires encore ce soir, auxquels se joignent les Marocains travaillant avec eux, « des types formidables… », dira le metteur en scène en les présentant à Nirva qui leur serre la main.
La soirée aux flambeaux est très conviviale, l'équipe est maintenant très soudée, et ne serait-ce une histoire d'amour entre la scripte et l'un des Marocains, tous sont assez libres pour ne pas se marcher sur les pieds ou ajouter au travail en commun, leurs histoires personnelles. La jeune scripte est célibataire, l'honneur est sauf. Pour les autres, rien à signaler hormis une façon de travailler très efficace. Efficacité nord-américaine impressionnante pour les autochtones, et appréciée.
Sendre et la scripte ont sympathisé depuis belle lurette, et la première est aussi discrète que la seconde semble épanouie. Elles parlent du film, du pays, de l'équipe, mais rien d'essentiel, d'une part par pudeur bien connue des Indiennes, d'autre part, la discrétion d'une femme qui ne peut cacher une histoire à un groupe aussi réduit, vivant dans la promiscuité jour après jour. Il n'y a donc rien à en dire, juste être assez libre pour ne pas faire tout un pataquès de ce qui finalement n'est que très naturel, et ne regarde

personne d'autre que les deux personnes concernées. Dans l'absolu des pensées de Carl, Sendre est célibataire et libre.
Dans la réalité de la vie de Sendre, il ne sait vraiment pas à quoi s'en tenir.
Carl ne croit pas en la réincarnation, n'en a pas parlé avec Sendre, et donc, il ne sait pas du tout ce qui se passe pour lui, ce qui est évident est qu'il se passe quelque chose. Ce « quelque chose » a à voir avec sa rencontre avec Sendre, et ce depuis le premier jour. Carl n'a toujours rien dit de ce jour-là, où il ne se doutait pas du tout qu'il allait être si proche d'elle durant tout un film.
Ce soir, Sendre porte des bracelets de verre multicolores aux deux poignets. Les tintements suivent et précèdent les mouvements gracieux de ses bras, elle a la grâce d'une antilope et le mystère inquiétant d'une panthère. Carl se demande ce qui lui arrive pour avoir des idées aussi bizarres la concernant, mais c'est vrai, se dit-il, antilope et panthère lui correspondent bien. Sendre est à des années-lumière des pensées de Carl, elle observe Nirva qui fait la cour à une jeune femme, l'une des deux maquilleuses, celle qui maquille les hommes sur le tournage.
Sendre observe, l'Ange aussi, il est là, à deux mètres d'elle et tout ce qu'il note se reflète dans le mental de Sendre dont les pensées suivent ce qu'observe l'Ange, sans s'en douter du tout.
Il est tard, mais demain matin dimanche, quartier libre pour tous. Sendre, qui n'était pas maquillée car les scènes d'aujourd'hui ne le nécessitaient pas, a l'air

d’une gamine. La peau lisse et mate de son visage éclaire chacune de ses expressions et son visage est très expressif, ce que lui dit la scripte qui la préfère sans maquillage.
– Moi aussi, je me préfère sans maquillage, acquiesce Sendre, bien que parfois, un côté un peu sophistiqué m’amuse.
– Vous avez raison, cela vous va aussi très bien, mais sans maquillage vous prenez encore plus la lumière, je ne sais pas pourquoi, c’est le contraire, en général, pour les autres actrices, répond la scripte.
Puis Nirva vient vers Sendre, et la scripte s’éloigne pour rejoindre son amoureux avec lequel elle sort sur la terrasse, dans la nuit magique du Sud marocain qu’elle n’oubliera pas de sitôt.
– Sendre, comment vous portez-vous, est-ce que tout va bien pour vous ? s’enquiert Nirva en producteur attentif.
– Très bien, très bien. Merci de vous inquiéter pour moi, tout se passe très bien, mais une pensée parfois vient déloger de moi la quiétude nécessaire au travail… dit Sendre avec un sourire.
– Laquelle ? Quelle pensée, Sendre ? demande Nirva.
– Je ne peux pas m’empêcher de penser à tout cet argent que vous dépensez sur ce film, à tout ce que l’on pourrait faire avec dans le monde, si l’on y ajoutait tous les budgets des films tournés dans l’année, par exemple, lance Sendre en noyant Nirva dans le lagon bleu de ses yeux interrogateurs.
– Mais quelle drôle d’idée ! Cela n’a rien à voir, voyons ! dit Nirva étonné.

– C’est une réflexion qui me vient en plein tournage parfois, et quand je pense à tout cet argent dépensé pour mentir au plus grand nombre, et le mieux possible, alors tout chavire et la dérision s’empare de moi… Je vous l’accorde, c’est bizarre, mais je ne peux pas m’en empêcher ! Et vous que dites-vous d’une telle idée saugrenue ? demande Sendre.
– Je vous promets d’y réfléchir, demain je vous dirai ce qu’il en est de mon côté, pour l’instant, profitons de cette soirée magnifique, j’aimerais que ma femme soit là, j’aimerais vous la présenter, je crois que vous vous entendriez bien toutes les deux, répond Nirva avec une nuance de nostalgie dans les yeux, ce qui ne l’empêche pas de regarder la maquilleuse avec concupiscence.
– Bon, vous me direz demain. Tout cet argent, c’est indécent, surtout dans un pays comme le Maroc, mais il y a d’autres pays, et en soi, tout simplement, c’est indécent. Mais ne m’en veuillez pas, ce n’est pas personnel, juste général, et c’est là sans doute le pire.
Nirva se penche pour baiser la main de Sendre qu’il lui rend en souriant avant de prendre la maquilleuse par le bras, et de l’entraîner dehors. Sendre a une pensée pour la femme de Nirva, mais tout cela est si banal qu’elle ne trouve en elle qu’un sourire pour la vie qui fait des siennes parce que les êtres humains tombent facilement dans tous ses pièges.
Carl un peu plus loin ne l’a pas quittée des yeux, il est pourtant en grande conversation avec le metteur en scène et le cadreur.
Seule, Sendre se dirige vers la terrasse sur laquelle la

scripte et son jules se tiennent par la main, tandis qu'un peu plus loin, la maquilleuse et Nirva doivent planifier leur nuit tout en demeurant discrets, ce qui est impossible. Et puis, se dit Sendre, tout le monde s'en moque ! Et c'est bien comme ça ! Car pour Sendre la moralité ne concerne que soi, chacun, et personne n'a à juger de personne. Chacun fait exactement ce qu'il veut, c'est ainsi, c'est peut-être ça, la démocratie ? Idée farfelue, s'il en est, mais il est bon parfois de songer autrement aux choses de la vie qui nous précipitent malgré nous dans les bras de ceux qui ne sont peut-être pas là pour ça.
C'est sur cette pensée qui s'en va que Carl rejoint Sendre sur la terrasse, suivi du metteur en scène et du cadreur qu'elle accueille tous trois, d'un grand sourire silencieux.
Observer le ciel de nuit, les étoiles nombreuses ce soir, et ne pas savoir que l'Ange observateur, lui aussi présent, écoute tous les silences parce qu'ils sont pour lui, très éloquents.
C'est une soirée très particulière, comme toutes celles que l'on passe loin de chez soi, loin du pays. Unis par un même projet, certes, mais aussi par des liens qui se tissent comme des fils de soie détachés de tout et libres dans l'espace, des fils colorés et si brillants parfois, que les mots devenus inutiles se perdent dans un silence qui ne met plus en exergue que les regards et les contrepoints qu'une sorte d'harmonie invente avec pour rythme, le cœur battant de chacun.
Sendre a installé sans le savoir, sans le vouloir, la

mode du silence et celle du rire qui lui fait écho quand à peine quelques mots suffisent pour communiquer. C'est drôle, personne ne le remarque vraiment, mais l'Ange est là pour noter tous ces petits riens qui font la vie d'un groupe et la conscience du monde à travers tous ceux qui travaillent et s'expriment. Et ce n'est pas une mince affaire. Il est indéniable, note l'Ange observateur, que quand aucune idéologie n'entre en ligne de compte, quand seuls l'art ou la culture ou d'autres moyens sont présents pour communiquer directement, alors, les échanges sont plus fluides et plus ouverts. Et c'est bien là le cas, pour cette entreprise de film, et l'équipe qui en assure la réalisation. Il y a encore, bien entendu, l'aspect financier des choses, que Sendre a soulevé. Il y a aussi l'aspect économique qui en est, à la fois, dissocié et mêlé, mais c'est un problème complexe et sans doute les économistes devront-ils redoubler d'attention et de travail pour faire passer, en tant qu'experts, des idées différentes et une solidarité plus fraternelle, ce n'est pas dans l'ordre actuel du monde, ni des nations. Mais cela devrait se poser peu à peu, si seulement chacun faisait l'effort d'une action juste et d'un travail enthousiaste, à son propre niveau, nous n'y sommes pas, mais…

Toutes ces pensées flottent dans l'air agréable de cette nuit marocaine ardente en sa douceur climatique. L'Ange n'est que divin, il ne représente aucune religion, mais toutes, il est là pour observer ce que les mélanges de couleurs des pensées peuvent aviver de conscience en chacun et il voit ce que personne ne

soupçonne, ce que chacun émet, ce que tous pourraient percevoir si l'alignement de chacun facilitait ce processus d'union au niveau du cœur et de l'âme quand elle s'y soumet.
Dans l'espace, des nuances se croisent, mises en relief et en beauté par l'écrin de la nuit. Le Sud marocain a une note très particulière qui permet à chacun d'entendre l'écho profond de sa propre note qui vibre en harmonie avec l'environnement. C'est pour certains un enchantement. C'est pour Sendre et Carl, un émerveillement. C'est pour Nirva, une cassure dans son rythme effréné, il apprécie, sans plus, ignorant du fait que même les Anges, ici, sont présents. Mais Nirva ne s'occupe pas des Anges, bien qu'il soit très superstitieux. Et quand la maquilleuse lui porte un verre de thé à la menthe, il regrette qu'elle ne lui ait pas apporté une coupe de champagne, il ne sait pas pourquoi il se fait cette réflexion, il y trouve là le signe d'une sorte de sagesse. En effet, le champagne aurait contribué à le mettre dans un état plus propice à la bagatelle, alors que le thé lui remet les idées en place par rapport à son désir pour elle. Et c'est pour cela qu'il passera le reste de la nuit avec elle. Décidément, les hommes sont bien étranges ! se dit Sendre qui a observé le manège, tout comme l'Ange. Et Nirva, rassuré sur la bonne morale de la maquilleuse, se dit en effet, qu'une femme capable de vous offrir un verre de thé à la menthe au Maroc, alors que le champagne coule à flots sur cette soirée sur ordre de Nirva, est une femme qui ne vous causera aucun problème. C'est un peu tiré par les cheveux,

mais Nirva a raison, l'avenir le lui confirmera.
C'est très certainement une soirée magnifique dont chacun se souviendra toute sa vie durant.
L'Ange marque de ses vols doux et taquins, les âmes et les cœurs, sans aucun besoin d'objectiver ou de voir. C'est ainsi, enfants ou adultes, l'Ange veille et observe avant que le rapport divin de ses activités ne soit transmis à qui de droit.
Dans la chambre de Nirva, la fenêtre est restée ouverte, le balcon allumé.
Son intimité avec la maquilleuse pousse un feu d'artifice de rubans et de fils « enrubannants », dans la nuit par la porte-fenêtre béante. Toutes les notes émises par cette folie du désir quand elle se produit pour rien, simplement parce qu'un corps en appelle un autre, sans même savoir ce que cache cette apparence, toutes ces notes sont de rouge teintées et d'orange déshabillées. Elles courent dans la nuit, vibrent bas sur les feuillages des palmiers qui bruissent, rampent sur la terre et s'évanouissent aussitôt que le désir a eu sa pâture. Le moment ainsi tout en nuances, est a fortiori agréable, a posteriori délectable quand il ne pose pas problème. Une façon de se régénérer tout en ne donnant rien qu'un peu d'espace au plaisir qui s'en nourrit pour aller mourir une fois de plus sur une couche en désordre, alors que l'on croit remettre les choses de la vie à leur place. Mais que sont ces choses qui nous stabilisent par leur instabilité même ? Curieux, non ? Nirva n'est pas un philosophe, juste un baiseur. Il aurait préféré faire la cour à Sendre, c'est sûr, mais un râteau l'attendait, et

Nirva n'est pas bête, il sent bien ce qui lui est possible ou pas, et comment l'autre est supposée réagir. Nirva ne se lance qu'à coup sûr, ce n'est pas la drague qui l'intéresse, mais la baise. Mission désir accomplie, pour cette escapade professionnelle passant par le Maroc, il part dans quelques jours pour l'Italie. Et avant de s'endormir il est heureux comme un gamin.

Sur la grande feuille de la nuit illuminée par les étoiles, l'Ange a noté en arabesques colorées, les frasques et les sagesses, les plaisanteries et les coups de cœur, les relations d'âme à âme, et l'exploit de Nirva qui a emballé en quelques minutes…
L'Ange sourit. D'un vol large et iridescent, il quitte l'hôtel après que tous sont rentrés pour se coucher.
Dans le sillon du vol de l'Ange, des milliers de mini-étoiles appartenant aux cœurs qui s'endorment maintenant. Toutes les couleurs, tous les scintillements possibles, rien que des étoiles petites et humaines, comme des paillettes dans le sillon de son vol qui monte, qui monte, pour disparaître dans quelque trou noir ouvert sur encore plus de lumière.
Sendre rêve – mais rêve-t-elle ? – qu'elle est entraînée par l'aile d'un Ange rieur, comme une plume elle traverse la nuit et des milliers de toutes petites étoiles font écho à son rire, parce que ce vol la rend si heureuse tout à coup.

Carl observe la nuit depuis son lit, il s'endort sans même s'en rendre compte et laisse donc la fenêtre ouverte sur cette nuit pas comme les autres. En effet,

depuis cette soirée et les frasques de Nirva que tout le monde a remarquées, Carl se demande s'il n'est pas amoureux de Sendre. Amoureux avant même de savoir qui elle était, amoureux depuis le premier jour, ce qui signifie que sans aucune raison, être amoureux à ce point, *"at first sight"*, cela donnerait sens à cette réincarnation à laquelle croit Sendre, autrement, comment et pourquoi tomber amoureux ainsi ? Une simple silhouette dans la rue ? Non, impossible, il doit y avoir d'autres raisons à cela, sinon cela n'a aucun sens, non ? se demande-t-il. C'est sur ces quelques réflexions qu'il s'endort sans même s'en apercevoir, il glisse dans la nuit alors qu'il observe de tout son être la pensée focalisée sur cette sensation nouvelle d'être amoureux, platoniquement, qui plus est.

Le metteur en scène a en tête la première scène pour le surlendemain lundi à la reprise du travail. C'est une scène de cascade pour Sendre qui a tenu à la jouer elle-même. Il n'est pas tout à fait d'accord, mais on verra se dit-il, tout en y pensant très fort. Terrible pour lui de ne pouvoir débrancher la machine mentale dans la tête, et malgré cette soirée très agréable où il a quand même discuté avec le cadreur et Carl, Nirva aussi, mais plus cool parce qu'il n'y a aucun dépassement…
Il aurait bien dragué ce soir la maquilleuse. Pas le temps jusque-là. Mais Nirva l'a pris de court. Tant pis. Il pense à sa femme et à ses deux enfants, et se dit que ce n'est pas plus mal. Le metteur en scène ne comprend pas pourquoi les tournages sont toujours

l’occasion pour lui de tromper sa femme, qu’il adore pourtant. En fait, il a besoin d’aimer ses acteurs et quand le premier rôle est une femme, il en est souvent amoureux. Parfois platonique, parfois cela tourne à l’aventure, à la liaison voire au mariage, deux fois déjà.
Mais il ne veut plus déséquilibrer la vie des enfants, non. Il ne divorcera plus, c’est promis, à lui-même et à sa seconde femme.
Le metteur en scène appelle sa femme puisque la maquilleuse est dans le lit de Nirva. Sa femme est ravie, il lui fait l’amour au téléphone, c’est pas mal non plus. Et leur jouissance efface soudain toutes les pensées impures qu’il a pu avoir à l’égard de Sendre, eh oui ! et pour la maquilleuse à laquelle il ne pense plus du tout. Mais il pense à Sendre, et le dit à sa femme pour l’exciter, le but est largement atteint.
Sa femme s’endort tout de suite quelque part près de New York.
Le metteur en scène s’endort après une douche rapide. Mais ses draps s’en souviennent.

La scripte et son ami marocain Kemal, dans les bras l’un de l’autre, regardent la nuit profonde depuis leur lit. Célibataires tous les deux, ils envisagent mal de se séparer après le film. Mais que faire ? Les États-Unis sont loin, pourtant Kemal souligne qu’un accord de libre-échange a été signé entre le Maroc et les États-Unis…
La scripte est certes amoureuse, cet amant est si différent des autres ! y compris dans l’acte d’amour.

Elle a bien eu un amant français une fois, sur un film ; c'était super, mais avec Kemal c'est encore plus sensuel, lui semble-t-il.
Kemal aime tout ce qu'elle est et représente pour lui. Pourtant les Américains, c'est pas vraiment sa tasse de thé, mais elle est si jolie, si blonde, si charnue et ronde et si menue à la fois, Kemal en est fou, et il a l'impression que cela devrait durer même si une petite voix en lui le somme de ne pas s'emballer, pas encore, il est jeune, il a la vie devant lui. Et puis ils font le même métier, et Kemal est si heureux de pouvoir apprendre avec la scripte. Il n'espérait plus ce stage, mais quand la production l'a appelé, il a bondi de joie. Et le voilà dans les bras de la scripte. Tout cela s'est fait en douceur, tout naturellement. Il ne s'y attendait pas du tout et n'aurait même pas osé la draguer si elle n'avait fait le premier pas.
Et les voilà tous les deux dans une situation pour le moins inattendue dans laquelle ils se sentent parfaitement en harmonie, et heureux, très heureux.
C'est heureux, après l'amour, qu'ils s'endorment ainsi dans les bras l'un de l'autre pour une autre nuit magique.
Et l'Ange en s'envolant a pris soin de pousser un peu les battants de la fenêtre de leur chambre pour que son envol ne fasse pas courant d'air sur leurs corps nus. Inutile de prendre froid après avoir autant transpiré.
Ann est arrivée à six heures du matin en cette matinée de dimanche. Tout le monde dort encore quand elle prend possession de sa chambre. C'est un voyage

surprise, mais elle trouvait vraiment dommage de ne pas passer sur le tournage du film. Son prochain casting est presque bouclé, elle veut en parler avec Nirva, puis elle l'accompagnera en Italie, elle doit voir une jeune actrice à Rome, pour le prochain film.
Ann se déshabille, prend une douche et met son maillot pour aller faire quelques brasses dans la piscine de l'hôtel.
Puis elle prend son petit déjeuner au bord de la piscine où un buffet est aménagé avec tout plein de bonnes choses, se dit-elle, gourmande.
Il fait déjà grand soleil et une température conséquente. Ann est aux anges, elle adore ce climat qui la change de New York en plein hiver.
Bronzette, détente, Ann joue les touristes parfaites jusqu'au réveil du noyau de l'équipe qui commence à faire surface vers neuf heures. Carl arrive le premier, surpris de la trouver là. Une conversation s'engage.
– Alors quelles nouvelles ? Ils ont prononcé cette phrase en même temps après s'être embrassés sur les deux joues.
Ce qui les fait éclater de rire.
– Oh ! répond Ann, la routine, je caste, je caste, c'est presque fini pour le prochain film produit par Nirva. Et toi ?
– Je transforme et ajoute des dialogues, des répliques, de-ci, de-là. Ils sont tous formidables, ton casting est une réussite. Et Sendre est magnifique, lance Carl.
– Je sais, elle est encore trop méconnue en Occident. Mais ça va changer avec ce premier film. C'est une jeune femme formidable, n'est-ce pas ? Et si belle !

Bon, tu ne vas pas me dire que tu es tombé amoureux, non ? dit Ann en le regardant en coin.
Mais Carl ne dit rien, ce qui la rassure à peine.
Et comme quand on parle du loup… Sendre arrive juste à ce moment-là, vient dire bonjour et s'éloigne aussitôt, un livre à la main, en souriant.
Elle est vêtue d'un caftan acheté à la boutique de l'hôtel, d'un rose safrané qui lui va à merveille, un grand bandeau blanc maintient ses cheveux en arrière. Le visage nu, les yeux douceur et le regard intense, elle se plonge dans le livre après avoir bu un jus d'orange pressée.
Sendre a besoin de silence, la terrasse est calme, Ann et Carl parlent à voix basse, discrets.
Dimanche au Maroc, dans le Sud, et voilà que chacun se retrouve avec lui-même pour faire le point d'une journée off parce qu'elle est bienvenue après cette semaine de tournage et d'intensité, de promiscuité, et de folle intendance. Parce que tout ce que l'on veut n'est pas toujours disponible, ici, et que le système D marche à plein temps avec une grande joie et de beaux éclats de rire.
Sendre lit la vie de Yogananda dont elle n'a pas parlé avec Carl, mais dont il vient de lire le titre. Un Yogi, sans doute, se dit Carl, se promettant d'en savoir plus à la première occasion.

Ils sont tous devant la porte de l'hôtel à part Nirva et la maquilleuse. Un petit bus attend ceux qui veulent aller faire un tour, et visiter. Le gros de l'équipe des techniciens part, mais ni Carl, ni Ann ne se sentent

d'humeur à bouger. Farniente, ne rien faire, surtout ne rien faire et surtout ne pas aller se coller aux autres dans un bus, même mini !

Après son petit déjeuner, Sendre, sans un mot, a regagné sa chambre.
Ann en a fait autant, laissant Carl seul devant une énième tasse de café.
Dans sa chambre, Nirva saute à nouveau la maquilleuse qui est une bonne affaire, pense-t-il. La maquilleuse est déchaînée, et elle trouve que pour un mec de son âge, Nirva est un bon coup. Ils sont faits pour s'entendre aujourd'hui. Nirva le savait…
Chaque jour apporte au réseau d'ombres et de lumières dessinées par le mental de chacun, des nœuds tissés dans l'espace et sous les volutes lumineuses de cette toile d'araignée, certains cœurs font la différence pour cette luminosité indispensable aux esprits.
Parfois désemparés, parfois déprimés, souvent remis en question, tous taisent ce qu'ils peuvent sentir sans savoir que quelquefois, ces sensations ne sont pas les leurs mais celles du voisin ou de celui ou celle avec qui ils travaillent plus qu'avec d'autres. Et cela fait partie de cette grande illusion du mental, que de croire qu'il est ce qu'il ressent et que cela lui est tout à fait personnel. C'est ce centre du nombril mis en exergue par le mental qui fait tourner la grande roue de l'illusion et donne à chacun l'impression quelque peu fausse, qu'il existe vraiment parce qu'il lui semble vivre intensément.
Réseau de vices et de vertus, des plus sombres de

nos décadences aux plus claires de nos résonances intimes, l'évolution se poursuit quand même pour chaque conscience qui peut puiser là, les mémoires de chacun tout en se débarrassant des siennes. Et c'est ce méli-mélo infini et inconscient qui fait de l'aventure spirituelle de chaque chercheur dans ce domaine, une porte ouverte sur des malentendus et quiproquos dont il est parfois très difficile de sortir.
Qu'une force de plus se soustraie, qu'une énergie de plus descende, les croisements douloureux sont les plus marquants, mais encore faut-il que chaque conscience parvienne au discernement qui permet de ne plus mélanger ce qui se présente parce que c'est parfaitement invisible, sauf aux yeux du cœur. Mais là encore, dans ce réseau complexe généré par un groupe, et l'humanité, la conscience de chacun est un voyageur solitaire dans un monde opacifié par nombre de fils et rubans, nœuds et lignes brisantes, dont on a du mal à connaître les sources et les atterrissages impromptus pouvant vous faire passer de la joie à la déprime et de l'enthousiasme à l'inconstance amère.
L'équipe du film, comme tout groupe de personnes travaillant ensemble, est un creuset où tombent les fils d'ombres et les rubans de lumière, mais ce qui est le plus flagrant, c'est que ce qu'ils tissent ensemble est une sorte de matériau compact, où des trouées sont largement éventrées par les rapports que créent en plus, les dialogues, et l'on peut appeler cela les mensonges. C'est dire que dans le réseau « naturel », formé par tout groupe, il y a dans celui que génèrent les membres de l'équipe, en plus, celui qui est construit

par tous les sentiments des personnages que les acteurs jouent en faisant comme si c'étaient de vrais sentiments.
Ajoutez à cela les sentiments divers que se portent les acteurs entre eux, et les troubles qui les caractérisent quand ils sont obligés de s'embrasser – qu'ils en aient envie ou pas, peu importe – dans ce cas, tout ce que vit la personne, qui ne se voit pas et qu'elle porte pourtant, vient s'ajouter à tout ce qui se passe dans l'invisible autour d'elle, qu'elle ne maîtrise pas et qui agit sur elle comme sur tous.
Ce réseau de fils, lignes et autres lumières ou nuances, est aussi caractérisé par des sons qui y laissent leurs propres vibrations. Sonorités provenant de tout ce qui est échangé, dit, les dialogues, pour un film, étant en première ligne, car ils vont toucher les futurs spectateurs tels qu'ils sont, avec leurs mensonges, et leur violence parfois, même si ce n'est pas le cas pour ce film produit par Nirva et écrit par Carl.
Tout cela fait beaucoup en tant que somme invisible de nombreux paramètres pourtant réels qui se croisent et tombent sur ces prisonniers de l'invisible que nous sommes tous, chaque conscience étant amenée à vivre et à dévoiler par elle-même ces handicaps constants qui la malmènent ainsi que chacun.
Sendre a passé son dimanche toute seule, parvenant à éviter les appels de quelques-uns dans l'équipe, qui pensent toujours, c'est inévitable, qu'être seul est d'une tristesse folle. Mais comment leur expliquer à ce stade de leur certitude, qu'être seul est le vrai ressourcement, la véritable panacée pour reprendre

ensuite le travail dans les mensonges d'un film ? C'est impossible. Et soudain, en cette matinée de lundi, alors que Sendre se prépare à descendre pour le petit déjeuner, elle se demande très sincèrement comment elle a pu trouver attrayant ce métier d'actrice, alors qu'elle déteste le mensonge. C'est très étonnant. Est-ce le paysage tranquille du Sud marocain, si authentique et si beau, qui fait éclore cette pensée en elle ? Elle a aussitôt une pensée pour l'Inde et Mumbai, la chaleur là-bas, le soleil ici, la luminosité en commun, et les grouillements dans les quartiers populaires, un flash qui vient se superposer au paysage qu'elle contemple depuis la fenêtre de sa chambre. Un fondu enchaîné la ramène à ce paysage du Sud, en plein Maroc, Sendre sourit, heureuse d'être là, avant de quitter sa suite.

Sendre refuse toujours les scènes de nu, elle n'embrasse jamais personne sur la bouche, *French kiss*. C'est stipulé dans son contrat. C'est pourquoi la scène de ce matin est difficile pour elle. C'était au départ une scène où l'héroïne à laquelle elle prête son physique, est nue, allongée sur un canapé, porte-fenêtre ouverte sur la piscine. Après une discussion quelque peu violente durant laquelle Sendre reste allongée, elle se lève d'un bond, et va plonger dans la piscine.
Mais Sendre n'est pas nue, un voile indien translucide, mais pas transparent, est négligemment posé sur son corps. Le tour de force étant de ne pas se retrouver nue pour aller plonger dans la piscine, Or elle est censée se lever d'un bond, et ne pas faire attention à

ce voile. Elle vient d'avoir des mots avec son partenaire, son amant dans le film, et sa fuite vers la piscine doit être spontanée, de plus, elle est avec son amant et n'a donc rien à lui cacher…

Il faudra recommencer la scène dix-huit fois pour enfin la réussir. Car tout roule parfaitement jusqu'à ce bond où Sendre n'arrive pas à garder ce voile sans le tenir d'une manière ou d'une autre, ce qui rend la manœuvre périlleuse et enlève toute spontanéité au saut vers la piscine. Sendre est même tombée en se prenant les pieds dans le voile…

C'est au moment où le metteur en scène pensait tout arrêter pour mettre la doublure de Sendre à sa place, que cette dernière a dit : « J'essaye encore une fois, si je n'y arrive pas, OK pour ma doublure. » Et elle l'a fait, avec de plus, cette impatience convenant parfaitement à la scène, et aux sentiments que Sendre était censée éprouver après cette dispute.

Les membres de l'équipe restés sur le plateau car indispensables à cette scène, ont applaudi. Sendre a souri tandis que l'habilleuse venait l'aider à sortir de la piscine avec un énième peignoir de bain, sec.

Puis le metteur en scène a libéré Sendre pour le reste de la journée, et les deux jours suivants. Il était déjà treize heures, l'heure du déjeuner. Elle a filé dans sa chambre, s'est douchée, a enfilé un jeans, un tee-shirt sans manches blanc, a commandé la limousine à sa disposition, n'a pas déjeuné, a croqué une pomme, est montée dans la voiture en donnant au chauffeur une destination que personne n'a entendue, pas même le portier.

Sendre avait un sac à la main, une sorte de gros baise-en-ville, mais les grands sacs faisant fureur, comment savoir ce qu'il contenait. Sendre est partie comme une voleuse, sans rien dire à Carl, sans saluer personne, ils étaient tous en train de déjeuner et l'attendaient. Mais elle était déjà loin quand ils se sont demandé où elle était passée.

La limousine s'est arrêtée devant le porche du plus vieil hôtel de Marrakech, le plus prestigieux en tout cas. Sendre a fait confiance à Si Ahmed son chauffeur, c'est lui qui le lui a indiqué. Un chaouch en costume traditionnel lui ouvre la portière, il est immense et la salue en s'inclinant.
Sendre n'a aucune idée de l'heure, elle s'est assoupie dans la voiture, la matinée de tournage lui ayant laissé une sensation de pression intense, elle avait besoin de décompresser.
À la réception, une jeune femme discrète et agréable, brune, les cheveux tirés, l'accueille en souriant et lui propose une chambre côté piscine, ce à quoi, dans un éclat de rire incompréhensible pour la jeune réceptionniste, Sendre répond :
– Nous allons éviter la piscine ! Qu'avez-vous d'autre ?
– Une chambre sur le jardin, c'est très calme, vous verrez, voulez-vous voir les chambres avant de vous décider ? demande la réceptionniste.
– Non, je prends sur jardin, j'ai besoin de verdure ! Ça ira très bien.
Sendre a laissé son grand sac dans la voiture, mais le portier l'a laissé auprès du concierge. Sendre retrouve son sac dans la chambre où on l'accompagne. Le balcon, sur lequel elle se rend immédiatement donne

sur un jardin de rêve. Dieu que c'est beau. Sendre, qui est un peu fatiguée, se sent tout de suite mieux, devant tant de beauté elle rend grâces, elle est très heureuse d'avoir pris cette décision impromptue de venir ici, à Marrakech, qu'elle découvre avec un réel plaisir dans cette solitude dont elle avait un urgent besoin.
L'hôtel n'est pas plein, hors saison pour les touristes, seuls quelques privilégiés pouvant s'offrir des vacances hors vacances !
L'espace est beau, une mosquée, un peu à gauche, quelques demeures somptueuses, grandes, là-bas, en ville, dont une collée au mur d'enceinte du jardin, sur la gauche. Sendre aimerait visiter un intérieur marocain. Ce sera pour une autre fois, une autre vie ?

Le lendemain matin, réveil vers quatre ou cinq heures par la prière que Sendre suit d'une conscience encore assoupie mais d'un cœur éclaté par cette voix pressante qui psalmodie.
Levée tôt parce que couchée très tôt, Sendre passe la matinée à se promener dans le jardin, fait quelques exercices au fitting, petit-déjeune au buffet de la salle à manger donnant sur le jardin, et la piscine derrière des haies de feuillages bien verts, et des fleurs odorantes.
Belle piscine à laquelle elle jette un coup d'œil, mais elle en a fini pour quelques jours avec les piscines, aussi belles soient-elles !
Sendre profite de sa solitude dans cet endroit de rêve, elle aimerait pouvoir écrire, c'est un endroit

idéal. Mais elle se repose, retrouve une sérénité qu'elle oppose en permanence aux agressions de l'Occident, et ici, au Maghreb, des relents de son pays affluent, ainsi que des parfums identiques, qui diffèrent mais se retrouvent dans la même qualité vibratoire qu'elle connaît bien.
Sendre prie aussi, les rituels de sa religion lui manquent un peu, elle met de l'encens dans sa chambre et prie en remerciant, elle se détend dans cette présence divine qui ne la quitte pas, l'Ange est pourtant resté auprès de l'équipe du film. C'est que l'Ange sait que pour Sendre, il n'a pas besoin d'être présent, elle est présente à lui de manière constante.
Dans l'après-midi de ce premier jour de solitude, Sendre a demandé à Si Ahmed de lui faire visiter la ville, mais elle souhaitait ne pas marcher pour l'instant. Il l'a donc promenée dans des jardins superbes, lui a montré l'entrée de la vieille ville, lui a parlé des riads que les étrangers achetaient. Elle a vu le palais du Roi, et celui de Feu son père. Puis il l'a emmenée à l'Agdal, là elle est descendue pour faire le tour de la pièce d'eau. Des jeunes Marocains, en couples, une promenade pour les amoureux vers dix-sept heures, avec le soleil couchant effleurant l'eau du bassin, une vraie merveille, Sendre a pensé au Taj Mahal, elle ne sait pas pourquoi parce que cela n'a rien à voir. Mais ce tour du bassin a provoqué en elle cette association d'idée qu'elle ne cherche même pas à expliquer. Les amoureux peut-être ?
Enivrée de beauté, Sendre a pris un bain en rentrant à l'hôtel, puis elle est allée dîner au restaurant italien de

l'hôtel. Cuisine délicate et goûteuse, bien italienne comme elle aime aussi. La pensée d'un restaurant indien, ici, l'effleure, elle ne sait pas pourquoi, non plus.
Après dîner, le tour du jardin éclairé comme la piscine, des lumières aux pieds des palmiers, dans les massifs de fleurs bien entretenus, un véritable enchantement avant d'aller dormir.
Et avant de se coucher, Sendre appelle de cet endroit magique ses parents qui sont fous de joie de l'entendre.
Sendre leur décrit l'hôtel, la chambre, sans leur parler du film qui n'est plus à l'honneur pendant au moins « ces trois jours off » comme elle dit.
La conversation est légère, des fils de soie sont tendus comme les pans d'un sari, entre l'Inde et le Maroc par les sentiments et l'amour qui relient Sendre à son père et à sa mère. Elle imagine l'espace et la distance réduite par les ondes qui la rapprochent de ses parents et de son pays.
Puis Sendre *"kisses good night to her parents"*, se couche et s'endort dans le silence de la chambre où résonne au lointain le murmure de Marrakech encore éveillée.

En s'extrayant du réseau invisible de fils dans lequel sont pris le film et l'équipe, Sendre fait un break où elle se retrouve immergée dans la dimension divine à laquelle elle aspire, sans toutes les interférences inévitables qui fusent sans cesse partout. Et c'est pour elle une pause nécessaire qui arrivant à point, la prépare pour la suite du film, et ses relations aux autres, incluant le jeu.

Sendre remet en question ce métier qu'elle a choisi, pas le métier mais elle dans ce métier. Elle ne sait pas si elle continuera ; et c'est probablement cette expérience du mental occidental, qui la met à ce point face à elle-même. De deux choses l'une, ou bien elle commence une carrière internationale, et cela veut dire dans le mental de l'Occident, ou alors, elle reste en Inde comme elle l'a fait jusqu'à présent, étouffant sa carrière dans une mondialisation qui ne cesse de pousser les uns vers les autres des domaines qui ne cessent de prendre de l'expansion. Ce qui veut dire qu'elle se ferme sur elle-même, chez elle, en Inde, et que cela n'a pas de sens dans le monde actuel où chacun doit devenir un ambassadeur de la différence de son propre pays vis-à-vis des autres, partout dans le monde.
Sendre est en pleine réflexion sur laquelle elle s'endort.
Quand le muezzin entonne la prière dans l'aube rosée de Marrakech qu'il réveille avec les consciences, Sendre ne sait pas si elle a dormi tant la pensée de la veille est présente dans cette aube qui se lève.
Mais elle a dormi et sur le balcon où elle se rend dès les premières paroles chantées par le muezzin, elle s'émerveille, en priant au cœur de l'islam, des couleurs absolument magnifiques dont le ciel de Marrakech est empli.
Couleurs dont les nappes bougent et ondulent au rythme du levant scandé par l'écho profond de la prière qui s'élève dans le ciel.
Sendre est tout imprégnée par cette beauté qu'elle aimerait pouvoir immortaliser d'une manière ou

d'une autre, mais seuls ses yeux se gorgent pour communiquer avec son cœur qui en retient l'ouverture sans s'y accrocher, tout simplement parce que la beauté a ceci de précieux qu'elle s'imprime en nous à jamais pour inspirer et produire dans l'intériorité le terreau de nos actions futures et de nos choix.
Sendre fait donc le tour d'elle-même et du monde, à la fois, dans cette beauté que Marrakech dispense à qui sait en écouter les notes profondes aux couleurs intenses que la terre elle-même colore de rouge.
Le matin, thé à la menthe pour Sendre qui choisit de vivre à l'heure marocaine. Et elle espère que les pâtisseries marocaines ne la feront pas grossir… parce qu'elle en use et abuse, c'est trop bon !
Sendre tisse avec la nature, dans ce jardin précieux comme un joyau, des fils de toutes les couleurs qui la nourrissent et lui communiquent des enthousiasmes et des sentiments élevés, élevants. Elle se promène trois fois par jour dans ce jardin fleuri et odorant. Elle marche au milieu de cette nature qui la reçoit comme une reine. Sendre, assise sur un banc ou allongée dans une chaise longue, se relie au ciel par le regard protégé par des lunettes de soleil, la luminosité est très vive ici. Les couleurs sont plus brillantes que partout ailleurs, les fleurs plus belles, les roses de Marrakech qu'elle a trouvées dans sa chambre en arrivant, de pures merveilles.
Pourtant Sendre est habituée au raffinement et au luxe indien dont elle connaît bien les pièges aussi. Mais l'hospitalité marocaine lui rappelle son pays. Il y a là des similitudes et des points d'affinité certains.

En fait Sendre n'est pas dépaysée, et c'est ce qui l'étonne le plus. Et elle jouit de cette escapade de trois jours avec une émotion à fleur de cœur et d'âme. Le silence est bruissant, sa solitude quiète, les heures passent avec une rapidité qu'elle n'imaginait pas en arrivant. L'un des serveurs du restaurant où elle déjeune est un homme d'un grand raffinement, très prévenant, très bien éduqué, il est d'un autre âge, un seigneur.
Ce jour-là justement, le Roi déjeune dans ce restaurant, mais Sendre qui arrive tard n'aura pas le plaisir de le croiser. Personne n'en parle, c'est son chauffeur qui lui annonce cette nouvelle, et Sendre se demande comment les chauffeurs sont toujours au courant, ici ou en Inde comme aux États-Unis, de tout ce qui se passe dans les hôtels et les restaurants…

Sendre ne saura décrire, plus tard, ce que ces trois jours furent pour elle.
Elle adore Goa, un peu trop touristique par moments, mais ici, à Marrakech, son cœur s'est ouvert à d'autres dimensions intimes en elle, qu'elle ne soupçonnait pas encore. Une sorte d'ouverture sur le monde, et en elle, une sorte de fusion de l'intériorité avec tout ce qui l'entoure, dans une parfaite lucidité de son unité isolée mais présente aux instants qui défilent sur le grand ruban moiré par les souvenirs qui va se confondre avec tous les événements heureux dont elle est le centre et la périphérie pour la Volonté divine qui y préside. Sendre ne peut s'empêcher, et elle le constate en souriant aux anges, de mêler à sa vie le

Divin, et d’en vivre mieux sa responsabilité en tant que femme… Et actrice ? C’est à cette seconde question que Sendre a bien l’intention de répondre avant de rentrer en Inde, si possible.
Sendre n’est pas connue ici, et c’est bien confortable. Mais elle ne sait pas que l’après-midi même du jour où elle a quitté le tournage, le metteur en scène, Nirva et Carl, recevaient la visite du ministre de la Culture et de la Communication marocain, venu de Rabat pour les rencontrer. Et que renseignements pris, ce dernier a localisé Sendre très rapidement, si bien que quand elle a cru arriver incognito dans cet hôtel, son arrivée était déjà annoncée. De fait, si elle est vraiment en paix ici, c’est aussi parce que des ordres ont été donnés. L’hospitalité dans un pays comme le Maroc est à la hauteur de la réputation des Arabes dans ce domaine.
Mais Sendre, inconsciente de tout cela, se croit seule au monde, alors que tout le monde veille sur elle avec une discrétion absolue.

Carl de son côté ne fut pas aussi surpris que Nirva et les autres, de la fugue de Sendre.
Et puis ce n’est pas une fugue, elle est juste partie prendre l’air ailleurs, il est vrai que la promiscuité dans laquelle ils vivent tous est assez pénible à supporter pour quelqu’un d’indépendant. Au contraire, Carl a trouvé que Sendre était égale à elle-même en partant ainsi sans rien dire à personne, et sans laisser d’adresse, sans doute ne savait-elle pas elle-même où elle allait se retrouver le soir, au moment de son départ.

Sans elle, l'équipe change de rythme, presque de vibration, se dit Carl qui observe la suite du tournage d'un œil plus critique. Le ministre de la Culture est un homme charmant parlant le français comme un Français, et l'anglais très couramment. Deux Français résidant au Maroc font partie de l'équipe, et le ministre les connaît.

Il invite toute l'équipe le soir même, une soirée marocaine dans un restaurant non loin de là. Cela change pour l'équipe de l'hôtel et des repas pris sous la tente durant le tournage.

Soirée très agréable où Nirva se voit proposer une coproduction avec des Marocains. Ils veulent réaliser un film et ont obtenu des subventions. Nirva ne dit pas non, mais il réserve sa réponse parce qu'il veut d'abord prendre connaissance du dossier complet que vient de lui remettre le ministre.

Sendre manque à Carl, mais l'effervescence du dîner est telle que la glace une fois rompue, les femmes se mettent à danser avec la danseuse du ventre présente.

Au même moment, Sendre, à Marrakech, dîne au restaurant marocain de l'hôtel où une danseuse du ventre fait un numéro très réussi.

Et du même coup, des fils de soie s'étirent doucement sur les musiques qui accompagnent les danseuses, entre Ouarzazate et Marrakech, reliant les pensées de Sendre à celles de Carl, au rythme sourd du tambourin. Sendre n'a aucune idée de ce que fait Carl au même instant, mais une de ses pensées vole vers lui, et Carl qui la reçoit, mais pensait déjà à elle, se dit qu'il aimerait partager cette soirée avec Sendre. Ils

se régalent tous deux de tajine d'agneau aux pruneaux, comme quoi les ondes entre deux personnes peuvent s'harmoniser en dépit de la distance, sans que leur conscience en soit alertée.
Et de notes en rondeurs exquises, les ventres des danseuses allument dans les yeux des spectateurs des lucioles coquines qui, pour ce qui est de Sendre, se noient au lagon bleu-vert de ses yeux qui font l'admiration du personnel du restaurant qui sait qu'elle est l'actrice principale d'un film qui se tourne dans le Sud.
Quant à Carl, il est tout sourire quand il se lève pour rejoindre les femmes de l'équipe du film qui dansent maintenant avec la danseuse du ventre.
C'est une fête, le ministre est très cordial, très sympathique, il rit avec Nirva et échange avec tous, parce que tous les métiers représentés l'intéressent.
Sendre a bien eu envie de danser mais elle n'aime pas se donner en spectacle, et même quand les quelques personnes présentes se retirent après avoir dîné, elle ne cède pas à cette tentation, elle monte se coucher après avoir félicité la danseuse, et lui avoir glissé un billet dans la ceinture basse de sa jupe.
Et c'est en rentrant dans sa chambre que Sendre, qui a allumé la télévision pour essayer de prendre quelques nouvelles du monde, tombe sur une chaîne locale où une danseuse du ventre apparaît de vert tendre et de paillettes vêtue, et Sendre ne résiste pas à cette tentation, elle se met à danser dans sa chambre, en prenant tout l'espace. Ce qui la fait rire, avant de prendre un bain, avec cette fois, les nouvelles sur CNN.

Plus ou moins près, plus ou moins loin, les pas se suivent, anonymes ou connus de certains, invisibles et pourtant si bien reçus, les pas, comme des empreintes laissées là, à l'intention de ceux qui les verront, sont des invitations à danser la vie plutôt que d'y peiner, à chanter son rythme plutôt que de l'éviter.
Et comme Sendre ce soir, Carl et les femmes de l'équipe du film, danser pour dire sa joie et échanger dans le sillon des cultures, en faisant les pas qui les rapprochent, est une bien belle façon, finalement, de passer le temps de vivre, en donnant, en travaillant, et même en jouant, mais sans se jouer jamais de ces heures qui servent la vie comme nous pourrons à notre tour la servir.
Pour Sendre le Divin est au rendez-vous, pour Carl, c'est Sendre qui est au rendez-vous, et pour chacun, le rendez-vous est à ne pas manquer quand il s'agit d'action et de vie, de beauté et d'art, sous toutes ses formes. Il est certain que chacun a sa motivation, la plus haute de toutes étant celle de service et de Divin, indissociables et concomitantes.

C'est cette nuit-là que le réseau invisible mondial des ombres et lumières croisées, tant collectives que personnelles, bougea ainsi qu'un océan démonté. Des apports plus directs, des vagues soudain plus nombreuses, et une écume dont les frémissements se firent sentir de la France au Maroc pour continuer leur course nocturne vers les États-Unis, dans une progression telle qu'au matin, Sendre se réveilla

toute courbatue, sans pouvoir trouver la moindre raison à cette lassitude du corps, Carl de son côté ne dormit pas de la nuit, ou très mal, durant quelque deux heures à peine. Nirva était complètement déboussolé, ne sachant s'il devait cette désorientation à la maquilleuse pour cette deuxième nuit de jambes en l'air ou si le ciel le punissait pour cet adultère de plus ? La maquilleuse n'était pas non plus très fraîche, elle avait même l'air désemparé, et Nirva eut peur qu'elle ne commence à se faire des idées. Mais quand il constata le matin suivant qu'il n'était pas le seul dans ce cas, et que tous les membres de l'équipe étaient plus ou moins chamboulés sans aucune raison, cela le rassura un peu. Il mit cet étrange malaise sur le compte des astres, faute de meilleure explication.
Sendre eut du mal à se lever, pour la première fois depuis sa toute petite enfance, cela remontait à l'époque d'une vilaine scarlatine. Elle ne trouva rien de mieux que de faire couler un bain dans lequel elle mit plusieurs gouttes de lavande pour l'odeur, et pour relaxer cette inexplicable sensation de lourdeur qui lui était assez insupportable.
Le réseau invisible avait fait des siennes, sur toute la planète il avait déversé des tonnes de chaos en petits bouts d'ombres, des rivières de lumières en filets de couleurs, le tout sans aucune organisation quelconque, juste un déversement au plus intense de la nuit quand tous les corps sont endormis et sans défense, et il avait continué pendant le réveil des uns et le coucher des autres, suivant les décalages horaires, sans répit. Si bien que tout le monde, du sud au nord,

et de l'est à l'ouest, avait le mal de l'espace, Sendre venait quant à elle, de baptiser à sa façon cette sensation désagréable au réveil.
Le tout commença à s'estomper après le petit déjeuner, et vers le début de l'après-midi, ce n'était plus qu'un mauvais souvenir pour tout le monde.
Quand Sendre quitta Marrakech, elle venait de vivre sa plus grande expérience du réseau invisible collectif de la planète, ici, sous ce ciel pur et bleu ayant servi de filtre à tout un tas de résidus dont l'humanité ne cessait de déverser des tombereaux sans même le savoir.
Mais Sendre qui s'en doutait, se dit qu'elle avait eu le privilège de vivre cela dans de très bonnes conditions, alors que dans les villes, cela avait dû être pire.
Les uns et les autres ne surent jamais ce qui s'était réellement passé, Carl eut mal au cœur jusqu'au retour de Sendre. Quand il l'aperçut parce qu'il guettait l'arrivée de la limousine, quand il la vit enfin, le mal au cœur disparut d'un coup, il était à nouveau bien, enfin. C'est que les fils qui le liaient maintenant à Sendre étaient, eux aussi, tributaires d'elle et de sa présence. Il se demanda alors comment il allait pouvoir se passer d'elle dans quelque temps.

Personne ne fit de réflexion à Sendre, personne ne lui posa de questions indiscrètes ou déplacées, elle en sut gré à chacun. Elle aurait mal supporté la moindre curiosité à propos de ces trois jours.
C'est dans une ambiance décontractée que le tournage reprit pour Sendre qui « assura comme une bête »,

dixit Nirva qui, avec Ann, préparait déjà son départ pour l'Italie dans deux jours.
Ann et Sendre ont dîné ensemble, la première a demandé à la seconde si elle ne serait pas tentée par une escapade à Rome. Nirva un peu plus loin, leur fit un signe de la main en leur envoyant un baiser.
– Mais je ne peux pas, je crois que j'ai des scènes tous les jours, dit Sendre.
– Ce n'est pas un problème, tout juste une question de programmation, c'est à voir avec le metteur en scène, je suis sûre que c'est possible. Je peux m'en occuper si vous me donnez le feu vert, dit Ann d'une voix insistante.
Mais Sendre hésite, elle ne joue jamais de ses privilèges, cela la gêne par rapport aux autres. Elle ne sait que dire, son envie de connaître Rome, sa conscience professionnelle, son intégrité ne font tout à coup pas bon ménage, et la proposition d'Ann prend donc des proportions ambiguës, la mettant en porte-à-faux.
– Nous ne risquons rien d'autre qu'un refus, ça vaut donc la peine que je demande, conclut Ann.
Dans un éclat de rire, Sendre lui lance :
– D'accord !
Aussitôt dit, aussitôt fait, la réponse est un oui sans problème qui jette Sendre dans une joie de petite fille à qui on accorde une récompense bien méritée.
C'est ainsi qu'elle partira pour Rome dans deux jours avec Ann et Nirva.
Plus rien ne tourne rond pour Carl qui ne comprend pas pourquoi il a soudain l'impression que tout se ligue contre lui, y compris Sendre, alors qu'il sait

très bien que ce n'est pas le cas.
Et Carl de tenter l'impossible pour partir lui aussi, refus catégorique du metteur en scène qui a besoin de lui. Carl laisse tomber et se réfugie dans un silence qui en dit très long. Mais Sendre n'imagine pas combien Carl est meurtri, et elle a devant lui, avec lui, des explosions de joie qui tuent. Ann vient donc le consoler en lui disant :
– Tu l'aimes ou tu ne l'aimes pas ? Parce qu'avant d'avoir répondu à cette question, tu risques d'être souvent mécontent et insatisfait, alors tu as intérêt à faire le point quand Sendre sera à Rome, non ? Courage, mon vieux ! Je suis de tout cœur avec toi, dit Ann sans attendre de réponse, craignant les foudres de Carl, et elle se sauve en riant.
– Ouah ! est le seul cri que poussera Carl qui ne daigne pas répondre à une absente.
Mais Ann a entendu son rugissement, alors qu'elle arrivait sur la terrasse où le metteur en scène s'était assis à la table de Sendre, à la place qu'occupait Ann. Elle les rejoint, approche une chaise, et commence à discuter avec eux.
Carl est seul, l'habilleuse avec laquelle il a un ticket, le rejoint, mais il lui dit :
– Je crains de ne pas être très drôle ce soir.
– Rassurez-vous, vous n'êtes jamais très drôle, je ferai avec, lui répond-elle du tac au tac.
Carl n'en revient pas, décidément ce n'est pas ma soirée, se dit-il en regardant avec nostalgie la table où s'est réinstallée Ann.
Mais personne ne le regarde, ils sont tous trois en

grande conversation. Carl décide donc de s'intéresser à l'habilleuse. Elle doit avoir trente ans, elle est charmante, c'est une jeune Américaine qu'il soupçonne d'avoir été la maîtresse de Nirva en d'autres temps, sur un autre film, alors que Sendre leur était encore inconnue. Carl a lui-même eu une passade avec elle, il y a quatre ans, juste une fois, ils n'en ont plus reparlé par la suite. Ils se vouvoient toujours.
L'habilleuse a le regard sombre, ses yeux sont pourtant rieurs, elle est taquine parce qu'elle a remarqué, en femelle avisée, que Sendre n'était pas indifférente à Carl qui lit dans ses yeux cette remarque abrupte.
– Bon, je ne vous cache pas que je suis un peu déboussolé, vous le constatez parce que nous avons déjà travaillé ensemble, n'est-ce pas ? dit Carl tout en douceur.
– Vous appelez ça « travailler », vous ? dit-elle faisant une allusion directe à la passade…
– J'appelle cela travailler, ça se passe souvent comme ça, on ne sait pas pourquoi, c'est sans importance, et puis…
Mais elle lui coupe la parole pour dire :
– Et puis, c'est pendant le boulot, alors de là à « travailler », ça ne mange pas de pain, et c'est une manière de passer le temps, une soirée, un moment.
– Bon, ne revenons pas là-dessus, aujourd'hui est aujourd'hui, ce n'est plus à l'ordre du jour. Mais c'est gentil de vouloir me tenir compagnie, je vais en avoir besoin, dit Carl.
– Je ne vous tiens pas compagnie, je me joins à vous parce que je me fais chier ce soir ! C'est aussi simple

que cela. J’espère que je ne vous dérange pas Carl ?
– Mais pas du tout ! Non, vous ne me dérangez pas. Vous ne me rappelez pas le meilleur de moi-même, mais vous ne me dérangez pas.
– Ne faites pas attention, j’ai mal au cœur, souci de rupture, mais je me soigne. Je vous aime bien Carl, vous avez le talent dont je suis dépourvue, vous êtes quelqu’un de chouette, dit l’habilleuse.
Et soudain Carl a peur que cette conversation ne prenne un tour intime qu’il redoute, mais la jeune femme le sent et n’ira pas plus loin dans ce sens. Cependant elle lui dit en souriant :
– J’ai une requête, un service à vous demander. Et vous êtes le seul à qui je peux demander cela.
– Allez-y, répond Carl.
– Accepteriez-vous de me laisser dormir avec vous ce soir ?
Carl ne s’attendait pas à cela, il lui demande :
– Mais pourquoi ? C’est une requête étrange, non ?
– Parce que j’ai envie de ne pas être seule, d’avoir un pote à mes côtés, de ne pas m’endormir seule, et de me réveiller avec une tronche sympa à mes côtés. Ça vous suffit comme raisons ? J’en ai d’autres en cherchant bien, dit-elle en lui souriant ingénument.
Carl ne sait trop quoi répondre. Cela ne le gênerait pas dans l’absolu, mais cela le gêne parce que tout le monde va croire qu’il se tape l’habilleuse, et il ne veut pas que Sendre le croie. La jeune femme lui dit alors :
– Je serai très discrète. Personne ne me verra venir le soir, et je m’arrangerai pour partir le matin suivant quand tout le monde dort encore. Ça ira ?

Carl hésite encore un peu, puis il dit en la regardant dans les yeux :
– Pas ce soir, dans deux jours, ça ira pour vous ? Je ne peux pas avant, c'est tout.
Le ton de Carl est une fin en soi, l'habilleuse le sent, elle acquiesce donc, lève la main et dit :
– Tope là, Carl ! C'est un deal ! Dans deux jours ce sera parfait pour moi.
Puis elle s'est levée pour aller vers le cadreur et le preneur de son qui lui offrent un verre.

Carl va de surprise en surprise sur lui-même, mais aussi par rapport aux autres. Qu'une jeune femme se sente assez seule pour lui demander de dormir à ses côtés, voilà une bien curieuse façon de ne pas régler son problème tout en se donnant l'illusion d'une nuit sympa.
Sendre s'est levée, elle se dirige vers sa table et s'assoit face à lui. Carl est heureux de la voir là, mais il ne sait quoi dire.
– Je vais à Rome dans deux jours, j'y passerai quatre jours avant de revenir pour le reste du tournage, le metteur en scène a été super sympa, il a chamboulé l'ordre des scènes pour me faciliter cette escapade. Je suis très contente. Je ne connais pas du tout l'Italie. Tu connais ? lui demande-t-elle.
– Je connais, tu vas adorer, c'est magnifique. Mais l'Italie ce n'est pas que Rome.
– Je sais. J'aimerais aller à Venise aussi, mais c'est déjà pas mal. Ils m'ont aussi parlé de Sienne. Ce sera pour une autre fois ou une autre vie… dit Sendre en riant.

Elle a pris la main de Carl et en a baisé la paume, ce qui pour une Indienne est un geste inhabituel. Mais elle l'a fait avec une telle spontanéité que personne, pas même Carl, n'a pensé que ce geste était provocateur ou équivoque. Sendre a souri à Carl avant de s'éloigner, et elle lui a dit :
– Tu vas me manquer, mais je ne peux pas manquer ce rendez-vous avec Rome. Tu comprends ?
Carl comprend et le lui dit.
Elle a déjà disparu. Quand Carl s'est à son tour levé, il s'est dit qu'elle dormait peut-être déjà.
Mais en arrivant dans sa chambre il a vu de la lumière dans la suite de Sendre. Ce qui ne veut rien dire, s'est-il dit, elle dort peut-être. Mais la lumière s'est éteinte. Et il a alors pensé qu'il avait bien fait de donner rendez-vous au souhait de l'habilleuse dans deux jours.
La nuit ensuite a emporté les pensées de tous, les chagrins et les ras-le-bol dans le réseau invisible qui continue sa course immobile dans des déversements auxquels parfois, on finit par s'habituer. Ce qui est bien dommage.

Rome est belle comme une impératrice qui n’en finit pas de revenir sur ses atours de pierre, fière de ses trésors impressionnants, elle s’étale dans l’ambiance que lui créent à longueur de temps des défilés de touristes, mais aussi tous ceux qui y résident et lui font la vie belle et dense des grandes capitales.
Le Vatican, bien sûr, Sendre a voulu se rendre à Saint-Pierre pour y prier. Ann est avec elle, Nirva s’éclipse, il a un rendez-vous très important avec un producteur indépendant italien.
Nirva a mis à la disposition des deux femmes une limousine, mais elles ont aussi décidé de marcher, parce que la ville s’offre bien aux promeneurs.
Il fait un temps radieux. Le ciel est tout clair en ses bleus divers. Quelques nuages pour y dessiner des animaux qu’Ann et Sendre s’amusent à déceler en riant.
Saint-Pierre impressionne Sendre. La place, qu’elle imagine pleine de monde comme ce reportage qu’elle a vu lors de l’enterrement de Jean-Paul II.
Mais tout parle à Sendre dans Rome, comme si elle continuait ou reprenait avec la ville un dialogue déjà entamé et resté en suspens. Une sorte d’intimité avec cette ville qu’elle découvre pourtant. Mais le Maroc, et Marrakech, restent pour elle très présents à son

cœur et à sa sensibilité.
Ann l'entraîne vers les plus belles boutiques, là où le design italien embellit les femmes si toutefois elles ont assez d'argent pour cela.
Sendre craque pour les chaussures et les bottes, de pures merveilles de féminité et de style.
Prière puis shopping, marche, puis pause dans un petit restaurant que connaît Ann, et où Nirva les rejoint. Les paquets sont dans la voiture qui reviendra les chercher dans deux heures, le temps de bien se détendre et de rire. Un ami de Nirva se joint à eux pour le café, il a trente ans, une très belle gueule, des yeux verts et la mèche rebelle très séduisante.
Ann se demande si Nirva n'a pas une idée derrière la tête en présentant cet homme si séduisant à Sendre. Mais Nirva reste imperturbable, c'est son ami, il avait envie de le voir.
De son côté, Sendre ne tombe pas sous le charme, il lui en faut beaucoup plus. Ce qui n'est pas le cas de Paolo qui reste coi devant les yeux lagon de Sendre, ce qui la fait rire ouvertement. Paolo rit avec elle, glace rompue, il les invite chez lui ce soir, quelques amis seront présents.
Ann et Sendre prennent congé, elles vont au Colisée avant de rentrer à l'hôtel.
Nirva reste avec Paolo séduit par Sendre, alors qu'il a séduit Ann.
Nirva se dit que rien ne va jamais comme on le voudrait, mais il ne se mêle pas de cette histoire qu'il a pourtant provoquée involontairement.
Paolo lui raconte son divorce, il y a deux mois qu'il

vit seul dans la grande maison que lui ont laissée ses parents, il a envie de la vendre, heureusement qu'il n'a pas eu d'enfant avec cette folle qui l'avait épousé pour son patrimoine… C'est ce qu'il dit dans le désordre à Nirva qu'il n'avait pas vu depuis plus d'un an.
– Mais quel âge as-tu maintenant ? demande Nirva.
– Trente-cinq ans ! Déjà ! dit Paolo en riant.
– Tu ne les fais pas du tout, enchaîne Nirva qui a bien connu ses parents maintenant retirés en Sardaigne.
– Bon, mais je les ai. Et toi, ta femme ? Les enfants ? demande Paolo.
– Tout baigne, petit, tout baigne, mais je ne peux pas m'empêcher de déconner quand je suis sur un tournage, il faut que je me tape l'une des filles... c'est...
Paolo lui coupe la parole pour dire :
– Tu veux dire que Sendre ?
– Mais non ! Pas Sendre ! Cette fois-ci c'est une maquilleuse. Mais qu'est-ce que tu vas chercher, pourquoi Sendre ?
– Ma ! Pourquoi pas ? Je m'informe, non ?
– Elle t'a séduit ? Hein ? Elle est superbe.
– Oui, je suis séduit. Mais pas seulement par sa beauté, il y a quelque chose en elle qui me fait craquer. Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est très fort, dit Paolo en croisant ses mains sur la table.
– Bon, on se calme, ce soir c'est à quelle heure ?
– Venez pour huit heures et demie ? Bon, j'y vais Padre, à ce soir, je compte sur vous.
Paolo a toujours appelé Nirva Padre. Ses parents l'avaient envoyé à l'université de New York, et

l'avaient confié à Nirva, qui avait été un second père pour lui durant ces quelques années.
Nirva prend un autre café seul, dans le restaurant maintenant presque vide, avant de se rendre à son prochain rendez-vous.

Les femmes sont rentrées à l'hôtel, crevées !
Elles ont pris un thé dans la suite que leur offre Nirva. Ann est censée travailler demain, elle a plusieurs rendez-vous avec Nirva pour le prochain film qu'ils mettent en train.
Deux chambres, deux salles de bains, un salon pour elles deux, chacune se retire ensuite dans ses appartements pour prendre un bain et se préparer pour l'invitation de Paolo.
Le silence a régné dans la suite, Sendre s'entend très bien avec Ann qui ne rompt jamais le rythme ou le silence chers à Sendre, au quotidien.
Sendre a essayé tout ce qu'elle a acheté, elle adore la mode italienne, libre et très féminine cette mode, oui, elle aime. Mais ce soir elle opte pour un sari, elle sera Indienne avant d'être internationale, ou pour mieux l'être, qui sait ?
Elle apporte la dernière touche à sa toilette, une paire de boucles d'oreilles que sa mère lui a offerte, un bijou traditionnel indien qui lui va à ravir et qu'elle affectionne tout particulièrement. Et pour finir, des bracelets qui tintent à ses deux bras au moindre de ses mouvements, sans oublier ce parfum d'ambre intense, pur, dont elle met une goutte derrière chaque oreille.
Ann est déjà dans le hall de l'hôtel quand elle y

arrive. Ann est transportée par cette apparition, mais elle n'est pas la seule, tout le monde regarde Sendre qui n'y prête pas attention et s'avance vers Ann en souriant. Nirva est là. La voiture les attend.
Ann est vêtue d'un tailleur-pantalon dont la veste en lamé fait rayonner son teint de pêche et ses yeux rieurs. Elle a du charme et compte bien s'en servir ce soir, cela se voit. Nirva est très content d'être là avec elles, le leur dit et les assure qu'il ne fumera pas ce soir, on ne fume pas chez Paolo, ce qui ravit les deux femmes.

L'entrée des trois amis chez Paolo est spectaculaire, Nirva porte haut sa chance d'accompagner deux si jolies femmes, et Sendre fait sensation avec ce sari qui lui sied à merveille. Paolo est scotché, il ne le cache pas et s'empresse pour présenter les trois arrivants à quelques amis déjà là.
Parmi eux, un homme baraqué plus proche d'un garde du corps que d'un comédien, mais il est comédien, et Ann lui fait un effet certain, bien que son regard caresse en douceur les courbes de Sendre sous son sari.
La soirée peut commencer, une dizaine de personnes en tout. Les autres sont deux couples dont un ménage à trois, ce que Sendre apprendra au cours de la soirée.
C'est un buffet, plus joyeux et plus libre qu'un dîner assis. Chacun va vers qui il veut, sans protocole et sans place désignée, c'est plus fluide et plus convivial, c'est du moins le style de Paolo qui reçoit presque toujours ainsi, c'est ce qu'il dit à Sendre en lui tendant une coupe de champagne qu'elle refuse, préférant un

jus de fruit ou un verre d'eau, elle aura les deux.
Paolo est subjugué par Sendre, son élégance, sa beauté bien sûr, mais comme il l'a dit plus tôt dans l'après-midi à Nirva, c'est ce quelque chose en plus, d'indéfinissable qui le séduit complètement. Paolo a l'habitude de rencontrer des jolies femmes dans ce métier du cinéma qu'il exerce en tant que producteur aussi, mais Sendre n'est pas, pour lui, qu'une jolie femme. C'est toute une aura, un charisme, quelque inqualifiable onde qui le prend et l'enveloppe dès qu'il regarde Sendre, qu'il ne quitte plus des yeux…
Ann se laisse courtiser par le garde du corps, elle a compris que c'était mal parti pour Paolo qui n'a d'yeux que pour Sendre. Ann est très sensuelle dans ses mouvements et ses yeux donnent des promesses que son corps semblera tenir, c'est ce qui plaît à ce comédien qu'elle rencontre pour la première fois, mais qu'elle compte déjà revoir. Nirva, qui la connaît bien mais n'a jamais eu que de l'amitié pour elle, observe le manège, il sait que cet homme plaît à Ann et qu'elle lui plaît, à suivre, se dit-il fataliste.
Quant à Sendre, elle est tout en pudeur et en grâce, une sorte d'égérie qui plane sur la soirée. Les femmes aussi sont fascinées par son élégance, les hommes la touchent des yeux, de loin ou de plus près, comme une grande prêtresse ou une femme sacrée, sans oser aller plus loin, y compris dans leurs pensées, comme si un paravent protégeait Sendre de toutes les formes-pensées qui pourraient agresser son cœur, son corps ou son esprit. Sendre va, vient, se pose et se lève sous ces regards qui la portent et

pèsent en eux, ce qui pourrait l'abîmer ou lui déplaire. Mais Sendre ne s'arrête à rien, inclut tout et chacun, donnant à chaque conscience une manne parfois invisible qui rassasie aussi sans que la personne puisse savoir d'où lui vient cette satiété et ce calme soudain, provoqués par sa présence.

Paolo ne peut pas imaginer une seconde que dans deux jours elle ne sera plus là. Il est prêt à la suivre au Maroc pour rester un peu plus avec elle. Il est aussi prêt à la suivre en Inde, après le film, pour connaître son environnement, sa famille, tout ce qui a fait d'elle ce qu'elle est aujourd'hui. Il est prêt à tout pour la connaître mieux et l'aimer parce qu'il a eu cette espèce de coup de foudre qui ne lâche pas, et auquel il se laisse aller, la tentation est si belle, la sensation si forte.

Paolo quitte à peine Sendre, ils s'entretiennent de tout et de rien, rient ensemble, et mêlent leurs timbres de voix d'un ton rieur et parfois tendre, qui émeut Paolo. Sendre est elle-même, elle est si naturelle qu'elle en est charmante, séduisante, spéciale.

Mais elle n'en a pas conscience, dans son pays, en Inde, tout cela va de soi. L'esprit, le Divin, et le sacré font partie de la vie dans le moindre échange avec les autres, avec l'autre.

C'est ce caractère sacré qui entoure Sendre d'une aura particulière sans doute, c'est ce que se dit maintenant Paolo.

Rome est électrique ce soir et sur les murs de la maison de Paolo, des éclats de voix se brisent pour rebondir en jaillissements intempestifs comparables à des jets

de lumières et d'eau colorée baignant les uns après les autres, et tous ensemble, les convives présents. Jaillissements qui vont aussitôt alimenter le réseau invisible mondial dans lequel ils se diluent à ces fils étirant leurs couleurs sur l'ensemble de la planète.
L'air est doux mais l'atmosphère est vibrante, Sendre est entourée de violet et de parme, de rose et de bleu-indigo aux nuances de saphir profond. Comme une pierre précieuse enchâssée dans un bijou en or, elle est le bijou et l'or qui le forme, la pierre scintillante aux facettes lumineuses et l'éclat qui produit dans les regards une admiration muette.
Paolo, qui est très coureur et aime passionnément les femmes, se demande comment il pourrait faire la cour à Sendre, certainement pas en s'y prenant comme avec les autres femmes.
Mais Sendre est bien loin de toutes ces considérations, elle relève d'un geste gracieux ses longs cheveux qui tombent devant son visage, et les coince ensuite de sa main gauche derrière l'oreille. Les tintements d'or de ses bracelets accompagnent gaîment son geste, et au même moment, comme s'il devinait ce geste, Carl la revoit dans les rues de New York, le jour où il la suivait malgré lui. Geste de félin, grâce tout en douceur et en fermeté, geste précis, machinal, mais mouvement souple, attractif, fascinant de beauté.
Pourquoi Sendre pense-t-elle soudain à Carl tout en parlant avec Paolo qui l'a accaparée ? Sans doute le réseau invisible dont chaque conscience dépend de par le monde a-t-il capté et transmis des ondes particulières à certains qui les reconnaissent et les

reçoivent cinq sur cinq.
C'est ainsi que pendant cette soirée romaine si agréable, Carl et Sendre furent tout à coup ensemble, sans intention de pensée, juste parce que sur le réseau invisible mondial des forces et des énergies, les leurs s'étaient reconnues et jointes sans autre repère que leurs propres vibrations, et malgré la distance entre eux.
Paolo gardera de cette soirée chez lui un souvenir très particulier, c'est ce qu'il dit à Sendre, en lui demandant si elle veut bien déjeuner avec lui demain, car il sait par Nirva et Ann qu'elle sera seule toute la journée. Sendre accepte sans artifice, parce que cela lui fait plaisir de revoir Paolo, ce qu'elle lui dit, et le voilà, déjà ! au septième ciel alors que pour Sendre il n'y a là rien d'autre que de très naturel de sa part.
Feux d'artifice pour cette soirée, feux de Bengale comme il se doit pour Sendre, et Feu tout court parce que la rencontre, quel qu'en soit le niveau, quelle qu'en soit l'évolution, est toujours une opportunité à se connaître mieux en allant vers l'autre.

Rêve de nacre doucement satiné,
Le ciel est toujours plus beau là où l'on est,
Le ciel est toujours plus sombre là où l'on vit.
Dans ces parcours nimbant l'évolution, les
Rencontres sont le sel, le piment, l'ingrédient
Ou le plat de résistance par lequel commence
Et se poursuit le festin de la vie.
Vie sacrée, vie de service, vie divine,
Nous sommes responsables de ce que nous en faisons,

De ce que nous en manquons, de ce que nous
Ignorons, et de ce que nous déformons, quand,
Dans les ocres nous sombrons alors que le parme
Nous nimbe déjà de ses parures scintillantes
Seyant au cœur et à la vie qu'il bat.
Force humaine et énergie divine, comment
Ne pas mélanger pour les fusionner, les
Différences qui nous distinguent, tout en spécifiant
D'elles les devoirs qui nous incombent.

Rêve de nacre doucement satiné,
D'un bout à l'autre de la planète, des années,
Des minutes ou des secondes s'échangent ainsi
Que monnaie d'or en puissance dans ces rencontres
Qui nous surprennent ou nous déstabilisent, pour
Induire un autre équilibre à trouver ensuite, à deux.
Rome est tout comme ailleurs, un berceau pour ces
Rencontres, elles surviennent là où on ne les attend
Pas, là où nous ne devrions pas être, là où la vie nous
Fait la farce ou la faveur de nous placer le temps
D'une soirée, d'une promenade ou d'un dîner.
Les rendez-vous sont pris par le destin.
Et la destinée que nous leur ferons subir
Vaut la fièvre qui montera dans le cœur
Quand ses battements accélèreront de son
Ouverture l'élargissement.
Pression douce ou forte, alliance ou désalliance,
D'amour ou d'amitié, la rencontre est la porte et le
Chemin, la voie et le rideau qui tombera ou se lèvera
sur le prochain acte que la vie écrit pour les acteurs,
bons ou mauvais, que nous sommes.

La soirée s'est terminée dans la liesse, Sendre a même esquissé une danse indienne qui lui a valu les applaudissements sincères de la part des femmes comme des hommes.
Quelques gestes d'ailleurs sur des rythmes d'ici, pour faire comprendre à chacun que les différences de tous sont très enrichissantes et pleines de saveur.
Une belle soirée en somme.
Une très belle soirée qui laisse dans le réseau des forces et énergies mondiales une empreinte cascadante aux couleurs vibrantes. Inde, Italie, Maroc, États-Unis, la magie des nuances de chaque pays, s'ajoutant à celles de la ville de Rome, scelle pour Sendre l'émerveillement de la découverte.
Il est tard quand on se sépare, « Il est cinq heures, Rome s'éveille » dirait Dutronc, lance Nirva qui l'a rencontré. Et Sendre doit se faire expliquer qui est Dutronc qu'Ann connaît grâce à Nirva.
Dans la voiture qui les ramène à l'hôtel, Sendre remercie Nirva pour cette soirée et cette rencontre avec Paolo, qu'elle lui doit. Parce que cette rencontre est une belle aube de plus dans la jeune vie de Sendre, et parce que Paolo, Sendre en est sûre, comptera dans sa vie, comment ? Elle ne le sait pas. C'est comme Carl, c'est pour elle, déjà, encore, une vraie rencontre.

Le sari est tombé sur le sol de la chambre, Sendre se regarde dans le miroir, son choti qu'elle enlève le rejoint sur la moquette. Elle est en string, modernité

que cachait bien ce vêtement pudique et traditionnel.
Après une bonne douche, elle se couche, et pour parvenir à son lit géant, plaisir suprême, elle marche sur la soie du sari qui passera la nuit à côté d'elle en plein milieu de la chambre, elle n'a ni l'envie ni la force de ranger ses affaires ce soir.
Et comme aucun contrat avec elle-même ne l'en empêche, elle dormira nue dans les draps tout doux de ce palace.

À quelques milliers de kilomètres de là, pelotonnée contre Carl qui ne pense qu'à Sendre, l'habilleuse réalise son rêve de nacre doucement satiné en s'endormant dans le lit de Carl qu'elle violera vers les trois heures du matin, et parce que leur souvenir l'un de l'autre n'est pas si mauvais, Carl, consentant, se laissera faire.

Le tête-à-tête entre Paolo et Sendre fut plein de tendresse, Paolo se demandant comment il pouvait être aussi serein avec une femme qu'il désirait autant sans oser la toucher ! C'était une première pour lui, et il ne comprenait pas ce qui lui arrivait.
De fait ils firent ce que personne ne fait à Rome quand il est de passage, ils allèrent au cinéma voir le dernier film qu'il avait produit. Cela plaisait à Sendre de voir comment ce film mentait et pourquoi, quelle histoire, quel scénario valait la peine de mentir autant ? Sendre gardait cela en elle, ce mensonge permanent avec lequel il lui fallait négocier sa vie d'actrice, mais elle n'en parla pas avec Paolo, trop tôt. Pas le moment, il était fier de son film et en parlait plutôt bien, voilà pourquoi Sendre ne jugea pas utile de lui démolir le moral d'emblée.
Elle était en jeans rentré dans des bottes très sexy.
Tee-shirt blanc à manches courtes, cheveux libres et sans aucun maquillage, contrairement à la veille au soir.
Paolo la trouva encore plus belle si c'était possible, juvénile et pleine de caractère, à la fois, une jeune femme moderne, « c'est idiot cette remarque », se dit-il, comme si une Indienne ne pouvait pas être moderne, la preuve !

Mais les Italiens sont machos, c'est bien connu, et il se réprimanda pour cette pensée, en aparté avec lui-même pendant que Sendre mettait du brillant sur ses lèvres d'un geste gracieux.
Film le matin, déjeuner ensuite où ils parlèrent du film mais aussi de la vie italienne et internationale menée par Paolo. Un tour d'horizon de l'un puis de l'autre où chacun ne livra de lui, d'elle, que ce qu'ils jugèrent utile à ce stade de la rencontre.
L'Ange était là durant tout l'après-midi, il observait Paolo, lui faisant des farces avec ses clés de voiture, qu'il fit tomber sous la table par exemple.
Et une avalanche de pétales de roses qui tombèrent sur le sol pour le paver sous les pas de Sendre qui entrait au restaurant, ce qui leur valut une entrée remarquée, s'il en est…
Coïncidence ? Sûrement pas, se dit Sendre qui savait, pour sa part, toute la symbolique se rapportant aux pétales de roses répandus sur le sol pour l'entrée dans les temples, par exemple ou dans quelque manifestation…
Mais Sendre ne dit mot des coutumes de l'Inde, elle fit seulement une entrée remarquée, et l'Ange rieur caressa le couple de ses ailes déployées devant la porte du restaurant.
Tout cela n'a l'air de rien, mais il est évident que c'est loin d'être neutre de la part d'un Ange observateur envoyé là par une armée d'Anges active sur tous les plans.
Le couple se rencontrait pour la deuxième fois, sous les auspices bienveillants de l'Armée des Anges à la

tête de laquelle des autorités spirituelles de premier plan présidaient.

Il est bon parfois de ne pas chercher à comprendre parce que le mental ne peut pas comprendre certains paramètres lui échappant totalement, l'Armée des Anges étant l'un de ces paramètres tout divin dont il ne peut se faire une idée juste.
Les dieux auxquels est habituée Sendre ressemblent beaucoup aux Anges. Mais elle a un penchant certain pour Krishna l'homme bleu, l'homme Amour, l'un de ses favoris avec Ganesh, l'homme à la tête d'éléphant, dont elle promet à Paolo de lui raconter la légende un de ces jours, s'il est très gentil et patient. Il promet.
Les grandes figures mythiques de l'Inde entourent Sendre de leur aura protectrice, elle n'a peur de rien, et parce que Paolo lui plaît, elle lui fait la faveur de lui montrer le Ganesh qui l'accompagne toujours, où qu'elle aille, en sortant de son sac une pochette de soie verte où se cache un mini Ganesh qu'elle offre au regard de Paolo dans le creux de sa main droite. Mais elle ne donne pas à Paolo l'autorisation de toucher son Ganesh sur lequel elle referme sa main quand Paolo en approche la sienne.
Ils se sont ensuite rendus dans un bistrot près de la fontaine de Trevi, et Sendre a jeté une pièce indienne dans l'eau, pour changer de la monnaie italienne.
Sendre a consommé une glace géante comme elle les aime, au chocolat très noir. Paolo s'est contenté d'un jus d'orange pressée mélangé à un jus de carotte. Ils

ont plaisanté, se sont amusés de tout et de rien, légers et primesautiers pour cacher, en ce qui concerne Paolo, son trouble face à Sendre. Car il est troublé et a l'impression de s'y prendre comme un manche pour lui faire comprendre qu'elle lui plaît.
Puis lorsque Paolo a déposé Sendre devant son hôtel, elle lui a fait une bise sur le coin des lèvres, en lui disant :
– C'est une belle rencontre Paolo, ne la gâchons pas par des clichés de drague ou autre séduction, nous n'en aurons pas besoin, suivons ensemble, à notre rythme, le chemin que trace le destin, et laissons venir… Ce fut une très belle journée, je vous remercie. Bonne soirée, et ne m'oubliez pas…
Elle était partie depuis quelque deux minutes déjà quand Paolo s'est demandé comment Sendre pouvait imaginer un seul instant qu'il pourrait un jour l'oublier !
Il n'avait rien trouvé à dire, une fois de plus, de façon totalement inattendue, elle venait de le déstabiliser par sa spontanéité, son naturel. Et tout ce qui faisait d'elle un être à part.

Dans sa chambre, Sendre a eu soudain envie de parler avec Carl qu'elle a donc appelé. Heureux de l'entendre, elle lui a trouvé un ton étrange et le lui a dit. Il n'a pas bronché, mais a pensé sans honte aucune à l'épisode de sa nuit avec l'habilleuse. Sendre a senti cette retenue, elle a compris qu'il confondait leur amitié avec un dû quelconque envers elle, a été déçue et a raccroché sans lui parler de Paolo, alors qu'elle avait l'intention de le faire. C'est fou comme

les hommes sont tordus et compliqués dans leur tête. Mon Dieu ! S'il s'est fait une fille, tant mieux, où est le problème ? pense Sendre.
Et Sendre s'est empressée d'oublier ce coup de fil, pour ne pas gâcher cette journée si parfaite qui s'en allait doucement dans les rayons de soleil du couchant.
Puis Ann arriva, fatiguée, prit sa douche, Nirva les rejoignit ensuite, dans le salon de leur suite, prendre un verre pour cette dernière soirée dans Rome l'éternelle.
Ils décidèrent d'un commun accord de regarder les nouvelles sur CNN et de dîner à l'hôtel.
Nirva leur parla de sa femme et de sa difficulté à lui être fidèle. De son amour pour elle et de sa lâcheté, en même temps. De ses petits soucis quant à ses conquêtes qui exigeaient parfois plus que ce qu'il pouvait leur donner.
Ann parla de ses petits amis et de son impossibilité à les garder. De son inconstance et de son désir de séduire, qui gâchait tout parfois, souvent.
Sendre se contenta de parler de Rome, de son plaisir à y être encore, et de Paolo qu'elle trouvait fort sympathique. Personne n'y vit aucune allusion, il n'y en avait pas. À son habitude, Sendre écoutait beaucoup et parlait finalement assez peu d'elle.
Le séjour prenait fin.
Nirva était satisfait de ses rendez-vous et Ann aussi estimait qu'ils avaient bien travaillé.
Sendre les félicita, les remercia et leur souhaitant une bonne nuit, se retira dans sa chambre pour préparer son sac et se coucher, elle avait besoin de silence et de calme. Et elle ne voulait pas suivre le mouvement de

Nirva qui semblait parti pour une longue soirée, ce que sans doute Ann ne lui refuserait pas, en tout bien tout honneur.
Quand la nuit est calme, le destin se prépare au meilleur comme au pire, et la nuit n'en garde jamais aucune trace. C'est exactement ce que souhaitait éviter Sendre qui donnait ce soir-là à sa destinée une chance de plus que le destin ne lui refuserait pas.
Rome ce soir-là offrit son écrin d'architecture et de pierres anciennes au sommeil de Sendre, la faisant basculer dans un monde où l'histoire avait du répondant et la culture des trésors en partage.
Paolo n'osa pas l'appeler, il en mourait d'envie, mais des peurs le retenaient, idiot !
La nuit fut profonde comme le sommeil de Sendre qui se réveilla à six heures pile et appela Paolo pour lui dire qu'elle regrettait de ne pas avoir passé sa dernière soirée avec lui. Pourquoi l'avait-il laissée tomber ainsi ?
Paolo crut qu'il rêvait. Il ne savait que dire et ne trouva que « Ti amo », Sendre comprit, mais sans relever elle lui demanda de venir partager son dernier petit déjeuner.
Vingt minutes après Paolo arriva en trombe, laissa sa voiture au portier, monta. Sendre lui ouvrit la porte et il la prit dans ses bras. Pour la première fois, il osa la toucher et elle aima beaucoup ça.
Le lit, Rome et le soleil levant se souviendront-ils de leur étreinte ?
L'ivresse du moment déferla sur leurs corps enlacés et l'auteur décida de ne pas entrer plus avant dans une intimité qui méritait tout son respect.

Instant sacré avant un départ en avion, moment hors du temps où personne ne peut rien promettre que ce qui se passe en cet instant, à jamais inscrit dans la mémoire par deux cœurs qui se trouvent un rythme commun.
Corps soudés, sacre fusionnel, chair tendre et courbes enivrantes, ce fut pour Paolo et Sendre un vrai chagrin que de se défaire l'un de l'autre pour s'habiller car l'heure du départ arrivait.
Ils prirent encore une douche ensemble sous les caresses sensuelles de l'eau qui glissait sur leurs corps enlacés.
Ann et Nirva les trouvèrent joyeux et tristes à la fois, ne firent aucune réflexion, il n'y avait plus rien d'autre à dire qu'au revoir. Paolo voulait que Sendre monte dans sa voiture pour l'accompagner à l'aéroport. Elle refusa, trouvant que ce serait encore plus pénible.
Et la limousine s'éloigna avec à son bord Sendre, et Nirva encore sous le choc de voir que Sendre était une femme aussi imprévisible et normale au demeurant… tandis qu'Ann tenait la main de Sendre qui tremblait un peu.
C'est ainsi que Sendre prit congé de Rome, en donnant le meilleur d'elle-même au creux d'un lit à un Romain qui se demandait déjà quand il allait pouvoir la rejoindre.
Rien n'avait été dit, tout avait été consommé, et une aube se levait sans journée promise et sans soirée attendue. Ce qui n'était certes pas banal en soi, se disait Nirva tout en observant Sendre qui l'étonnait de plus en plus.
Quant à l'Ange observateur, il s'était assis à côté de

Paolo et lui caressait les cheveux d'une plume distraite de son aile, pour ne pas laisser ce garçon trop désemparé. Ce qui aida beaucoup Paolo qui rentra chez lui, avec au corps l'empreinte du corps de Sendre et leur dernière étreinte sous la douche comme le souffle d'un bouche-à-bouche dont le souvenir le hantait déjà. Jamais, jamais Paolo n'avait connu une aventure pareille. Mais il ne pouvait croire à une aventure ou à une passade. Non, ce n'était pas possible. Il était décontenancé par l'attitude de Sendre, par la façon dont tout cela s'était passé, par l'extraordinaire événement qu'ils venaient tous deux de vivre grâce à Sendre. Et c'est ce qui le troublait le plus, qu'une telle femme puisse arriver en un clin d'œil, si rapidement, à ce dont il avait passé sa journée de la veille à rêver, faute d'oser, elle avait osé ! Et de quelle façon ! Il n'en revenait pas, et pour cela avait, en sus, le plus grand respect pour cette jeune femme dont il ne pouvait détacher ses pensées.
Il ne savait pas qu'il devait cette extraordinaire matinée aux pétales de roses qu'un Ange farceur avait fait pleuvoir sous les pas de Sendre lorsqu'elle entrait dans le restaurant où Paolo l'avait invitée la veille.
Mais Sendre le savait-elle elle-même ? Pas sûr ! L'Ange seul savait que ces pétales de roses avaient été le signe à ne pas manquer que Sendre avait retenu inconsciemment ou consciemment, qu'importe ! Le but était atteint par l'Ange, et sa mission, en partie accomplie.
Et la suite… à suivre…



Deuxième Partie

La Mercedes glisse doucement, avec précaution, fendant la foule en délire, maintenue par le cordon des policiers qui font écran.
Des femmes, des hommes, des enfants, et même des tout-petits dans les bras de leur mère.
Sendre, vêtue d'un sari turquoise et or, est dans un état mitigé. Il y a quelque temps encore, cette foule lui aurait fait plaisir, ces gens l'aiment, c'est son public qui est là, et les rues qu'emprunte la limousine pour se rendre à la première mondiale du film tourné avec Nirva et toute l'équipe sont remplies d'une foule compacte.
Seule dans sa limousine, Sendre doit retrouver tout le monde devant le cinéma qui a été choisi pour cette manifestation hors du commun relayée par toutes les télévisions du monde.
Sendre repense à la fin du tournage au Maroc, à la réception au ministère de la Culture à Rabat, au retour sur Paris où quelques scènes restaient à tourner, et au passage à New York, puis à son retour à Mumbai où les toutes dernières scènes furent tournées.
Sendre se dit que tout a été pour le mieux et que rien n'a interféré, pas le moindre retard pour un film d'un tel budget, avec tous ces lieux de tournage, cela tient du miracle.

Et Sendre, après sa relation avec Paolo, avec Carl comme une amitié amoureuse, sans plus… Sendre et les autres… Sendre, avec ses parents chez lesquels elle vit toujours, avec ses amis si heureux de son retour, Sendre, seule dans sa limousine, se pose des questions. Questions sur sa vie, sur le mensonge, sur l'illusion, sur le mental occidental qui se répand de plus en plus, sur les foules qui ne la connaissent pas, ces foules qui ne voient d'elle que ce que des scénarios, auxquels elle se prête, veulent bien leur faire croire, Sendre est en porte-à-faux, entre nulle part, ici, et ailleurs, dans un espace où le présent n'a pas cours et où le mensonge perdure sur des écrans qui le relaient dans le monde entier où d'autres foules ne connaîtront d'elle que cette facette illusoire.
Je tourne trop autour de moi, se dit-elle, pour aussitôt se reprendre et voir là l'essentiel d'une vie, des relations qu'elle veut installer ou pas avec les autres, ses amis, sa famille, ses amours…
La Mercedes vient de s'arrêter et le chauffeur lui ouvre la porte en disant :
« Bonne soirée, Mademoiselle Sendre, je serai là à vous attendre. »
Elle le remercie et se trouve tout à coup entourée par Nirva, Ann, Carl et les autres qui lui font signe d'un peu plus loin, elle ne les verra qu'à la fin de la projection.
C'est alors le ministre de la Culture qui vient la saluer, elle le connaît bien, et le salue avec plaisir.
Les bruits extérieurs lui parviennent dans un murmure dès la porte d'entrée, puis elle se dirige, ou plutôt on la dirige vers sa place, entre le ministre de la Culture

et Nirva, Ann et Carl sont côte à côte un peu plus loin.
Il y a là le gotha international du film, et pour faire d'une pierre deux coups, la délégation pour la sélection du Festival de Cannes est présente.
Sendre est là, bien là physiquement, mais elle est aussi prise dans un filet de mailles qui s'entrelacent et se nouent si fort par moments, qu'elle a l'impression d'étouffer. Fils invisibles bien réels dans lesquels elle ne se débat pas parce que ce serait pire, se dit-elle avec raison. Sendre se laisse donc aller sur son fauteuil en se disant que c'est un mauvais moment à passer et que cela ne durera pas éternellement. Et se disant cela, elle se rend compte que ce métier est un éternel recommencement et qu'à chaque film, c'est la même chose. Sendre pense aussi à tous les acteurs qui, friands de ce genre d'exhibition, les recherchent et les attendent impatiemment. Ce n'est pas sa tasse de thé, et plus le temps passe, à l'instant même où la salle s'éteint, elle se dit qu'elle aimerait vraiment ne plus jamais revivre cela.
Mais voilà, comment allier la solitude et les aléas de ce métier ? Il faudra qu'elle en parle avec sa mère, toujours de très bon conseil. Et peut-être avec le Maître Tandar, très proche de sa mère et qu'elle connaît depuis toujours.
Et Sendre se souvient soudain que son amie française lui avait parlé d'une chanteuse qui avait été reçue par un Maître qui lui avait conseillé de faire son métier comme un service, qu'elle devait le faire… pour donner un sens à sa vie ou quelque

chose dans le genre… Cette femme était déprimée et pensait qu'elle devait arrêter de chanter. Mais elle suivit les conseils du fameux « Maître », elle continua… Et elle se suicida peu après !
Comme quoi tous les « Maîtres » ne sont pas ce que l'on imagine, il ne faut jamais faire confiance de manière aveugle. Sendre pense que si cette femme, dont elle cherche le nom qui lui échappe, avait arrêté ce métier, elle aurait sans doute écouté son cœur et aurait trouvé un sens à sa vie, personne n'aurait dû décider pour elle. Ah ! Oui ! Elle s'appelait Dalida. Et ce nom lui revient au moment où le film commence, juste après le générique.

Le film est très réussi, le metteur en scène est dans les coulisses parce qu'il ne supporte pas de se trouver dans la salle avec le public, c'est toujours la même chose avec lui, Nirva le sait et le dit dans un murmure à Sendre quand elle s'étonne de ne pas l'avoir vu.
Une heure trois quarts de projection, c'est dense, l'histoire est belle, Sendre très émouvante et en même temps plantée comme un glaive dans l'histoire à laquelle elle donne une vraisemblance, une crédibilité incroyable, elle-même se sent prise par son jeu. Et dire que je ne cesse de mentir ! se dit-elle, amusée cette fois-ci.
Une standing ovation salue le film, Sendre se lève et demande à l'équipe d'en faire autant, c'est un travail d'équipe, et c'est ce qui fait aussi la valeur d'un film.
C'est un vrai triomphe, il est vrai que Sendre est chez elle, l'Inde la salue, mais aussi tous ces invités

venus du monde entier, dont quelques comédiennes comme Jeanne Moreau, Sharon Stone et la comédienne espagnole Victoria Abril.
Une soirée réunit tout ce beau monde à l'Ambassade des États-Unis, en présence des officiels indiens pour la Culture.
Tourbillon des félicitations, choc des enthousiasmes, Sendre et Carl sont très sollicités, Nirva plane, les entrées ronronnent déjà dans sa tête, et il affiche un sourire béat.

Les parfums et les bruits de l'Inde tout entière font battre les cœurs, et dans les lumières vives de la ville, des effluves d'encens mêlées à celles des ordures, çà et là.
Carl, comme d'habitude, n'a d'yeux que pour Sendre mais de manière si discrète que personne ici ne s'en aperçoit. C'est, au grand regret de Sendre, l'équipe restreinte qui est présente, avec le metteur en scène, mais sans techniciens, ni maquilleuses, ni habilleuses. Dommage, se dit-elle, parce que le film, au fond, est réussi grâce à eux tous aussi. Ces absences gênent Sendre, cela fait partie de sa réflexion intérieure quant à son métier. Et elle comprend pourtant bien que la production ne peut payer voyages et défraiements à l'équipe au complet ! C'est un fait indiscutable qui entre bien évidemment dans sa remise en question toute personnelle.

Dans la tête de Carl, des flèches lentes de pensées de lumière, précises, hésitantes sur la trajectoire à suivre pour atteindre leur but : le cœur de Sendre. Mais le

cœur de cette dernière lui est acquis et dans la joie générale, elle lui lance de tendres regards complices, elle savait bien depuis le début qu'il était, en tant qu'auteur, l'axe probant du film, et donc une partie importante de la base de cette réussite, alors hypothétique.

Ann est accompagnée, par quel miracle, du comédien présent à la soirée chez Paolo, à Rome. Sendre vient tout juste de remarquer sa présence, et se dirige vers lui. Il l'accueille avec chaleur, lui disant combien il a apprécié son interprétation du personnage de Sendre, et soulignant le fait que le prénom pour l'actrice et le personnage est le même : voilà qui n'est pas commun, et sans doute problématique au début ?
Mais Sendre ne relève rien de ces remarques pourtant judicieuses, elle va droit au but :
– Avez-vous des nouvelles de Paolo ? Comment va-t-il ?
La réponse du comédien est accompagnée d'un sourire malin, un peu ambigu, que Sendre trouve un peu déplacé :
– Paolo va bien, c'est l'homme de toutes les surprises, vous savez ? Il n'est jamais là où on l'attend, et parfois il surgit là où personne ne l'attend. Je sais qu'il va bien, mais je ne l'ai pas vu depuis cette soirée chez lui, et vous ?
– Moi non plus, lance Sendre étonnée de cette longue réponse pour une si petite nouvelle.
Ann arrive près d'eux, embrasse Sendre et lui dit :
– Alors, comment se porte la reine de cette soirée ? C'est super, non ?
– C'est super, répète Sendre, la tête ailleurs.

Il y a du monde, personne ne fume, c'est interdit à l'intérieur, Sendre apprécie et elle n'est pas la seule. Carl s'est approché, Ann lui a présenté le comédien, lui expliquant qu'il tournerait sans doute dans le prochain film produit par Nirva.
Sendre s'est éloignée, entraînée par Nirva qui lui dit en aparté :
– Êtes-vous libre demain pour déjeuner ? Je voudrais que vous assistiez à notre réunion pour le prochain film, il y aura un coproducteur indien, et à moins que cela ne vous dérange vraiment, je souhaite votre présence, et le metteur en scène indien, aussi.
– Je serai là vers treize heures, où ? demande Sendre sans se faire préciser les noms, ni poser aucune question.
– Au Taj à treize heures, dit Nirva auquel elle coupe la parole pour dire :
– Je ne sais pas ce que vous attendez de moi, mais sachez que je suis en pleine remise en question par rapport à mon métier, et à ma vie en général, je ne sais pas si je serai un convive agréable.
– Ne vous en faites pas, soyez comme d'habitude, tout à fait naturelle. C'est ce que j'attends pour ma part. Cette soirée vous satisfait ? demande Nirva en la regardant très intensément.
– Cette soirée devrait me satisfaire totalement, répond brièvement Sendre.
– Vous ne nous faites pas la dépression des jeunes accouchées, après la tension d'une période de tournage aussi longue, je pourrais comprendre ?
Sendre éclate d'un beau rire, et embrasse Nirva sur la joue, en le rassurant :

– Je ne suis absolument pas dépressive, juste un peu trop lucide… Ne vous inquiétez pas pour moi, M. Nirva.
Nirva se demande pourquoi elle ne l'appelle pas comme tout le monde : Nirva. Ce « monsieur » le gène un peu, il se promet de le lui dire demain.
Sendre suit maintenant un attaché culturel de l'ambassade des États-Unis, qui vient de l'enlever à Nirva en s'excusant. Il la présente à l'acteur américain Richard Gere qui vient d'arriver en Inde. Il était présent à la projection et tenait à féliciter Sendre qui ignorait sa présence ce soir. Gere a aimé sa prestation, il lui dit pourquoi et Sendre apprécie parce qu'il a détecté cette différence entre l'actrice indienne et le travail tout mental qui sévit en Occident. Sendre est à la fois très étonnée et ravie qu'un comédien de cette trempe ait compris cela le temps d'un film, sans participer au travail.
– On me demande de jouer le rôle principal, un Occidental, dans un film mis en scène par un Indien, je ne voulais pas, mais vous m'avez fait changer d'avis, j'ai maintenant l'impression que j'ai beaucoup à apprendre, beaucoup. Parce que vous, Indiens, travaillez autrement, et que l'intellect et le mental occidentaux sont très handicapants, me semble-t-il maintenant, dit-il, plongé dans les yeux lagon de Sendre qui approuve.
– Vous avez raison, ce fut une sorte d'épreuve pour moi, mais j'ai aussi énormément appris… Je veux dire que je sais de manière consciente et très lucide, ce qu'il faut éviter de faire, dit-elle dans un éclat de

rire qui fait rire Richard.
– Vous habitez Mumbai ? demande Richard.
– Oui, mais je bouge beaucoup, comme vous pouvez imaginer… J’en ai un peu assez, j’ai besoin d’un break ! lance Sendre.
– J’espère en tout cas avoir le plaisir de vous revoir, je suis ici pour trois semaines, avant de retourner en Californie.
– J’en serais ravie, ce fut un plaisir de vous rencontrer, dit Sendre en prenant congé.
Gere la regarde s’éloigner dans son sari, comme une princesse, dont elle a le port de tête, la grâce et l’allure. Mais déjà, l’attaché culturel qui le guettait vient le chercher pour le présenter à d’autres personnalités présentes ce soir.

Un autre acteur est présent, un Français, Richard Berry, dont Sendre découvre l’existence, jamais entendu parler avant, et on lui dit, en la présentant, qu’il est aussi réalisateur de film, et que son dernier film *La Boîte noire* est une vraie réussite. D’après ce que comprend Sendre, c’est un film assez sombre traitant de l’inconscient, et le mental occidental se mêlant d’inconscient, elle se demande ce que cela peut donner. Berry est séduisant, Sendre est sensible à son timbre de voix très particulier. Mais ils n’échangeront que quelques mots, apparemment il n’a pas la même approche du film de ce soir que Gere. Amérique et Europe, deux mondes. Et pourtant, se dit Sendre, l’être humain, lui, ici ou là-bas, c’est la même histoire qui se répète et que l’éducation, la culture et la

spiritualité, présente ou pas, vont aider ou abîmer… Sendre ne sait comment formuler ce qu'elle ressent ce soir, au milieu de tous ces gens très différents les uns des autres qui se croisent, comprennent ou non, saisissent ou non ce qui fait le quotidien des uns et les cauchemars des autres, les rêves des uns, les illusions des autres, le tout malaxé par des siècles d'habitudes prises, de traditions respectées ou bafouées, bref ! Ce n'est pas simple.
Sendre vogue sur le nuage international d'un ciel cosmopolite, elle va et vient, superbe en son sari de soie satinant sa peau et faisant scintiller ses yeux. Le regard posé sur l'un ou l'autre des invités, elle fait un signe à l'un pour sourire à un autre, ou embrasse une joue amie qui se tend.
Sendre a perdu Carl de vue, Nirva a disparu dans la foule, Ann est toujours en grande conversation avec son comédien italien, et ses parents se sont déjà esquivés, après un petit signe de la main lui envoyant un baiser. Sendre se sent orpheline soudain, et la joie qui ne la quitte pas fait dire à sa petite voix intérieure que finalement, sa remise en question est une excellente chose, et qu'il y a là plus de force positive que de détresse, plus d'énergie que de déprime, quelle drôle d'idée de la part de Nirva de voir dans une remise en question une déprime possible ! C'est tout le contraire ! C'est une source qui naît, un début qui s'annonce, une autre manière de vivre qui pointe à l'horizon des habitudes prises, bref ! C'est plutôt enthousiasmant que triste, quelle idée vraiment de la part de Nirva ! Cela la fait sourire. Il faudra que je

dise à Nirva, se dit-elle, que si chaque remise en question était le signe d'une déprime, je devrais être au trente-sixième dessous, depuis le temps que je me remets en question ! Et cela en dit long, pour Sendre, l'Indienne, sur le mental occidental qui ne peut imaginer là que déprime et mal-être, lui qui ne croit et ne vit que de certitudes et de doutes, les seconds faisant ombrage aux premiers qui s'ancrent de plus en plus pour s'affirmer un peu plus à chaque fois.
Il y a vraiment une grande différence entre nous, se dit Sendre. Différences bien enrichissantes si l'on arrive ensemble à les décrypter et les affiner de part et d'autre de ce mur du mental.
Sendre décide alors de rentrer, elle sait que le chauffeur l'attend.
Elle fait donc un petit tour pour prendre congé, elle ne veut pas filer à l'anglaise, pas ce soir. Il est déjà minuit et demi, et elle a besoin de se détendre, elle rêve d'un bon bain tranquille…
En bas, le chauffeur qui l'attend lui ouvre la portière, elle ramène sur ses genoux les pans du sari, avant de se laisser aller confortablement, pour un trajet de vingt minutes.
Ses parents ont laissé la lumière du porche allumée pour son retour.
Le chauffeur attend qu'elle soit rentrée pour disparaître à son tour.
À l'intérieur de la maison, le salon est brillamment illuminé, elle l'éteint.
Dans sa chambre, une enveloppe est posée sur son lit, elle l'ouvre et lit ce mot sibyllin :

« J'ai hâte de te revoir. Paolo »
Elle reste quelques secondes la lettre à la main, sans savoir qu'en faire, elle ne comprend pas qui a pu déposer cette lettre chez elle. Paolo ? Impossible !
Renonçant à comprendre, elle se prépare un bain parfumé digne d'un spa, dans lequel elle entre en marchant, à son habitude, sur la soie du sari étalé sur le sol de la chambre.
Sendre a mis de la musique pour ne pas s'endormir dans son bain, mais tous les visages croisés ce soir lui reviennent dans une farandole comique qui l'empêche de s'assoupir.
Paolo ! Voilà autre chose, et elle repense à la réflexion de son ami italien. Peut-être ce comédien a-t-il déposé le mot de Paolo ici ? Et pourquoi pas ? Ce qui expliquerait cette réflexion sibylline ? Mais Sendre se dit que tout mystère étant toujours éclairci par le temps, elle saura bien un jour ce qui s'est passé, pour l'heure elle se détend et se vide de tous ces masques souriants qui l'ont entourée et qui pour la plupart étaient très sincères, elle n'en doute pas.

En arrivant le lendemain matin à l'hôtel Taj Mahal, la première personne qu'aperçoit Sendre est Paolo. C'est un choc pour elle qui comptait demander des éclaircissements sur le mot de Paolo, à son ami comédien.
Paolo ne l'a pas encore vue, il est en pleine conversation sur son mobile, mais quand il lève les yeux et la voit, il expédie son interlocuteur et se précipite sur elle sans oser la toucher, ce dont Sendre lui sait gré. En plein milieu du hall de l'hôtel, elle ne se voyait

pas, ici, à Mumbai, se faire enlacer par Paolo.
– Mais qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-elle.
– Je voulais te revoir, je suis arrivé trop tard pour la projection hier, et Nirva, sachant que je venais pour toi, en a profité pour organiser une réunion de coproduction ce matin, mais j'espère que tu peux être libre dans la semaine qui vient. Je suis venu et je reste pour toi, dit Paolo avec un regard très éloquent.
Sendre soudain a une folle envie de l'embrasser, ce qu'elle fait, sur les deux joues.
– J'aime bien aussi quand tu es très pudique ! dit-il d'un regard allumé.
Et quand le regard de Paolo est allumé, c'est tout un programme, pense Sendre en lui souriant.
– Bon alors, ça va les amoureux ? dit Nirva qui s'est approché d'eux.
Mais Sendre et Paolo ne répondent pas, tout occupés à leur retrouvaille, ce qui fait dire à Nirva :
– Bon, surtout ne répondez pas tous les deux à la fois !
– M. Nirva, vous êtes un cachottier, pourquoi ne pas m'avoir informée de l'arrivée de Paolo ? demande Sendre.
– C'est que j'avais des ordres, voyez-vous, et je ne voulais pas encourir les foudres de Paolo qui sont terrifiantes, je les connais ! s'excuse Nirva en souriant.
– Bon, la réunion va commencer, c'est à l'étage dans le salon de la suite de Nirva, on monte ? demande Paolo en entraînant Sendre qui porte ce matin, un jeans slim fort seyant, et un tee-shirt blanc, son uniforme de travail.

Devant la porte de la suite, Carl attend mollement en se demandant ce qu'il vient faire là, Ann et le comédien italien se précipitent sur leur ami Paolo, en lançant un regard entendu à Sendre qui lui dit simplement bonjour. Il y a là un homme grand et un peu dodu coiffé d'un turban, le producteur indien, qui salue Sendre dans sa langue. Un homme plus petit et sec au visage un peu joufflu, c'est le metteur en scène indien que connaît Sendre pour avoir tourné avec lui. Nirva ouvre la porte et les précède dans le salon où des boissons et des petits canapés sont disposés sur la grande table basse. Ann suggère de faire le service afin de ne pas être dérangés par la présence d'un garçon de l'hôtel. Sendre propose son aide, ce qu'elle refuse. Les huit personnes présentes s'installent donc. Nirva prend la parole :

– Je vous remercie d'être tous présents à mon appel. Il sera question aujourd'hui du prochain film, je m'explique, un tournage commence pour ma maison de production dans quinze jours, ce n'est pas de ce film dont je parle, mais de celui qui suivra, cela veut dire que le tournage de celui dont nous allons parler aujourd'hui ne commencera pas avant au moins un an. Je veux que ce point soit bien précis pour tout le monde. L'auteur indien de ce film nous rejoindra dans quelques minutes, il sort d'une autre réunion. En attendant, je veux vous donner certaines grandes lignes, non pas de l'histoire, mais de la façon dont je vois les choses. La partie indienne de la production sera assurée par M. Tajar ici présent, nous envisagions tous les deux une coproduction, mais nous

avons maintenant des demandes du Maroc et de la France, pour y participer, sous diverses formes sur lesquelles je ne m'étendrai pas. Bref, nous ne savons pas encore si nous allons produire ce film à deux ou à quatre. Cependant, c'est une histoire traitant de spiritualité aussi, et en fait la spiritualité sera la véritable vedette de ce film. Cela nous incline à penser que nous aurions intérêt à nous retrouver à quatre, car symboliquement, comme le dit très justement M. Tajar, ce serait plus porteur. Et il a raison.
Ann n'a pas commencé à servir pour écouter de toutes ses oreilles. Elle est très intéressée par cette histoire de spiritualité et se dit que finalement Nirva n'est pas aussi obtus dans ce domaine qu'elle le pensait… Mais c'est quand même un nouveau domaine pour lui.
Sendre aussi est intéressée, et elle se demande, tout comme Carl, ce qu'elle fait là, à part le fait que Paolo est présent et qu'elle est heureuse de le savoir. Ce dernier prend la parole :
– Mais tu oublies, Nirva, que je veux aussi rentrer dans la production, tu oublies l'Italie, un pôle européen de plus, dit-il.
– Mais non, nous n'oublions pas, cher Monsieur, ce n'est simplement pas encore à l'ordre du jour, répond le producteur indien.
Ann commence à servir à boire, en attendant que les explications redeviennent aussi intenses que l'ouverture par Nirva…
Nirva reprend la parole au bout de quelques minutes d'échange futile :
– Le personnage principal est un archétype, celui de

la Beauté. Et à l'unanimité, nous voulons, si elle accepte, que Sendre prenne et joue le rôle, dit Nirva en regardant Sendre.

Sendre ne dit rien, elle écoute tandis qu'il continue :

– Le rôle d'un archétype est inhabituel, les personnages généralement sont des hommes et des femmes avec leurs caractéristiques propres, mais un archétype, c'est autre chose ! Nous pensons, à l'unanimité, que Sendre est la seule actrice au monde à pouvoir rendre crédible ce rapport des inconscients entre eux, dans la relation de la conscience individuelle à la conscience collective. Elle nous dira ce qu'elle en pense. Je ne peux rien dire de plus, parce que si Sendre n'accepte pas, nous n'aurons pas le rôle principal, et nous ne le trouverons pas ailleurs. Le metteur en scène ici présent est lui aussi, d'accord, et de plus, il connaît bien Sendre pour l'avoir employée souvent dans ses films.

– Oui, dit ce dernier se tournant vers Sendre, je sais que tu peux jouer ce rôle comme personne d'autre ne pourra le faire, parce que, entre autres, tu as fait sur toi un travail qui te permettra d'avoir le recul nécessaire pour assumer un archétype sans qu'il te noie ou te casse.

Ce qui fait sourire Sendre qui acquiesce d'un mouvement de la tête.

Carl se demande toujours pourquoi il a été convié à cette réunion, tout en regardant de temps en temps Paolo qui dévore littéralement Sendre des yeux.

Soudain, contre toute attente, Sendre prend la parole :

– Je trouve cette idée d'archétype formidable, d'autant que cela sera une première, c'est aussi une très bonne idée de faire un film traitant de spiritualité au

sens large du terme, et c'est encore une meilleure idée de le faire par la voie d'une production Orient/Occident. Nous avons beaucoup à apprendre et beaucoup à donner les uns des autres, les uns aux autres. Cependant puisque le projet est si novateur et si original, alors il faut que les moyens et la façon de travailler le soient aussi. Y avez-vous pensé ? demande Sendre à la ronde.
– Oui, nous y avons pensé, et pour commencer, nous vous proposons trois jours entiers à Goa pour nous connaître tous un peu mieux, et pour amorcer un travail. Au bout de ces trois jours, nous aviserons, qu'en dites-vous ? dit Tajar.
– Pardonnez-moi, mais je ne vois vraiment pas ce que je suis venu faire à cette réunion, puisque vous avez un auteur ? demande Carl.
– Oh ! Pardon Carl ! J'en viens à toi, nous aimerions que l'auteur indien qui va se joindre à cette réunion, et toi, vous travailliez ensemble pour que les notes de l'Orient répondent à celles de l'Occident et inversement, dans tous les dialogues. L'adaptation vous sera confiée à tous les deux, si tu es d'accord pour te joindre à nous, lui répond Nirva.
Carl qui y voit un peu plus clair ne dit rien, il attend de voir l'auteur, cela lui semble important.
Mais l'auteur attendu téléphone à Nirva, il est retenu en réunion, s'excuse, et le priant de saluer tout le monde, précise qu'il les verra à Goa. Carl reste donc sur sa faim, il est un peu dépité, et Sendre qui comprend le regarde tendrement.

Après cet appel, tous se mettent à discuter, Paolo avec Nirva, Sendre avec Ann, le comédien italien qui raconte à Carl la soirée chez Paolo à Rome, ce qui ne le rassure guère sur les intentions de Paolo envers Sendre, et il observe ces deux-là de manière suspicieuse, mais leur attitude présente dans cette conversation ne lui apprend rien de plus. Ils sont vraiment absolument « normaux », Sendre ne montre aucun émoi particulier et Paolo est très occupé à essayer de convaincre Nirva auquel se sont joints Tajar et le metteur en scène indien. C'est un moment assez gai finalement, se dit Carl. Il est vrai que dès qu'un projet se profile, défendu et argumenté par des gens compétents et passionnés, alors de véritables tableaux sont peints par toutes les couleurs ainsi dégagées dans l'invisible. Et la suite de Nirva ressemble, pour l'Ange observateur installé sur une console, à une galerie de tableaux faisant preuve d'une telle indépendance dans la créativité exprimée, dans les sentiments lâchés, dans les joies partagées ou les craintes émises, que l'Ange, admiratif, se dit qu'il est bien dommage que tout ce petit monde n'en soit pas conscient, ce qui donnerait aux responsabilités encore plus de poids et de raisons de s'affirmer.
Farceur, l'Ange observe et soudain, d'un geste discret de son aile droite, il touche le front de Carl qui s'est levé pour aller aux toilettes dans la pièce à côté. Après cet effleurement de l'Ange farceur bien observateur, Carl s'arrête sur le pas de la porte et avant d'en franchir le seuil, il se retourne sur… une galerie de tableaux vivants et mouvants dont les lignes et les traits, les cadres et hors cadres, remplissent la pièce

d'une multitude de couleurs harmonieuses mais aussi en partie discordantes. Il y a là du Christian Lacroix, du Saint Laurent, de la belle époque dans les couleurs osées qui se mêlent sans se fondre et passent des unes aux autres dans une liberté totale stupéfiante. Chaque bouche, chaque main, chaque mouvement est un pinceau créatif de la plus étonnante facture qui soit ! C'est magnifique, éloquent et très instructif. Ce moment dure une grande minute, puis Carl franchit la porte, ce qui coupe court à ce débordement pictural… si bien qu'en revenant il se demande s'il n'a pas rêvé, tant tout le monde a l'air parfaitement à sa place dans l'ordre « normal » du déroulement des conversations qui se poursuivent dans un calme effervescent de bon augure. Et puis cette façon qu'ont eue les coproducteurs Nirva et Tajar – pour l'instant – de mettre une équipe restreinte au courant et de les inclure complètement au projet avant le moindre contrat, prouve de leur part qu'ils sont vraiment dans un esprit de collaboration où chacun a sa place et son avis. L'idée de Sendre de trouver de nouvelles voies pour un projet aussi novateur en son fond, dans l'esprit, est aussi une belle idée qui a reçu l'approbation de tous. Carl se dit que finalement, quel que soit l'auteur indien, qui qu'il soit, c'est une belle aventure, et prenant Nirva à part, lui précise tout de suite qu'il accepte d'en faire partie. Sendre qui l'a entendu, vient l'embrasser sur la joue puis sur le front entre les deux yeux, en lui prenant la tête dans les mains.

Personne n'avait envie de quitter personne, c'est

curieux, se dit Ann, et c'est elle qui décide de leur proposer un déjeuner puis un dîner, et pourquoi pas un goûter tous ensemble ? L'Ange observateur est satisfait. C'est bon pour la suite de la galerie et des tableaux qui font et défont pour les étendre par-delà la suite, des liens et des plaques dont les couleurs se fondent en nappes dans le ciel de Mumbai, colorant de manière tout invisible l'espace qu'elles envahissent, pour en changer l'atmosphère et animer le ciel d'un mouvement dont les quelques nuages présents se souviendront. Il est déjà quinze heures, ils ont faim et cela tombe bien, le room service qu'appelle Ann leur propose un *"late lunch"* dans la suite ou encore, de les servir au restaurant. À l'unanimité ils choisissent un *"late lunch"* dans la suite, joyeusement. Les bouchons de champagne sautent, l'eau coule à flots pour Sendre qui ne boit pas d'alcool. Il est le cœur tout juste, la belle heure pour continuer à se connaître et à échanger, à livrer des idées novatrices et à s'aimer mieux. Même Paolo, qui ne pensait qu'à se retrouver seul avec Sendre, est ravi de la tournure que prend cette journée à Mumbai, une grande première pour lui, et ne manifeste que de la joie, aucune impatience, ce qui étonne son ami le comédien italien. C'est un *late lunch* fou ! suivi d'une promenade puis d'un goûter et d'un souper, car tout le monde est gavé, tardif… Chacun regagnera ses pénates entre vingt et vingt-deux heures. Une journée à part, une sorte de feux d'artifice lancés sur le monde dont le ciel de Mumbai est le relais et le sage distributeur pour un film dont les quatre premières semaines de tournage

auront lieu ici, sous les auspices de la vision croisée et complémentaire de la spiritualité indienne, et de la spiritualité occidentale marquée par un judéo-christianisme un peu rigide qui mérite de ne plus s'accrocher exclusivement à ses propres repères. Tout cela est si enthousiasmant que nos huit compères de ce jour mémorable n'oublieront jamais dans les mois qui suivront, dans l'année préparatoire au film, que cette journée fut tout à fait particulière et ouverte sur des relations qui commencent à tisser ce matériau spirituel nécessaire aux grands projets artistiques et autres.
Durant tout ce temps, l'Ange a veillé, et tard dans la nuit, quand après dîner tout le monde est parti se coucher, Carl en sortant de la voiture qui le ramenait à l'hôtel avec Ann, a vu le vol d'une armée d'Anges traverser le ciel de Mumbai, et quand il est entré dans sa chambre, après un bonsoir rapide à Ann, se précipitant à la fenêtre, il a vu qu'il avait bien vu ! L'Armée des Anges s'éloignait dans la direction de Paris… Mais Carl n'en dira mot car il se demande vraiment ce que veulent dire toutes ces visions supra-sensorielles ! Ann n'a rien vu, elle, les autres non plus. Carl n'est pourtant pas inquiet pour sa santé mentale, c'est qu'il ne sait pas que l'Ange observateur l'aime bien et rend possible à son regard certains faits réels demeurant invisibles à d'autres, à la majorité en fait. Et peu à peu, Carl l'athée, s'ouvre à une autre dimension qu'il ne soupçonnait guère, et ce, depuis qu'il a rencontré Sendre. C'est peut-être une coïncidence ? se dit-il sans trop y croire. En effet, il

n’est pas au bout de ses surprises, parce que l’Ange le rencontre durant ses nuits, ce qu’il ne sait pas encore. Le matin suivant vers cinq heures, c’est très tôt pour Carl, il se réveille en nage, sans comprendre. Mais cette nuit-là, l’Ange l’a entraîné si loin de la Terre dans son sillage, que Carl pour qui ce marathon de l’invisible est totalement abstrait, encore, a eu un certain mal à revenir, ce qui a provoqué cette suée incompréhensible pour lui. Carl, sans le savoir encore, vit intensément sur des plans qu’il entrevoit sans bien les situer autrement que par le terme « visions ». Carl parle de moins en moins pour ne rien dire. Il est conscient qu’il change, qu’il évolue, mais comme il ne fait pas grand-chose pour, il est assez détaché, pour ne pas en faire tout un fromage !
Ce soir-là Sendre a dormi au *Taj Mahal*. Elle n’a pas prévenu ses parents, mais sa mère avait compris lors du cocktail à l’ambassade des États-Unis, qu’entre sa fille et Paolo, les regards étaient plus intenses que d’habitude, et qu’ils faisaient inconsciemment preuve d’une intimité qui s’imposait. La mère de Sendre ne fut donc pas surprise, le lendemain matin, de l’absence de sa fille pour le petit déjeuner en famille. Son père ne fit aucun commentaire, Sendre est une femme, pas une enfant que l’on surveille. Mais tous deux ont noté que c’était la première fois que Sendre découchait. Elle ne redoutait aucun scandale. Paolo était sûrement célibataire. Et c’était rassurant pour eux parce que Sendre était responsable, et sa moralité ne faisait plus aucun doute pour personne en Inde.

Parée d’un lourd sari blanc lamé or, les bras chargés de bracelets d’or, de longues boucles d’oreilles ornées de perles d’où pendent de petits pompons d’or, ses yeux lagon lançant des éclairs de calme lumière dorée, Sendre est entrée dans la pièce sous les applaudissements des convives. Il est environ dix-huit heures et à dix-huit heures précises, Paolo l’a rejointe en costume blanc, costume indien, Sendre y tenait. Un murmure a parcouru la salle d’apparat où des roses blanches, roses et rouges embaumaient. Et puis Paolo est très beau, vêtu ainsi de blanc. Et la fête a commencé après que le père de Sendre, son épouse à ses côtés, ait annoncé les fiançailles de sa fille avec Paolo. Applaudissements et joie partagée. Sendre a voulu du blanc partout. Il y a en plus des roses, des pétales de roses sur toutes les tables et sur le sol à l’entrée et sur l’allée principale. C’est magnifique. Blanc et or, blanches, roses et rouges pour les roses. La soirée est romantique, le luxe déployé nécessaire, le public de Sendre ne comprendrait pas que la Reine de cœur de tant de spectateurs émerveillés, ne les fasse pas rêver le jour de ses fiançailles. Mais outre ces bonnes raisons, Sendre elle aussi a besoin de rêver au bras de son choisi, de son promis, Paolo. Tout est allé très très vite. Cette réception, ces fiançailles ont été annoncées

il y a quinze jours seulement, mais tout est prêt à temps. Sendre a horreur de voir traîner les décisions qui s'étiolent avec le propos qu'elles soutiennent. Pour Sendre : sitôt dit, sitôt fait. Trop spontanée, elle ne supporte pas les sempiternelles hésitations et prudences qui font des Occidentaux les personnes les plus lentes du monde que connaisse Sendre. Les fiançailles de Sendre avec Paolo furent décidées après leur première nuit ensemble à l'hôtel Taj Mahal. Puis Sendre a mis sur rails le jour même l'organisation de cette réception, et elle se moquait éperdument de savoir qui viendrait, qui pourrait venir... si rapidement parmi toutes les personnalités invitées. Et ils se sont tous libérés ! Comme quoi, a-t-elle dit à ses parents qui s'inquiétaient : « Quand on suit son propre mouvement et qu'il est juste, cela rallie tout le monde à terme. La preuve ! »
Et Sendre a raison. Tellement raison !
Sendre avait indiqué : « à partir de dix-huit heures ». Ce qui laisse à chacun et à l'ambiance générale, le choix de l'heure finale… Un orchestre de musique indienne composé de trois musiciens, une chanteuse amie de Sendre et deux danseuses accompagnent les festivités qui se poursuivent tard dans la nuit puisque quelques intimes et l'équipe restreinte du film petit-déjeunent tous ensemble avec le nouveau couple, vers six heures et demie le matin suivant, avant d'aller dormir un peu.
Et Sendre a reçu un mot du Président indien, qu'elle ne montrera à personne, pas même à Paolo.
Sendre a rencontré ses futurs beaux-parents quelques jours avant quand ils ont atterri à Mumbai. La mère

de Paolo est française, son père italien. Sendre entre dans une famille européenne, ils font leurs premiers pas en Inde.
C’est une petite révolution de couleurs et de différences, de notes et de rythmes, de mélodies et de chants aux sonorités si belles et étranges pour les uns, si familières pour d’autres ! Un cocktail, un mélange, une tolérance et une ouverture qui se lâchent dans un espace ouvert dont le monde est la vedette, dont les nations sont des membres, dont chacun est une conscience.
Sendre vit tout cela plus qu’elle ne le pense ou ne le dit. Et le vivant, elle devient un exemple, un symbole, un trait de vie tiré sur les déviances mentales ou les idées absurdes du séparatisme qu’elles installent malgré les beaux discours et les déclarations, quelles qu’elles soient.
Et puis Sendre a tendance à ignorer ce que peut dire d’elle la presse indienne ou occidentale. Dans son pays elle sait que toute critique injuste à son égard ne peut atteindre son public qui est bien trop connecté à elle directement pour croire n’importe quoi. Ailleurs, elle s’en moque. Et quand Paolo lui parle de la presse italienne qui était présente à la réception, elle balaie d’un coup de tartine confiturée dans laquelle elle mord, toute polémique à ce sujet. Puis elle éclate de rire en disant qu’il faudra quand même les lire, mais sans se prendre la tête.

La vie est une série d’événements étranges puisqu’ils donnent naissance au temps de la durée telle que

nous la vivons. Sans cet enchaînement quotidien émaillé par les plus grands événements tels que naissance, mariage… entre autres, le temps et l'espace seraient peut-être confondus et nous ne serions les uns et les autres que des nuages mobiles et plastiques sous les caprices du vent. C'est en se réveillant le lendemain de ses fiançailles officielles avec Paolo, après une nuit passée toute seule chez ses parents donc chez elle, que Sendre observe ces pensées qui se pressent à elle dans une étrange farandole à laquelle elle donne du lest pour ne pas s'y laisser entraîner. Force vitale et énergie divine font bon ménage dans les corps de Sendre, et elle y compte ses corps subtils ainsi que des cordes de lyre ou de harpe sur lesquelles le Divin peut jouer au rythme de ses impératifs, de ses urgences, les mélodies qui relient, tirant de son cœur ouvert sur le monde, des notes qu'elle découvre avec un certain émerveillement. Jamais blasée, Sendre va et vient dans le ciel du lit de son célibat auquel elle a renoncé hier soir. Soirée mémorable s'il en est, Sendre est tout entière, ce matin, dans sa relation intime avec Dieu, ou plutôt à la parcelle qui vibre en elle, à la flamme et au feu qui l'éclairent à plein temps, même s'il lui arrive de se tromper, et cela doit lui arriver, parfois ? Elle ne sait plus, tant ce matin elle vibre dans le cœur du cœur de la vie en général, de sa vie en particulier. Sendre se fiance tard, elle a plus de trente ans. Mais c'est aussi une façon pour elle de se donner du temps. Sendre ne sait pas pourquoi le mariage ne l'attire guère, bien qu'elle aime beaucoup les enfants. Mais elle est

atteinte d’une sorte de syndrome de l’indépendance pour laquelle aucun remède jusqu’à ce matin, ne s’est avéré efficace. Aucun homme parmi ceux qu’elle a connus, n’a eu assez de charme, de présence, d’amour ?… pour dominer cette indépendance quasi sacrée que Sendre affectionne au point que la solitude est le creuset de sa relation au Divin dont elle imprègne sa vie dans tous les domaines. En gros, se dit Sendre ce matin, il n’y a qu’à deux, avec un homme, que le miracle du Divin dans la vie ne s’est pas encore produit. Puis tout à coup, parce qu’elle est un peu déphasée par une nuit blanche contraire à ses habitudes, Sendre qui est sur le dos, pivote vers la gauche pour regarder l’heure à son réveil, il est quinze heures ! Elle se remet sur le dos, s’étire voluptueusement, puis dans un éclat de rire soudain, se lève d’un bond. Son sari est, comme d’habitude par terre, aux pieds de son lit. Elle le foule à nouveau, c’est un plaisir que ce lamé de soie sous ses pieds, légèrement rugueux, mais si précieux. Les bijoux sont posés sur la table de nuit, elle les bouge d’une main distraite puis, se dirigeant vers la salle de bains, s’aperçoit dans le grand miroir qu’elle croise. Elle aime ce qu’elle voit d’elle et rend grâce parce que c’est aussi une chance cette beauté et elle l’offre à la gloire de Dieu qu’elle sert et entend continuer à servir de son mieux.

Sendre est épanouie et comblée ce matin, ne serait-ce cette vilaine pensée qui la traverse : « Épanouie et comblée pour l’instant… » parce que épanouie et comblée n’a jamais, pour elle, été relié à un homme,

mais à Dieu, elle se demande déjà si cet homme sera à la hauteur. Pensée grise qu'elle chasse du geste coutumier dont elle soulève ses cheveux pour bloquer une mèche derrière son oreille droite.
La journée est déjà bien amorcée, et Sendre a prévenu tout le monde, hier ou plutôt ce matin au petit déjeuner, qu'elle resterait seule en ce jour particulier d'un lendemain de ses fiançailles, ce qui a étonné Paolo, mais elle fut intraitable : besoin d'être seule.
Les parents de Sendre sont sortis, lui laissant la maison tout entière. Ils savent, pour bien connaître leur fille, que quand Sendre a besoin de solitude, il est important pour elle de respecter cette nécessité. Mais Sendre ne compte pas traîner à la maison, elle a d'autres projets. Après son bain, elle s'habille d'un jeans, d'un tee-shirt blanc et d'un gilet sur ses épaules, elle noue les manches sur son cœur, se prépare un en-cas dans la cuisine, même la fidèle femme de ménage cuisinière l'évite semble-t-il puisqu'elle ne la croise même pas.
Sendre prend sa voiture, ce qu'elle fait rarement, un chauffeur-garde du corps l'accompagne partout. Mais aujourd'hui, Sendre est une femme comme les autres, indépendante certes, mais sans apparat et sans chichi, sans regard autre sur elle que celui de Dieu. C'est ainsi qu'elle a voulu cette journée, c'est ainsi qu'elle va la vivre.
Sendre a garé sa voiture dans une cour attenante à une maison modeste à trente kilomètres de Mumbai. Elle est descendue et s'est promenée dans un petit jardin potager où des roses sont aussi à l'honneur. Il y a là

un petit temple, un Bouddha, des offrandes, des fleurs, de l'encens et une paix incroyable. Personne alentour. Juste le silence et quelques cris d'enfants au loin.
Sendre est assise à même le sol, genoux repliés. Les yeux grands ouverts elle prie. Une sorte de prière méditative, une sorte d'alignement sacré en elle et vers Dieu, pour mieux accéder à un taux vibratoire que le Divin lui rend plus intimement sensible.
Le temps s'est arrêté pour Sendre, elle fait corps avec lui et aucune limite ne la retient plus aux minutes ou heures qui passent et dont elle n'a plus la notion.
Peu à peu des cercles bleus et or naissent et se forment dans l'espace du petit temple où Sendre n'est plus que prière. Se mêlant aux volutes de l'encens, ils s'élargissent et les scintillements de l'or nimbent l'espace tout entier, sortent du petit temple pour rejoindre des nappes de chaleur teintées d'orangé, à l'extérieur, dans la campagne environnante jusqu'au petit village à quelques kilomètres de là. Sendre a les yeux ouverts, ou plutôt à demi-fermés, mais son cœur visite d'autres plans qu'il rend accessibles à son corps énergétique sans y mêler le corps mental. La Paix est là, en elle, Sendre la touche de tout son corps physique qui vibre à l'unisson de cette ambiance particulière qui la porte et soulève en elle une Joie paisible.
Il y a longtemps que Sendre n'avait pu se recueillir ainsi dans son temple favori. Son voyage aux États-Unis, puis en Europe et au Maroc, sans la couper de son intériorité, l'avait éloignée de cet endroit tranquille qu'elle connaît depuis toujours, aussi loin que

fouille sa mémoire.
Sendre est dans une conscience si aiguë d'elle-même et de l'environnement que les bleus et or qui l'entourent énergétiquement lui sont sensibles ainsi que les tonalités qui emplissent l'espace et elle tout entière. Sendre est dans une conscience toute particulière où elle sent physiquement les énergies divines travailler en elle. Et Sendre s'efface devant elles pour les transmettre au mieux, mais cet effacement tourne très vite à la fusion et sa conscience fusionne, elle aussi en ses aspects à la fois subjectif et objectif dans une sorte de volcan ou de geyser, où les feux deviennent le Feu divin à l'œuvre.

C'est alors qu'elle est dans cet état, que Sendre sent derrière elle une présence dont elle connaît bien la vibration élevée. Une sorte de télépathie entre elle et cette présence, comme si la fusion intérieure débordait pour se fondre vibratoirement dans une même vibration propre à deux personnes. Sendre s'est inclinée vers le sol avant de se lever, mais juste avant qu'elle ne le fasse, une main s'est posée sur sa tête, l'effleurant plus qu'autre chose. Sendre se lève et se retourne, son Maître lui fait face en souriant et lui indique de le suivre dans une pièce monacale où brûle de l'encens, du meilleur, à la rose. Il n'y a pas de chaise, juste des coussins sur des tapis indiens, une table rectangulaire basse, un mobile de bambou pend au plafond. Et des tentures avec de petits miroirs incrustés tapissent deux des murs. Les deux autres murs ont une grande fenêtre donnant sur la campagne et une porte-fenêtre, par laquelle ils sont entrés, donnant sur le potager.

C’est une pièce sereine, intimiste et sans agression visuelle, tout, là, n’est qu’harmonie.
Le Maître s’assied à même le sol dans la position du lotus, Sendre reprend la position qu’elle avait pour prier dans le petit temple.
– Tu t’assois comme une Japonaise, dit le Maître en souriant.
– Oui ! Je ne sais pas pourquoi, c’est une position très confortable pour moi, dit Sendre en souriant aussi.
– Alors c’est bien, dit le Maître.
Puis il ferme les yeux, et un silence s’ensuit dans lequel les cercles bleus s’installent à nouveau, mêlés à l’or de cercles plus fins qui entourent toute la pièce dans une profusion de nuances allant du plus foncé au plus clair. Pendant ce temps, Sendre a l’impression que le haut de sa tête vibre un peu plus vite qu’auparavant, et un bien-être indescriptible qu’elle connaît bien l’envahit des pieds à la tête. Combien de temps ce silence a-t-il duré ? Sendre ne saurait le dire. Le Maître le rompt pour dire :
– As-tu une question particulière ?
– Non, Maître, pas de question particulière, juste l’impression que ma vie entière est une question à laquelle Dieu répond en permanence. Et toutes les questions sont là, en moi, ainsi que toutes les réponses.
Un silence, et le Maître poursuit :
– Krishna vibre, Ganesh donne, la raison piétine et le cœur sait. Si tu n’oublies pas cela, alors, tu peux avancer sans peur parce que tout est contenu dans cet homme-amour qu’est l’être humain.
– L’être humain-Amour que sont l’homme et la

femme, rectifie Sendre en souriant.
– C’est bien, tu as retenu l’essentiel. Et tu sais que tout est test, et qu’il faut oser dire ce que tu sais quand tu l’as expérimenté. C’est bien, Sendre, dit le Maître en la regardant dans les yeux.
Silence. Il continue.
– Comment va ta vie en fonction du Divin ?
– Elle va bien parce qu’elle est fonction du Divin. Mais je viens de me fiancer, et c’est encore autre chose, dit Sendre.
– Non, c’est la même chose, le ruban de la vie est fluide et si des nœuds se font, ils se déferont. Le tout est de ne pas les provoquer en les nouant gratuitement… dit le Maître.
Un autre silence puis il enchaîne :
– Dans la vie une rencontre se fait pour une raison, pour une saison ou pour la vie tout entière. Et il est rare de savoir consciemment dans quelle catégorie se situe la rencontre en question. Elle s’avèrera, nul besoin de chercher à savoir.
Sendre demeure silencieuse, les yeux baissés. Puis au bout d’un moment elle dit :
– Merci Maître, cela me sera très utile.
Sendre s’incline devant le Maître qui est entré en méditation, puis elle quitte la pièce doucement, avec une force ajoutée dont elle est consciente.
En reprenant sa voiture, sur le chemin du retour, il fait déjà nuit, mais une lumière en elle scande d’éclairs bleus et or ces mots qui lui semblent importants :
« Une rencontre se fait pour une raison, pour une saison ou pour la vie tout entière. »

La vie est parfois une chienne qui se repaît de nourriture opportuniste, léchant là où elle le sent, des résidus salement odorants n'attirant qu'elle ou ceux qui, laissés pour compte, croient que la vie n'est que cette chienne. Dépourvu d'horizon, le monde bascule alors dans les turpitudes de chacun, les pires étant celles qui se cachent et se masquent ainsi que des voleurs voire des assassins, honteux et fiers à la fois… Ce n'est pas simple et chaque vie devient l'enjeu du Diable que Dieu remet en question dans l'infinité de sa bienveillance, parce que Dieu croit en l'homme. Mais Il est parfois bien le seul à y croire !
Les hommes, eux, se font rarement confiance au point de croire en Dieu. Mais il y en a pourtant, et ceux-là ne se soucient pas de la chienne qui se repaît, mais de la vie, la leur qu'ils offrent à Dieu comme un moyen pour Le servir.
Les cultures diffèrent, les traditions se font écho sous des formes différentes elles aussi, dans un contexte mondial où les religions ne répondent plus à certains qui les dénoncent parce qu'elles ont verrouillé des hommes ces libertés offertes par Dieu afin d'en faire des esclaves des dogmes qu'elles proposent voire qu'elles imposent.
Chaque homme, chaque femme est un être, une

personne globale, unique et si fortement marqué par sa propre histoire, que la vie est comprise entre ciel et enfer selon que l'on se positionne côté pile ou côté face. Sans savoir qui l'on est parfois, cela arrive, hélas ! la gente humaine fluctue entre la belle et la bête propre à chacun, dans une conscience qui ne fait pas toujours la différence parce qu'elle oscille entre les deux, avec pour axe la force qu'elle peut trouver en chacun, force de révolte ou force de soumission dont la seule mesure est divine. C'est du moins ce que pense Carl qui a passé l'épreuve des fiançailles de Sendre dans une douleur infinie, souffrance toute mentale et physique à la fois, où sans se complaire il a pourtant plongé cœur premier et tête avec, sans se soucier de faire semblant d'être heureux, il ne l'était pas. Le lendemain de ces fiançailles, il fit sa valise, moment d'agonie incertaine car quand il était arrivé à Mumbai, il pensait qu'il y resterait plusieurs mois, et avait commencé à chercher un appartement. Paolo le traître avait le profil parfait du play-boy insensible bien plus axé sur l'apparence d'une femme que sur son intériorité. Carl était écœuré, mais comment faire ? La vie des autres ne nous appartient pas, et nous ne sommes les patrons que de nous-mêmes ! Ce n'est déjà pas facile, alors les autres, cela devient impossible.

Mais Sendre avait l'air heureuse. Ce lendemain-là, Sendre était introuvable. Carl voulait lui dire au revoir mais son téléphone était sur boîte vocale et il n'avait pu la joindre. Paolo lui-même qu'il n'avait pas hésité à appeler, ne savait où était Sendre.

– C'est un comble ! lui dit Carl avant de raccrocher.
Il s'était allongé sur son lit, sa valise faite, le concierge venait de l'appeler pour lui dire qu'il ne pourrait partir que le lendemain voire le surlendemain parce que tous les vols vers New York étaient complets ! Carl prenait donc son mal en patience, il s'assoupit pour oublier sans doute tout ce que ces derniers jours avaient apporté de douleur et de souffrance à sa psyché. Il avait le dos cassé : plein le dos, normal ! Et il tournait dans sa tête des images qui n'y avaient pas leur place. Sa sonnerie du téléphone le tira de cette sorte de rêverie ou d'assoupissement, mais quand il décrocha, il n'y avait personne au bout du fil. Il crut à une erreur. Quelques minutes après, on frappa à sa porte et il alla ouvrir, les cheveux en bataille, l'œil un peu torve, la chemise ouverte, et le pantalon froissé… Il ouvrit la porte de sa chambre sur Sendre qui lui tendit une rose blanche en souriant, l'embrassa sur la joue droite et entra sans façon pour aller s'installer dans un fauteuil devant la table basse. Carl n'en revenait pas. Il se rua dans la salle de bains pour enfiler un jeans propre et un tee-shirt rouge, pourquoi rouge ? Pourquoi pas ? se dit-il. Il se coiffa et revint vers Sendre frais sinon dispos.
– Tu veux boire quelque chose ? lui demanda-t-il.
– Quelques gouttes de rosée sur tes lèvres…
Et il reconnut une réplique qu'il avait écrite pour elle dans le film qu'ils venaient de tourner ensemble… Carl sourit, et dit :
– On ne dirait pas que tu as si peu dormi, moi j'accuse les chocs, je ne suis pas très frais ! Excuse-moi.

– Oh ! Mais ce n’est pas important. Je sais que tu as décidé de partir, je trouve ça dommage parce que Paolo va repartir et que je vais me retrouver seule. J’aurais eu besoin d’un ami…
Voilà bien Sendre ! se dit Carl. Non mais ! Je ne suis pas un remplaçant ! Un Paolo bis, non. C’est incroyable ça ! Mais Sendre continue :
– Je ne vois pas pourquoi tu t’en vas si vite. Tu n’as rien d’urgent là-bas à New York puisque tu avais prévu de rester quelques mois. Et je comptais sur toi, moi, dit Sendre avec une moue.
– Oui, mais je te rappelle que tu t’es fiancée depuis. Tu n’as qu’à suivre Paolo, après tout c’est ton futur mari, non ? dit Carl.
Et pour la première fois, Sendre décèle dans sa voix une forme d’impatience.
– Et alors ? Je suis fiancée, la belle affaire mais tu es toujours mon ami, non ? À moins que tu ne veuilles pour amie qu’une célibataire ? C’est stupide Carl ! dit Sendre sur le même ton d’impatience en se disant qu’on dirait une querelle de vieux couple, ce qui la fait sourire.
Carl décroche le téléphone pour commander deux thés et des pâtisseries, il n’est pas l’heure de goûter, il doit être vingt heures bien sonnées. Mais il a envie de thé et de gâteaux, il ne demande même pas l’avis de Sendre qui lui dit :
– Si nous dînions ensemble, toi et moi ?
– OK, répond Carl, mais après goûter, nous devons suivre un ordre chronologique des choses.
Ce qui les fait tous deux éclater de rire. Il y a dans la

chambre, entre eux, une complicité certaine, et quelques nuances de rose et de vert tendre tirant très vite sur l'émeraude, qui se répandent entre eux. Ambiance ouatée et intimiste soudaine d'où une certaine joie n'est pas exclue. Carl est très étonné de se retrouver à l'aise dans cette situation imprévue qu'il n'avait pas anticipée, et Sendre pour sa part, est si détendue et si claire en son cœur, que l'écho de son amitié pour Carl porte résonance jusque dans le hall de l'hôtel qui prend des allures rosées soudaines, elle ne les voit pas bien sûr mais les imagine en silence.
L'Ange qui s'est assis sur la table basse, puis sur le canapé vide quand Carl est allé ouvrir la porte au garçon qui porte le thé, observe et sourit en se disant que cette amitié-là est à préserver, ils sont mignons tous les deux, pense l'Ange qui contribue d'une aile distraite et douce à répandre les nuances rosées et vert tendre dans l'espace tout entier de la chambre.
Carl remercie le garçon, sert le thé et propose le plateau de gâteaux à Sendre qui se sert. Le silence règne, ils boivent et mangent tous deux comme si c'était la chose la plus importante au monde. Et pour l'instant, ça l'est, se dit Carl.
Carl a allumé la télé, il veut les nouvelles du monde, des États-Unis et d'ailleurs. La France est en pleine violence urbaine, Sendre le déplore, lui aussi, mais après tout, dit Carl, ils n'ont que ce qu'ils méritent ! Ils sont si suffisants et imbus d'eux-mêmes, les Français, que les voilà dans la merde, cela va rabattre un peu leur caquet, calmer tout le monde, avec une bonne pandémie de grippe aviaire là-dessus, le

calme va revenir de force. Rien de tel !
Carl a dit cela d'un ton mi-figue mi-raisin, Sendre est stupéfaite, et il se marre pour lui faire comprendre qu'il n'était pas tout à fait sérieux.
– Tu y crois toi à toutes ces histoires de grippe aviaire ? Moi je n'y arrive pas, j'ai l'impression que c'est une forme d'arme dont on nous menace, plus du terrorisme qu'autre chose, dit Sendre interrogative.
– Je ne sais pas ! On ne sait plus, c'est trop complexe. Ce contexte mondial est étonnant et je ne sais jamais si c'est du lard ou du cochon. On dirait parfois que tout cela est organisé en amont tellement ça tombe à pic pour opérer des changements ou pour préparer une campagne électorale, ou encore pour saper le pouvoir en faveur d'une opposition qui, de toute façon s'oppose… dit Carl entre deux bouchées de gâteau.
Puis il continue :
– Je n'ai soudain pas l'impression de parler comme un Américain mais comme un Européen ! C'est que je voyage tant que je ne sais plus où je suis ! Ni comment penser…
Un silence suit durant lequel les images sur l'écran de la télé sont d'horreur, en France tout particulièrement. Carl et Sendre ont l'air d'un couple en voyage, posé dans un hôtel en Inde, prêt à repartir, et dégustant, avec les gâteaux, quelques instants de calme envahi de nouvelles agressantes dont on se passerait bien. C'est la vie ! se dit Sendre tandis que Carl lui prend la main pour la baiser, très vieille France… Décidément pour un Américain, il ne fait rien comme… se dit Sendre en lui souriant.

Sendre est ensuite rentrée souper chez elle, tard, ses parents étaient là, elle les a embrassés puis s'est retirée sans un mot dans ses appartements. Il y avait six messages de Paolo sur son répondeur et deux sur son portable qu'elle avait oublié, à dessein. Elle rappela, enfin, il était meurtri, inquiet, mal à l'aise, elle le rassura un peu et se dit, après avoir raccroché, que décidément la vie à deux ne serait pas simple. Sa question était la suivante : son indépendance était-elle menacée par le mariage ? Elle avait cru bon de répondre non à cette question, avant ses fiançailles, mais les huit messages inquiets laissés par Paolo remettaient ce « non » en question, d'autant qu'elle l'avait prévenu de cette journée de solitude qu'elle avait programmée. Et pour ne rien arranger, elle se demandait si son futur mari serait capable de comprendre qu'elle avait eu besoin de rendre visite à Carl et qu'ils s'étaient vus dans la chambre de ce dernier… Pas facile, se dit Sendre en se couchant pour la seconde nuit, seule.

Le lendemain elle appela Paolo pour déjeuner avec lui et lui déclara durant ce tête-à-tête qu'elle ne dormirait plus avec lui, ni n'aurait de rapport intime avec lui, jusqu'à leur mariage. Ce qu'évidemment Paolo ne comprit pas, prit très mal, ainsi que le fait qu'elle ait passé sa soirée de la veille avec Carl. Ce que Sendre ne voulait pas lui cacher parce qu'il n'y avait là rien de répréhensible. Cela se passa mal avec Paolo qui fit des efforts surhumains pour garder son calme, il y parvint, mais Sendre comprit bien à l'issue de ce dîner que Paolo n'accepterait pas ce genre de

« caprices » après leur mariage. Ce qui fit réfléchir Sendre avant de se coucher. Elle décida d'en parler à sa mère qui était seule dans la cuisine, en train de ranger la vaisselle du dîner.
Sa mère l'écouta avec beaucoup d'attention tout en leur préparant une infusion saupoudrée de cannelle qu'elle servit avant de s'asseoir face à Sendre. Une fois que sa fille lui eut ouvert son cœur, sa mère lui dit :
– Le mariage, ma belle, est une série de compromis inévitables. Tu ne peux plus vivre une fois mariée comme tu le faisais avant. On est deux. C'est une longue route, mais il semble que tu aimes Paolo, non ?
Sendre sirote son infusion saupoudrée de cannelle avant de lui répondre :
– Oui, je le croyais, mais alors pourquoi cette querelle avec lui ? Et depuis je ne suis plus si sûre, parce que je ne renoncerai pas, pour rien ni personne au monde, à mon indépendance, pas même pour Paolo. Ce n'est peut-être pas ça l'amour, mais pourtant je crois sincèrement l'aimer, répond Sendre.
– L'Amour est sans loi, il se suffit à lui-même. Si tu as besoin de cette indépendance, de cette liberté qui est la tienne, Paolo comprendra et s'en accommodera. Sinon, alors tu auras le choix… Mais il devrait, s'il t'aime, comprendre et t'accorder cette liberté, dit la maman de Sendre rajoutant : et il est italien ! Ne l'oublie pas. Ils sont possessifs comme tous les Méditerranéens, dit-on ! C'est sûrement vrai.
Et Sendre de conclure :
– De plus, je n'ai pas le profil-type de la femme

soumise, même indienne ! Bon qui vivra verra, j'ai besoin de repos, bonne nuit maman.
Sendre se retira après avoir embrassé tendrement sa mère qui la serra contre elle.
Le lendemain, elle se réveilla dispose et de bonne humeur. Elle voulut parler à Paolo tout de suite et appela l'hôtel où on lui répondit qu'il était parti vers six heures pour l'aéroport où il avait dû décoller voilà une bonne heure maintenant. Le concierge put lui dire qu'il avait tenté de la joindre mais que cela ne répondait pas. Et aussi qu'il avait décidé de partir après un coup de fil de l'étranger. Mais il ne put rien lui dire de plus. Effectivement, Sendre avait coupé son téléphone, mauvaise habitude. Et son portable était fermé. Elle l'ouvrit, il y avait un message laconique de Paolo :
– Je décolle ce matin à sept heures trente pour Rome. Je t'expliquerai. Tu n'étais pas joignable. Je t'embrasse. À plus tard.
Sendre posa son téléphone, elle était perplexe, et trouvait que, décidément, leur vie à deux débutait cahin-caha…
Bon ou mauvais présage, était-ce un présage ? Sendre ne voulait rien interpréter mais elle commençait à trouver que cela faisait beaucoup pour ces quelques jours suivant de si belles fiançailles.
Sendre revêtait rarement un sari dans la journée, c'est pourtant un sari qu'elle choisit pour aller voir Carl et le surprendre en plein petit déjeuner. Un sari de coton prune et rose avec de petits points dorés, ravissant et facile à porter.

Carl était encore en pyjama devant CNN, regardant les nouvelles devant une omelette très appétissante dont Sendre prit une bouchée avec plaisir.
Et le temps de rire, de se taire, d'être branchés l'un à l'autre sans phrases-supports et mots trompeurs, les voilà qui s'amusent comme des frère et sœur qui se chamaillent aussi pour un rien. Puis Carl lance :
– Je quitte l'hôtel demain.
– Ah bon, et tu vas où ?
– J'ai trouvé un appartement à côté d'ici. Je le prends pour trois mois. Il est très bien, je l'ai vu hier. Je m'y installe demain, répond Carl l'œil malin.
Sendre lui fait une bise, elle est heureuse de le voir rester quelques mois. C'est super, pense-t-elle en constatant qu'elle est beaucoup plus attachée à Carl qu'elle ne voulait bien le croire.

De ces instants partagés qui
Feront des souvenirs que l'on
Agitera ou que l'on effacera
Pour en oublier les plis et
Replis qui, de la psyché les
Ont faits,
Que restera-t-il dans
Un mois dans un an,
Dans des décennies
Qui n'en retiendront
Comme chacune que le
Vent qui les aura dispersés.
Conscient ou pas, qu'importe !
Le temps a des secrets bien

Gardés qui voguent dans
L'âme et s'en vont par
L'ouverture du cœur vers
Des sources communes à tous
Où chacun peut se désaltérer
Si besoin est.
Sendre l'a compris, et même
Si Carl le pressent, que restera-
T-il de chacun quand la
Vie et ses parades auront
Passé dans le temps que
L'avenir fomente pour d'autres
Heures dans d'autres lieux
Alors que le nez fixé sur l'instant
Nous n'en voyons rien.
Et dans les couleurs qui se
Croisent, ourlant des jours les
Pans coupés qui se détachent
De nous, les arcs-en-ciel de
Notre jeunesse se font la
Malle avec une certaine détresse.
Sendre le comprend et pour
Toutes ces raisons qui n'en
Sont pas, elle se demande
Encore si le mariage est
Vraiment la panacée.
Des bleus, des or et des
Roses bleutés, sans s'opposer,
S'enroulent autour d'elle
Et de Carl, et tandis
Qu'ils discutent et

Ouvrent leur cœur à l'instant,
Déjà le destin qui les a
Réunis offre à leur destinée
Une amitié rebelle que Carl
Voudrait transformer en
Amour. Sendre le comprend
Mais elle n'a guère les moyens
De lire cet avenir qu'elle a
Engagé avec Paolo, son
Futur mari qui déjà l'a
Quittée pour d'autres
Horizons, d'autres affaires
Auxquels elle est encore étrangère.
C'est dans cette atmosphère
Amicale que Sendre prend
Conscience pour la première
Fois que de Carl ou de Paolo,
Elle n'aurait pu choisir si
Paolo n'avait bouclé la boucle
De l'Amour autour de son cœur
En attente.
Car Sendre le comprend,
Elle veut et ne veut pas, en
Même temps, à la fois se
Livrer totalement, et garder
Une liberté qui lui semble
Bien plus importante dans
Tous les domaines, pour sa
Créativité, son métier et la
Femme qu'elle est.

Pendant ce monologue intérieur durant lequel sortent de Sendre des millions de couleurs brillantes, Carl regarde avec effroi les violences urbaines dans le monde, et la France est en première ligne. C'est alors que Sendre, en quête de chaleur, se laisse aller sur l'épaule de Carl. Elle a besoin de cette épaule. Et puis Carl ne demande rien. Il est juste là, et c'est bien. Reconnaissante, elle baise sa main et éclate de rire en le décoiffant. Mais il ne bouge pas, ce qui fait rire Sendre de plus belle.
Ils se sont tous deux ensuite décidés à aller rejoindre les parents de Sendre pour déjeuner avec eux. Il est presque treize heures et Sendre lui dit :
– Tu verras, la cuisine que fait ma mère est une vraie merveille.
Carl lui répond simplement :
– Allons-y pour la merveille.
Quelques jours heureux ont passé, sans nouvelles de Paolo. Et Sendre avait cette impression magnifique d'être libre comme l'air, elle était pleine de gratitude pour cette absence de nouvelles. Cela étonnait Carl qui ne pipait mot, trop heureux de profiter de la présence et de l'amitié de Sendre en toute liberté.
Une petite semaine passa ainsi avec des nouvelles d'Ann qui filait le parfait amour avec son comédien italien, des nouvelles de Nirva qui essayait d'organiser le voyage à Goa et n'y parvenait pas, quelque chose à faire venant toujours s'immiscer. Mais il ne désespérait pas. Le temps était suspendu. Sendre lisait beaucoup, de tout, des livres, des journaux, des scénarios. Carl s'était installé et il se sentait bien dans son nouvel

appartement. Les parents de Sendre aimaient beaucoup Carl, ils étaient heureux de cette amitié entre lui et leur fille. Carl était toujours d'une humeur égale, et c'est important ça, avait dit le père de Sendre à sa femme.
Il y avait des soirées entre copains, Sendre avait présenté à Carl tous ses amis et cela se passait bien. Carl se sentait adopté, il est vrai qu'avoir, en Inde, Sendre pour amie donnait un passe-droit pour bien des choses… Sendre était ici une idole, ses fans nombreux, et sa renommée n'avait d'égal que sa beauté. C'est dire !
D'une aube à l'autre,
D'une soirée à une autre,
Les jours et les nuits se
Succédaient, l'entrain
Était de mise, et la Joie
De rigueur.
Puis il y eut ce coup de téléphone de Paolo à Sendre et ses reproches :
– Pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? lui dit-il.
– Mais tu étais supposé m'appeler, c'est ce que tu m'avais dit dans ce message sur mon portable, répondit-elle franchement.
– C'est incroyable ça ! J'aurais pu mourir, tu t'en moques, dit Paolo furieux.
– Oui mais apparemment tu es bien vivant… réplique Sendre du tac au tac.
La distance, les circonstances du départ de Paolo, la sérénité de Sendre, la présence de Carl à Mumbai, tout cela met de l'huile sur le feu et ce coup de téléphone

se termine en eau de boudin… Froid, maladroit, furieux, et sa colère n’arrange rien, Paolo perd des points et il le sait. Quand il raccroche, Nirva qui est à côté de lui, lui dit :
– Paolo, tu t’y prends très mal. Sendre n’est pas ce genre de femme que tu avais l’habitude de sauter et de manipuler. Tu vas au désastre. Mais pourquoi ?
Et Paolo lui répond :
– Je ne sais pas, sa sérénité me paraît être de l’indifférence, et je me comporte comme un enfant gâté.
Paolo est malheureux, il ne sait que faire, la rappeler ? Dans le doute il se verse un whisky on the rocks qu’il avale d’un trait. Nirva intervient :
– Un vrai gamin, tu as raison. Et Sendre, c’est d’un vrai mec dont elle a besoin. Il faut te reprendre, mon vieux. Et tu ne lui as même pas dit pourquoi tu étais parti si vite. C’est une erreur ! Elle ne supportera pas ce genre d’attitude longtemps. Reprends-toi !
Paolo est en colère contre lui-même, mais aussi contre Sendre. C’est comme ça. Le courant ne passe plus… Il revoit Sendre dans son sari blanc et or le jour de leurs fiançailles. Un frisson le parcourt, il n’a jamais autant désiré une femme. Il ne comprend pas ce qui lui arrive.
Nirva repart ce soir pour les States, et Paolo l’accompagne à l’aéroport, ils ont convenu de dîner sur place au restaurant gastronomique de l’aéroport, avant l’embarquement. Paolo n’est pas très en forme. Il ressasse « tout un tas de conneries » comme le lui dit Nirva, alors qu’il va se marier avec « une femme tout à fait exceptionnelle », comme lui dit encore Nirva.

– Justement, insiste Paolo, je ne suis peut-être pas à la hauteur, elle est bien trop « exceptionnelle » pour moi.
– Tu ne vas pas nous faire le syndrome du perdant ? Tu as quand même bien décidé de l'épouser et que je sache, personne ne t'a forcé la main ? dit Nirva.
– Je te l'accorde, mais j'ai l'habitude d'être un play-boy un peu, beaucoup, passionnément con, et…
Mais Nirva lui coupe la parole :
– Il serait vraiment temps de changer, non ? Tu n'en as pas marre de l'éphémère dans toutes tes relations aux femmes… Et quand je dis « femmes »…
Paolo conduit, il ne répond pas tout de suite, une voiture vient de lui faire une queue de poisson… « Cornuto[1] » lance-t-il avant de s'adresser à Nirva :
– Écoute, mon frère, je ne sais pas ce qui m'arrive, je suis comme vous dites vous, les Américains *“upside down”*, et je ne comprends pas pourquoi, j'aime Sendre, je ne sais pas vraiment…
Une fois dans le parking, la valise de Nirva sortie du coffre, l'ascenseur appelé, Nirva dit à Paolo :
– On n'en parle plus, tu as besoin de réfléchir à tout cela seul. Allez, on va se faire une bonne bouffe.
– Yes! lance Paolo en souriant.
C'est un tête-à-tête d'amis, de frères, entre Nirva et Paolo le « jeunet », comme l'appelle son pote, ce qui énerve Paolo, surtout en ce moment.
En plein dîner, alors qu'ils commencent à rire à gorge déployée parce que Paolo s'est détendu, le portable de Nirva sonne, il constate que c'est un appel de Carl, décide de ne pas répondre, et laisse à la boîte vocale le

---

[1] Cornuto : terme italien signifiant cocu.

soin d'enregistrer un message. En effet, Nirva, qui ne dit pas à Paolo qui appelle, ne veut pas gâcher cette dernière soirée avec Paolo, pas besoin de le miner un peu plus. Et puis Nirva craint le pire parce que, après tout, c'est Carl qui est auprès de Sendre, et on ne sait jamais, se dit-il, c'est peut-être là-bas aussi « un sac de nœuds » ! D'autant que Nirva sait très bien que Carl est amoureux de Sendre, même s'il s'en défend. Cela crève les yeux. Donc pour ne pas attiser un feu sur lequel brûle déjà l'huile rance de la discorde ou de la maladresse de Paolo, mieux vaudra parler à Carl tranquillement dès son arrivée à New York. Nirva en est persuadé. Ainsi le dîner se poursuit, au dessert Paolo est redevenu lui-même, et Nirva se pose la question de savoir si « lui-même » correspond bien à ce qu'il connaît, pour sa part, de Sendre. Pas évident, tout ça ! Et Nirva se demande s'il n'aurait pas dû emmener Sendre et Ann au restaurant plutôt que chez Paolo, cette fameuse soirée a pris une tournure inattendue, et dire que Sendre a fait le premier pas ! Comme quoi, se dit Nirva, le play-boy Paolo était parfaitement conscient que cette femme n'était pas pour lui. Les play-boys sont très lucides finalement, ils ne draguent que les femmes qui correspondent à ce moment qui passe, sans plus.

Ils se séparent après dîner sur une accolade, Paolo est triste de voir partir son ami.

Dans la salle d'embarquement, Nirva appelle Sendre sur son portable et, miracle ! elle répond, heureuse de reconnaître sa voix.

Sendre est sereine et ne parle pas de Paolo, c'est une

affaire qui la regarde, c'est ainsi que le comprend Nirva qui prend juste de ses nouvelles, sans parler de Carl, mais Sendre dit :
– Veux-tu parler à Carl ? Il est auprès de moi, je te le passe.
– Hi! lance Carl, je voulais te prévenir que je ne rentre pas tout de suite aux States, et que si tu veux que je rencontre l'auteur indien, c'est possible, nous pourrions commencer, non ?
– Demande à Tajar son téléphone, tu fais comme tu le sens, ce n'est pas une mauvaise idée. Ça va toi ? demande Nirva.
– Très bien après avoir été plutôt mal, ce dont tu t'es rendu compte, non ? Mais c'est bon, et puis Sendre et ses parents sont adorables avec moi, un vrai cadeau tout ça ! J'adore Mumbai, je t'envoie mon fixe par SMS. J'ai un super appartement, tu y es le bienvenu. À un de ces jours, Nirva, on t'embrasse.
– Moi aussi, dis-le à Sendre, conclut Nirva avant de raccrocher.
Le ton, la voix, la chaleur de Carl sont appréciables pour Nirva qui se dit que cela n'augure pas d'excellentes nouvelles pour Paolo qui est peut-être miné avec raison…
Cependant Nirva est rassuré, à Mumbai, au moins, tout baigne. En tant que producteur, Nirva travaille jour et nuit, l'amitié est sacrée pour lui, et sa famille aussi. Alors pourquoi, se demande-t-il, ne pas résister à la tentation du sexe sur tous les tournages ? C'est mon côté Paolo ! C'est quand même une vraie question pour lui parce qu'il se sent maître des événements en

ce qui concerne son métier, sa famille, mais quant au sexe c'est son obsession. Il suffit qu'il arrive sur un plateau de tournage et la première chose qu'il fait, après avoir vérifié sur le plan professionnel que tout se passe bien, c'est de chasser. Il jette son dévolu sur l'une des techniciennes ou autres professionnelles présentes, et il se met immédiatement en chasse, alors qu'il appelle sa femme tous les jours et qu'il l'adore.
Une fois installé dans son fauteuil de première classe, Nirva se dit qu'il faudrait peut-être qu'il consulte, parce qu'il se sent soudain comme Paolo : il n'y comprend rien.
« À chacun sa merde ! » se dit-il en regardant les jambes de l'hôtesse qui passe.
Sendre a rangé son portable que Carl lui a remis après avoir raccroché.
– Nirva a l'air en forme, dit-il.
– Oui, il venait de quitter Paolo probablement, et il n'a rien dit, pas un mot. J'en déduis que Paolo n'est pas bien du tout. Si je l'appelais ? demande Sendre.
Mais sa question reste sans réponse, Carl ne croit pas utile d'y faire écho. « Ils se démerdent » se dit-il, moi, je reste en dehors de cette histoire vaseuse. Sendre sur le canapé de son salon attend, avec Carl, que ses parents rentrent pour dîner, mais ils l'appellent pour lui dire qu'ils ne peuvent pas rentrer et dîner avec eux comme prévu. Pas de problème, Sendre les remercie d'avoir appelé et prévenu. Normal, mais quand même, elle apprécie. « Je débloque » se dit-elle en souriant intérieurement, jamais mes parents ne m'auraient

laissée sans nouvelles, sans venir, sans rien.
Et Sendre se dirige vers la cuisine tandis que Carl lui dit :
– Et si nous allions dîner quelque part ?
– Quelque part c'est ici, je vais préparer un dîner sympa. Regarde les nouvelles, tu me raconteras.
Et Sendre sort du congélateur un curry de poulet fait par sa mère, qu'elle met dans le micro-ondes, bien qu'elle déteste cette invention occidentale, ou ce travers occidental, mais bien pratique quand même.
En un quart d'heure le dîner est prêt, un dîner indien succulent, elle fait confiance à sa mère. Sendre regrette que sa meilleure amie Simla soit absente, elle est à Paris où elle étudie, Sendre aurait bien aimé la présenter à Carl. Mais c'est ainsi la vie roule, tourne, et les virages ne prennent pas en considération les changements pouvant se produire dans la vie des proches. C'est souvent ainsi, mais Sendre pense à Simla et soudain cette dernière lui manque plus que d'habitude. Pourquoi ce soir plus particulièrement ? Sans doute parce que la soirée qu'elle s'apprête à passer avec Carl est le genre de soirée qu'elles se faisaient toutes deux : cocooner à la maison, en filles, et dîner ensemble devant la télé ou un DVD. Mais Carl son ami, n'est pas une fille. C'est pourquoi Sendre pense à Simla, un homme, même ami, ce n'est pas la même chose. C'est vrai, rien à voir.
La table est mise, dans la cuisine, et Sendre appelle Carl qui, surpris, lance :
– Déjà ?!
Sendre répond en venant vers lui :
– Viens vite c'est chaud. Je suis la cuisinière la plus

rapide du monde. Et ma mère est géniale… !
Quand les parents de Sendre sont rentrés vers dix heures trente, ils étaient encore dans la cuisine devant une infusion saupoudrée de cannelle, la cuisine était toute propre, bien rangée, Carl et Sendre étaient en pleine discussion philosophique sur le bouddhisme et le christianisme. Intéressant, calme cette discussion, plutôt une découverte de l'un par l'autre, des racines des deux amis tout neufs, mais déjà bien liés par une amitié qui, quoique amoureuse côté Carl, était d'une sincérité absolue dans leurs cœurs.
Les parents de Sendre avaient été retenus à dîner dans la famille, chez une nièce, cousine de Sendre qui voulait l'inviter avec Carl.
– Et je vous ai inventé une obligation ce soir, dit la maman de Sendre en riant, j'étais sûre que tu ne voudrais pas venir, je me trompe ?
Sendre s'est levée pour embrasser sa mère en la remerciant. Sendre pensait que sa mère comprenait tout, était exemplaire, et elle l'aimait de toutes ses forces.
– Comment s'est passée votre soirée ? Vous avez dîné ? demande son père.
– Oui papa, nous avons dîné, répond Sendre, voulez-vous prendre une infusion avec nous ?
Mais les parents déclinent l'invitation, ils montent se coucher parce que leur journée a été longue.
Jamais Sendre n'a veillé aussi tard et de façon aussi régulière, mais elle ne tourne pas en ce moment et ne craint pas de cernes sous les yeux. Carl prend congé, elle l'accompagne jusque devant la porte d'entrée où

le taxi qu'elle a appelé l'attend déjà. Il n'est pas trop tard, ce soir, à peine onze heures. Raisonnable.

Il pleut des cordes à New York où l'avion atterrit. Nirva est attendu par sa femme, surpris de la voir là, mais heureux. Le temps de prendre la voiture et les voilà partis pour, enfin, la maison. Nirva est content d'être rentré, tous ces déplacements sont lassants à la longue. Mais, se dit-il, c'est pourquoi sans doute, notre couple tient autant, encore…
La douceur de sa femme l'émeut, elle est rayonnante, heureuse de le retrouver, et si étrangère à son travail et aux plateaux de tournage, que c'est pour lui très reposant. Un autre monde, une autre vie, parallèle. Mais il vit les deux, lui, et tout le problème est là. Pour l'instant, pas de vague, tout va pour le mieux depuis maintenant des décennies, Nirva n'a aucune envie de les compter. Ça fait « longtemps »… Il se dit cela avec une trace de superstition qu'il rejette aussitôt.
– Les enfants vont bien, tu leur manques quand même, mais bon ! Je leur dis et leur répète que c'est ta façon de nous nourrir et de prendre soin de nous, de ne pas être là… Tu bosses… La routine quoi, dit l'épouse de Nirva.
Nirva pose sa main gauche sur la cuisse droite de sa femme. Elle l'excite toujours quand elle est au volant, ou plutôt il est excité, parce qu'elle ne fait rien pour. Elle lui sourit cependant en garant la voiture devant le porche puis, une fois la valise sortie du coffre, elle met la voiture au garage tandis que Nirva entre dans la maison sans l'attendre.

Pendant ce temps-là, Sendre a reçu un appel d'un metteur en scène lui demandant si elle accepterait le rôle principal dans un court-métrage. Elle a accepté. C'est un premier film, et elle a envie d'aider ce jeune homme, sachant que pour lui c'est très important qu'elle assure ce rôle. Une sorte de caution en quelque sorte. Le tournage commence dans huit jours, elle a fait lire le script à Carl qui y assistera.
Tout se bouscule un peu, Carl doit aussi rencontrer l'auteur indien qu'il a pu joindre grâce à Tajar, ils doivent se rencontrer dans quelques jours. Tout se bouscule, sauf Paolo qui n'a toujours pas donné signe de vie, et Sendre n'a pas envie de l'appeler. Statu quo ! Ce n'est pas la priorité de Sendre, quant à Paolo, qui peut dire où il en est et ce qu'il fait depuis son départ précipité de Mumbai ? Les uns surfent là où d'autres travaillent, certains œuvrent et créent tandis que d'autres baladent leurs problèmes sans les régler. C'est toujours la même histoire, se dit Sendre, une histoire avec soi-même avant tout. Et d'ombres en rubans de lumière ceignant les uns et surplombant les autres, des vies passent sans que cœurs et âmes ne fassent le point de leurs différences pour le poids d'une créativité que l'on doit à chacun, tandis que la réalisation échoit à tous, en tout cas plusieurs.
Tendresse, douceur, féminité, Amour,
Rigueur, détresse, machisme, égoïsme,
De mâles ou de femelles, les facettes
Des uns, sans répondre à celles des autres,

Jouent des scintillements que des
Strass de pacotille font miroiter
Sous les projecteurs du mensonge.
Et ainsi un film raconte tandis
Que des personnages disent ce
Que l'auteur dévoile du monde
De tous, de chacun, quand sa
Conscience épouse intimement
Une vie, un cœur, une âme, non pas
D'un personnage, mais d'une
Personne qu'il a pourtant
Inventée pour recréer sa réalité
À sa propre façon.
Disproportion du scoop journalistique,
Écœurement face aux nouvelles
Sombres, dispersion et fuite,
Où vont les citoyens quand on ne
Fait pas appel à eux ?
Effilochant leurs responsabilités
Aux vents des décadences urbaines,
Ils fuient et se rendent à l'évidence
De leur inutilité qui ensuite
Sera peut-être manipulée pour leur
Faire croire qu'ils sont utiles ou peuvent l'être. Et ainsi, organisant leur utilité, on les fait avancer aux pas d'autres qu'ils confondent avec les leurs.

Carl ne sait pas pourquoi ces flots lui viennent en tête, il les reçoit et les observe avec un certain recul, toujours pas décidé à les écrire, parce qu'il a l'impression qu'ils lui arrivent tout écrits, tout faits. Quelle drôle de sensation pour un auteur ! Décidément, tout

se bouscule, même en lui, au plus profond de son intériorité. Et Carl aime ça.

Les grouillements de la foule, à n'importe quelle heure, sont tels ici à Mumbai, que Carl se demande parfois ce que tous ces gens font dehors en même temps. À peine arrivé chez lui en cette matinée ensoleillée, après quelques courses pour sa maison, la sonnette retentit et il ouvre à l'auteur indien qui se présente avec un grand sourire étincelant. Carl le fait entrer, va demander à sa toute nouvelle femme de ménage et cuisinière de préparer un thé, et revient dans le salon où ils s'installent tous deux.
– Nirva m'a dit que votre histoire à adapter était particulièrement originale et je suis impatient de vous entendre à ce sujet car malheureusement je ne peux pas lire votre livre dans le texte !
Kumar éclate de rire et Carl se rendra compte par la suite que Kumar rit beaucoup, comme pour s'excuser que tout n'aille pas de manière très simple… En fait, Kumar rit quand une problématique même minime surgit, comme pour la balayer d'un éclat dont le rire pose la solution probable. C'est étonnant et Carl sera par la suite séduit par ce réflexe conditionné de Kumar qui deviendra rapidement son ami. Kumar enchaîne :
– Oui, c'est une histoire particulière. En fait, j'y mélange l'Orient, mon pays, la spiritualité, qui m'est intime et spécifique, à la vision occidentale dans certains domaines, en l'occurrence par rapport aux archétypes mentaux d'un inconscient collectif mondial. Et j'ai axé le film sur l'archétype de la Beauté, c'est le

rôle principal que j'aimerais voir jouer par Sendre, je crois que vous la connaissez ? C'est un rôle pour elle, vraiment.

Tout en parlant, Kumar a sorti de sa serviette en cuir un dossier, et il passe quelques notes rédigées en anglais à Carl qui les lit. Les points les plus importants qu'il note d'emblée, sont les suivants :

1. La Beauté vit sur tous les plans, mais c'est surtout sur les plans parallèles au plan physique qu'elle exerce le plus son influence.
2. Tous les personnages sont situés sur le plan physique, un chef d'entreprise, quelques commerçants, artisans, artistes, mannequins, entre autres.
3. Un Ange observateur, c'est un rôle plus gestuel, une présence à laquelle les mots ne sont guère utiles. Cet Ange est le complice de la Beauté au service de laquelle l'a mis le Divin.
4. Enfin une actrice de cinéma à travers laquelle la Beauté va pouvoir s'exprimer. La relation de sa conscience avec la Beauté passant par la vie et l'évolution de l'actrice, mais aussi son travail et ses rôles.
5. Le film se passe à Paris, sur la Côte d'Azur française, à Mumbai, au Maroc et aux États-Unis, en Virginie et à New York.
6. La volonté de l'auteur d'un rapport international et de cultures différentes s'appuie sur la nécessité d'une harmonisation globale, mondiale, pour de plus justes relations humaines.
7. Le rôle de la Beauté est écrit pour Sendre, elle seule lui donnera la dimension spirituelle indispensable.
8. Enfin, l'auteur, Kumar, souhaite travailler les dialogues

et l’adaptation avec un Occidental, de préférence un Américain ou un Français.

Fin du topo rapide écrit par Kumar.

– C’est très intéressant, je me réjouis de travailler avec vous, si vous voulez bien de moi. Je suppose que vous avez étudié Jung ou que, du moins vous le connaissez ? demande Carl.

– Oui, c’est une approche qui m’a ouvert des horizons auxquels rien ne m’avait préparé, si ce n’est la grande force spirituelle qui m’anime. *L’homme et ses symboles* a été pour moi très porteur. C’est une forme réussie de vulgarisation, répond Kumar.

– Alors quand commençons-nous ?

– La semaine prochaine si vous voulez bien ? À raison de deux séances de travail par semaine ? Et nous verrons ce que cela donne, dit Kumar en rangeant son dossier.

Et il ajoute :

– Vous pourrez y penser d’ici là et même si des idées bien à vous viennent, notez-les, je suis ouvert à votre créativité aussi. Il me semble qu’il nous faudra travailler ensemble avec nos différences. C’est important.

– Merci beaucoup, je crois comme vous que c’est important pour une œuvre déjà si originale. Merci. Je dirai à mon amie Sendre que je vous ai vu et que je suis enthousiaste pour ce projet, dit Carl.

– Et parlez-lui du projet, de son rôle et de cette spiritualité à incarner au mieux, pour laquelle je lui fais une confiance totale.

Kumar s’est levé en disant cela, il serre la main de Carl qui le raccompagne à la porte. Ils n’ont presque pas bu de thé, tout entiers dans le projet.

Après le départ de Kumar, Carl s'est assis à son bureau pour écrire, c'est alors que Sendre l'a appelé.
– Il y a une soirée demain chez ma cousine et mon amie Simla sera là, elle revient passer trois semaines. J'aimerais que tu viennes, tu es invité.
– D'accord, tu passes me prendre, je réserve ma soirée, moi qui comptais travailler.
– Tu as tout le temps… À demain donc, dit Sendre en raccrochant.

Sendre s'est retournée vers Simla pour lui dire :
– Il viendra, tu vas voir il est très sympa. Et c'est mon ami. C'est tout dire !
– C'est tout dire ! répète Simla qui s'était assise sur le lit de Sendre pour feuilleter une revue à l'eau de rose pendant que cette dernière appelait Carl.
– Mais raconte-moi Paris, dit Sendre, curieuse.
– Mais raconte-moi le tournage de ton dernier film et le propos du court-métrage que tu commences bientôt, réplique Simla, mutine.
– Le film tu iras le voir, le court-métrage je n'en sais rien, on verra, mais ta vie ? C'est bien plus important que tous ces mensonges sur un écran, non ? Alors ? demande Sendre.
– Alors j'ai un scoop pour toi, je crois que je suis amoureuse, dit Simla, l'œil en coin.
– Tu es amoureuse ou tu aimes ? Il y a une nuance qui, je le sais, ne t'échappe pas, répond Sendre.
– Je suis amoureuse. Il voudrait m'engager sur un film… Mais je ne veux pas. Je préfère Sciences-Po ! Et mon français va très bien, merci, dit-elle en français.

– Bon, si tu es amoureuse, ce n’est pas si mal et cela ne prête pas forcément à conséquence. Tu l’as rencontré quand ? dit Sendre.
– Il y a à peu près trois semaines, à Paris, il était en voyage d’affaires. J’ai craqué parce qu’il est très séduisant, et lui il avait un peu la tête ailleurs, ça m’a plu parce qu’il ne m’a pas pompé l’air, ne m’a pas agressée, c’était cool, dit Simla en souriant.
– Bon ! Et on le voit quand ce beau ténébreux ? demande Sendre.
– Peut-être ici, car il doit venir la semaine prochaine, il a quelqu’un à voir, répond Simla d’un ton assez indifférent.
Soudain Sendre a une sorte d’illumination et dit :
– Ne me dis pas qu’il s’appelle Paolo ?
– Je ne te le dis pas, il s’appelle Aldo ! Pourquoi ? dit Simla.
– Juste pour savoir ! Bon eh bien ! Bienvenue à Aldo ! Tu me le présenteras, OK ?
– Je te le présenterai, dit Simla.

Retrouvailles amicales, conversation de filles, ces deux-là se connaissent depuis toujours et s’adorent. Contentes de se retrouver ; l’Ange est présent, l’air amusé il les observe comme il le fait toujours dès qu’elles sont ensemble. Puis il s’envole par la fenêtre ouverte pour aller vers quelque autre lieu d’observation où le besoin se fait sentir. Il est tard soudain, comme si le temps s’était accéléré. Simla prend congé, elle doit rentrer chez elle. Sendre la serre sur son cœur, une façon bien à elle de lui dire

combien elle est heureuse que Simla soit enfin là et disponible, une manière de donner à leur amitié l’espace nécessaire et le temps de s’épanouir un peu plus encore, si possible.
C’est en se couchant un peu plus tard que Sendre s’est rendu compte que Paolo n’avait pas appelé, et qu’elle n’avait aucune envie de lui parler, pas ce soir du moins.
Curieux fiancés, séparés par des milliers de kilomètres et quelques malentendus et maladresses pesant le poids lourd des questionnements tout mentaux de part et d’autre.
Puis Sendre a dormi comme un bébé jusqu’à huit heures le lendemain, fameux jour de la soirée chez sa cousine. Et cette dernière l’appelle pour lui signaler un changement de programme : la soirée n’aura pas lieu chez elle mais chez un copain à elle, parce que ses parents ont finalement un dîner à la maison qu’ils ne peuvent remettre, ni annuler ; sa cousine, comme Sendre, vit chez ses parents. Et Sendre appelle Carl pour lui donner l’adresse, car elle ne pourra pas passer le prendre. Tout bouge, tout se bouscule !

Carl est en plein travail il écrit comme il respire, seul dans son bureau, il écrit :

De visions scintillantes en
Version synthétique, les
Mots alignent leur sens
Dont chacun fera le sien,
Donnant ainsi nombre de
Significations à une même

Phrase coupée par autant
D’intelligences et de mentaux.
Tourner les phrases, compter les
Mots et dire ce que l’on croit,
Vouloir ce que l’on pense,
Et se trouver nez à nez avec
Un archétype. Lequel ? C’est selon.
Pour l’instant des rayons de
Couleurs en dessinent les beautés
Fragiles et éphémères, tandis que
Dans le cœur et l’âme de certains
Rendez-vous est pris, dans
Les constances d’un inconscient
Collectif qui se la joue de manière
Archétypale, en fonction de tous,
Mais en chacun.
La Beauté qui apparaît alors
À chaque conscience est fonction
De la vision subjective que l’on
Se fait d’un être, dont l’apparence
Met en veille ou en exergue
Des radiations colorées que ne
Capte pas le regard, mais que
Connaît le cœur.
Et de cœur en cœur passe la
Beauté, ainsi qu’une Dame
Blanche aux robes colorées par
Les désirs et les plaisirs qu’elle
Suscite tout en se dérobant.
Beauté, tu es le lien et le recul,
Le sens et la croissance que

L’âme prétend connaître
Alors que seul le cœur peut
Les découvrir, les dévoiler,
Les transmettre, les exprimer
Tout à la fois.
La Beauté est une marginale
Qui fait la fête à nos habitudes
Et les détruit ensuite pour
Les remplacer par ce parfum
D’exception dont les formes
Parfois la parent.
Mais la Beauté sait aussi
Se cacher pour entrer plus
Profond et donner au cœur
Cette essence, ce suc d’absolu
Dont nous parons ses offrandes.
La Beauté est toujours l’ingrédient
Dont le Divin assaisonne nos vies
Quand il décide de s’incarner
Par son intermédiaire. C’est
Pourquoi l’intériorité se révèle
Pour s’habiller de Beauté, dès
Que les changements, évolution
Aidant, se concrétisent.
Et c’est à la fois physique et
Intérieur, que le chemin menant
À la Beauté transforme la
Marche de chacun en épopée du
Divin, par et pour le Divin en
Chacun.
De fils de soie en rêve filant,

De lumière d’étoile en soleil,
Et de lamelles de temps en
Espace infini, la Beauté
Naît et se propage par le cœur
Qui la sait.
Qu’importe l’Archétype quand
Sa forme est cassée.
Qu’importe la digestion que
L’on en fait si plus tard la
Beauté en renaît fluide et
Totale, énergétiquement absolue
Dans toutes les œuvres qui
L’exprimeront grâce à la
Pureté acquise par le créateur
Qui la pond.
Que de mots, que de phrases,
Que de tentatives et que de
Versions diverses… Alors qu’il
Suffit au cœur de s’ouvrir
Pour en voir passer, pour en
Faire passer l’infinité.
Et peut-on dire que c’est la
Beauté qui reste quand
Dépouillée de ses variations,
Elle n’est plus que dépouillement
Et nudité intérieure supportant
Tous les regards sans en décevoir
Aucun ?
On le peut, assurément.

Carl – 9 novembre 2005 – Mumbai

Pendant que Carl écrivait, le visage de Sendre, et ses yeux lagon pur bleu, étaient présents comme en superposition sur la feuille, puisque Carl ne s'est pas servi de son ordinateur. Mystère et sens ou sens du mystère, comment savoir ce qui imprègne l'inspiration coulant ainsi de l'espace au cœur et du cœur sur la feuille blanche.
Ne rien savoir, ne plus rien savoir pour extraire enfin de soi ce qu'il reste quand tout peut être oublié. C'est sans doute là que se place alors la Beauté, cette Beauté divine dont l'archétype nous emprisonne encore.
Carl est pensif en posant son stylo. Il fait un signe de croix orthodoxe et remercie parce qu'il a l'impression, soudain, d'avoir compris quelque chose. L'ennui est qu'il ne sait pas encore quoi !
Et déjà, il se prépare pour se rendre à la soirée où il doit retrouver Sendre.

Nirva a repris son boulot à New York, la période de tournage lui manque, et tous ceux avec qui il a travaillé aussi. Sauf la maquilleuse, vite sautée, vite oubliée. Il s'est réinstallé dans sa routine de producteur indépendant, et de mari, de père, d'ami.
L'Ange l'observe beaucoup. Dans son bureau, à la maison, dans sa voiture. Et est-ce la présence de l'Ange toujours invisible ? Nirva se sent plus serein qu'avant. New York est égale à elle-même, le stress et la décontraction sont partout, se suivent, se succèdent, se rentrent dedans et débloquent ou verrouillent tous ceux qu'ils touchent de près ou de loin. Mais Nirva

se sent mieux. Une ligne bleue et or le relie à Sendre, il ne le sait pas, mais l'Ange le sait et il arrive à ce dernier de tirer sur cette ligne pour attirer l'attention de l'une ou de l'autre de ces deux consciences. C'est ainsi que soudain, sans raison aucune, Nirva se surprend à penser à Sendre, et inversement, alors qu'ils n'ont pas de nouvelles ou n'en ont pas données.
Et l'Ange observe ce que les pensées de l'un peuvent déclencher chez l'autre... L'Ange observateur étant en contact permanent avec l'Armée des Anges préposée aux justes relations humaines, et ils ont de quoi faire dans ce domaine. L'Ange a tant tiré sur la ligne bleue et or que Nirva se demande s'il ne va pas appeler Sendre. Mais son assistante entre à ce moment-là, et il passe à autre chose. Il y a tant de choses qui ne peuvent attendre, et trop de personnes que l'on fait inutilement attendre. Tout cela est mal foutu, pense Nirva en signant quelques lettres. Il pense aussi qu'il est si calme et serein en ce moment qu'il n'a plus aucun besoin sexuel ! C'est embêtant ! Mais son épouse ne semble pas lui en vouloir, tout va bien de ce côté-là. Les enfants sont partis pour Paris ou ailleurs, il ne sait même plus. Ils sont grands ! Des adultes, et Nirva respecte leur vie. Il ne sait plus trop où il en est avec ses enfants. Parfois cela l'inquiète, parfois pas, comme dans un roman où l'auteur ne saurait plus quel enfant attribuer à qui, et quels sont leurs âges respectifs ou même leurs prénoms.
L'Ange observateur a rejoint l'Armée des Anges pour un vol collectif en triangle reliant New York à Paris, de là au Maroc dans le Sud, et de là à Mumbai

en Inde où Sendre s'est sentie, à leur passage, transportée de joie. C'était durant cette soirée chez un ami de sa cousine. Carl venait d'arriver, Simla était là aussi, et soudain Sendre s'est sentie pousser des ailes. Aussitôt elle a pensé que c'était grâce à la présence d'êtres chers, mais à la réflexion, un peu plus tard dans la soirée, elle a compris que cela n'avait rien à voir ou si peu. Et curieusement, c'est en regardant le ciel par la fenêtre ouverte, qu'elle a su, sans pourtant rien y voir de particulier, que ce soir, le ciel était différent. Sans s'expliquer cette sensation très forte en elle, son enthousiasme redoubla et, à ce moment même, l'Armée des Anges traversait le ciel de Mumbai d'un vol collectif si large que le ciel pourtant déjà sombre semblait illuminé d'une nuance particulière tirant sur le mauve. Les Anges se suivaient, une ligne d'Anges en quelque sorte. Et les arabesques que dessinait leur vol étaient si harmonieuses que les sillages ainsi formés donnaient au couchant presque consommé, des clartés soudaines engendrant une musique que Sendre percevait non pas à l'aide de ses oreilles, mais d'une ouïe plus subtile dont elle découvrait, ce soir, l'existence. C'est pourquoi, quand Carl lui proposa une coupe de champagne, elle préféra un jus de pomme et goyave, tout simplement. Mais comme Sendre n'aimait pas l'alcool, et que Carl le savait, il ne fut pas surpris. Cependant la raison du choix de Sendre était différente, c'est ce ciel soudain qui l'avait soulevée, comme si un vol d'oiseaux migrateurs invisibles avait porté son cœur haut dans le ciel. Et l'image la fit sourire. Mais Carl prit ce sourire pour

lui en allant chercher son jus de fruits.
C'est l'éternelle histoire de toutes les relations, l'un dit ou pense ce que l'autre interprétera forcément différemment, à sa propre façon, et tous passent leur temps à se chercher des raisons alors que le sens n'est pas le même pour tous. Chacun son sens, et Dieu pour tous. Et chaque raison a au moins une très bonne raison de ne pas être la bonne raison invoquée pour justifier, la plupart du temps, ce que l'on sait n'être pas juste car, même inconsciemment, on le sait. Sendre a présenté Carl à Simla, et sa cousine à Carl. L'ambiance se cherche un peu, puis la chaleur des uns s'unit à la joie des autres pour faire décoller les rires et briser la glace qui les sépare quand chaque personne n'ose pas aller au bout d'elle-même. C'est toujours la même histoire. Toujours. Si bien que Sendre laisse faire afin de ne brusquer personne. L'ami, le copain de sa cousine est adorable, trop, un peu fade pour Sendre qui préfère des personnalités plus affirmées, plus solides.
Les femmes sont belles, la plupart sont en sari, Sendre a préféré son jeans. Mais personne ne s'offusque parce que c'est l'humeur qui compte pour se vêtir, et non l'endroit où l'on se rend. Sendre est ainsi, c'est qu'elle peut se le permettre en tant que star. Les autres femmes, non, se dit Carl en la dévorant des yeux une fois de plus.
À chacun de ses vols collectifs, l'Armée des Anges parsème les lieux survolés d'une pluie d'étoiles aux tons pastel, scintillantes. Et par chance ou non-hasard, une étoile parfois, tombe ou se pose sur la tête d'un

homme ou d’une femme, d’un enfant, d’un animal.
Une étoile mauve s’est posée sur la tête de Sendre qui est toujours à la fenêtre, au moment même où elle faisait son geste habituel pour relever ses cheveux et coincer une mèche derrière son oreille droite, si bien que l’étoile a été désintégrée par ce geste et qu’une poussière d’étoile scintillante aux reflets mauves s’est répandue dans la pièce derrière elle, chacun en a pris sa dose invisible, provoquant des réactions surprenantes chez les convives.
Simla est restée pétrifiée durant quelques secondes, et son regard étonné était posé sur la tête de Sendre, sans aucune raison.
Carl s’est retrouvé avec un verre de jus de fruits à la main pour Sendre, mais ses yeux fixaient le jus de fruits qui prenait curieusement des reflets mauves, il resta ainsi quelques secondes sans bouger.
La cousine de Sendre, qui conversait avec un jeune homme sympathique, ne pouvait quitter des yeux les cheveux de jais de son interlocuteur qui prirent eux aussi des reflets mauve-violet d’un effet stupéfiant.
Tous les autres convives, pour des raisons diverses, gardèrent leurs yeux rivés sur un détail des vêtements de quelqu’un ou quelqu’une dans la pièce. Sous la poussière d’étoile, chacun comprit que quelque chose se passait sans pouvoir déterminer ce que c’était réellement. Mais très bizarrement, dès que Sendre quitta la fenêtre pour revenir se joindre aux autres dans le living, tout s’évanouit et chacun oublia cette sensation étrange qui les avait stoppés dans leur mouvement ou leur conversation. Sendre se rendit

compte aux différents comportements que l’oubli d’un instant de grâce opérait. Et pourquoi fit-elle cette réflexion que personne ne releva :
– Un Ange est passé...
Faisant allusion à ce silence qui avait envahi la pièce quelques secondes plus tôt. Carl arriva près d’elle avec son verre de jus de pomme-goyave, Simla commença à danser sur la musique de fond qu’avait mise son copain qui recevait... Tout sembla soudain si normal que Sendre se demanda pourquoi, dans l’instant qui précède celui qui suit, tant de choses peuvent basculer, et parfois une vie. Mais elle n’avait aucune réponse à cette question qu’elle omit de poser à Carl. Sendre trouvait en effet que tout était, à la fois, assez compliqué et simple, pour ne pas en rajouter.
L’Armée des Anges s’était éloignée vers d’autres horizons, laissant dans le ciel la trace d’un sillon lumineux aux allures de franges lumineuses pendantes, que les quelques nuages que l’on devinait maintenant dans la nuit ne parvenaient pas à cacher.
L’étrange sensation qu’avait éprouvée Sendre avait fait place à son enthousiasme et à sa joie, en début de vol... Et maintenant elle dansait, cheveux libres et silhouette parfaite, dans son jeans slim qu’elle portait avec de petites bottines blanches à talons hauts comme son tee-shirt.
Carl était partagé entre le fait de faire plus ample connaissance avec Simla, il voulait savoir qui était la meilleure amie de Sendre, et le fait de regarder Sendre qui était, ce soir, grâce et beauté à l’état pur.

Mais il n'eut pas à choisir car c'est Simla qui vint vers lui pour lui dire :
– Carl, comme les autres vous êtes amoureux de Sendre. Cela crève les yeux !
– Je vois que vous êtes perspicace, Simla, mais vous devez savoir qu'elle est fiancée et compte se marier bientôt !
– Bof ! répond Simla avec un grand sourire.
Et Carl de continuer :
– Que voulez-vous dire par là ?
– Je ne veux rien dire, simplement que ce n'est pas un problème, en soi, dit-elle.
– Je ne comprends pas tout, mais je suppose que vous avez vos raisons ? dit Carl feignant l'indifférence.
– Sendre a ses raisons, c'est différent. Moi, je suis amoureuse depuis peu, et je vous comprends bien. De plus Sendre est une femme tout à fait exceptionnelle, ce détail ne vous a pas échappé depuis que vous la connaissez, n'est-ce pas ? demande Simla en souriant.
– Rien ne m'échappe au sujet de Sendre, dit Carl, économe de paroles.
– Un conseil, Carl, ne perdez pas de temps, elle risquerait de se lasser, dit Simla avant de partir, énigmatique.
Carl la regarde s'éloigner, elle va rejoindre Sendre pour danser, elle aussi, après un dernier regard vers lui.

Même lorsqu'ils sont très éloignés les uns des autres, les lieux parfois se ressemblent beaucoup dans le monde.
Et pourtant les nuances et couleurs, les nuages et vents que l'on peut y observer, ne sont que les reflets

particuliers des localités qu'ils surplombent de leurs bleus divers et variés, à moins que les gris ne dominent et que les blancs des nuages ne s'y perdent.
Sur l'écran bleu des cieux du monde, les Anges dessinent de leurs ailes les traits des destins que suivent les destinées prises en mains consciemment.
Sendre fait partie de ceux qui prennent consciemment leur vie en mains en tenant compte de l'évolution, d'une part, et d'autre part en y participant en toute conscience.
Paolo est tombé dans les limbes de ses humeurs. Sendre ne s'attarde plus à penser à lui. Il y a là, pour elle, un problème à régler. Et pourtant tout avait si bien commencé ! Ce n'est pas encore un gâchis, se dit Sendre, mais avant que ça ne le devienne, il va falloir régler tout ça ! Elle ne fait pas dans le détail. C'est juste une question de temps et d'opportunité. Et sur ce plan, elle espère un coup de téléphone ou une visite, ce serait plus commode.
Sendre est en plein travail, depuis la soirée et la poussière d'étoile dont elle fut saupoudrée comme tous les invités, Sendre s'est attaquée au court-métrage avec beaucoup d'élan et ses huit jours de tournage sont presque finis. Elle compte aviser en ce qui concerne Paolo, après la fin du tournage. Elle n'a pas revu Carl, ni Simla qui attend son amoureux rencontré à Paris d'un jour à l'autre, ni sa cousine. Sendre s'est complètement investie dans ce tournage, comme à son habitude, au point de ne plus du tout penser au mensonge...
Deux jours avant la fin du tournage, Paolo l'a enfin

appelée pour s'excuser de ne pas l'avoir fait plus tôt, lui dire qu'il l'aimait, et lui annoncer son arrivée dans huit jours. Le tout en vrac. Sendre est restée très calme, c'est aussi bien, se dit-elle, nous allons nous voir... Bon ! Petit détail, elle n'a pas dit à Paolo qu'elle l'aimait, c'est qu'elle n'en est plus sûre du tout. Et Sendre ne sait pas faire semblant, elle s'est donc abstenue. Ce coup de fil lui permet de terminer son court-métrage tranquillement sans plus penser à ce « problème ». Le temps est venu de se préparer à revoir Paolo, rencontre qu'elle ne redoute pas, mais qu'elle n'appelle pas non plus de ses vœux.

L'amour, comme la vie, ne tient-il qu'à un fil ? Ou à plusieurs nouant certains affects qui, autour, s'en prennent à lui parce que rien n'étant jamais séparé, il faut toujours du temps pour s'en apercevoir. Paolo est comme il est, Sendre est ce qu'elle est, entre ces deux destinées qui se croisent, les pôles de chacun, féminin et masculin, ont succombé à la chimie amoureuse d'attraction que chacun subit quand une reconnaissance se fait au niveau de l'apparence et du parfum physiques. Mais derrière tout cela, des monceaux, des tonnes de facteurs invisibles reprennent très vite leurs droits et acquis, fermant la porte à tout changement parfois. Et si être ensemble n'est pas pour exprimer ce que l'on est sans agresser l'autre, si cette liberté, cette autonomie spirituelle ne sont pas respectées, alors Sendre n'est pas intéressée. Pas du tout ! Qui est coupable quand on ne voit pas l'autre tel qu'il est, mais comme on voudrait qu'il soit ? Personne et chacun, à la fois, sans doute. L'ordre

ne va pas avec l'Amour qui naît, il est fluide en ses espaces et plein de fermeté en soi, comme une colonne vertébrale invisible dont les vertèbres constructrices seraient de lumières différentes et de synthèse laissant à l'autre ce qu'il est tout en incluant de lui, d'elle, ce que nous sommes ensemble. Il y a toujours une manière d'aimer qui va vers l'autre pour y rechercher ce que nous sommes, et c'est là que tout foire. Sendre y a pensé, et elle se demande si Paolo a fait le tour de la question durant ces quasi quatre semaines d'absence, sur un départ pour le moins précipité... par quoi ? Bref, Sendre, sereine, attend maintenant Paolo pour un point, une réalité, celle de leur couple, et pour le pire ou le meilleur qu'elle détectera et qui motivera sa décision finale. Car Sendre ne sait pas si elle épousera Paolo. Et cette hésitation lui donne l'impression qu'ils ont vécu virtuellement, c'est bizarre non ? se dit-elle sans bien comprendre. Parce que, finalement, ils ne se sont envoyé aucun e-mail... ! Tout pour eux s'est passé dans la « vraie vie » comme le disent les internautes. C'est donc curieux cette sensation de Sendre d'avoir vécu une histoire virtuelle.

De son côté Paolo n'est pas fier, Nirva a raison, il a agi comme un gamin, y compris à Paris où il était appelé par un travail urgent nécessitant un rendez-vous important. Il sait qu'il aurait dû donner des nouvelles à Sendre, il le sait bien, mais il ne l'a pas fait, il ne le « sentait » pas. Il a préféré sombrer à nouveau dans le Paolo-système qu'il connaît par cœur et qui fait briller de lui des facettes illusoires

dont il n’est pas du tout fier, mais qui dans l’instant, le comblent. Paolo est un fieffé séducteur. C’est sûr ! Mais voilà qu’il aime Sendre et que celle-ci n’est pas femme à se laisser emprisonner dans les travers de son partenaire amoureux. Et puis Paolo a décidé de partir pour Mumbai où Sendre l’attend maintenant, et où il tremble de tomber sur les mauvaises personnes. En effet, Paolo a des rendez-vous d’affaires, dont un qu’il lui faudra expédier au risque de voir trop de choses dans sa vie avec Sendre basculer. Mais on n’en est pas là. Pour l’heure, dans l’avion qu’il vient de prendre, il prie Dieu et tous Ses Saints, de lui préserver une chance avec Sendre, allant jusqu’à promettre à tout ce beau monde qu’il changera si son vœu est exaucé ! Menteur ! lui dit sa petite voix familière. Et Paolo essaie de dormir un peu pour être en forme à l’arrivée.

Carl a bien travaillé cette semaine, Kumar est, sur le plan de la collaboration, un être tout à fait à part. Ouvert, ne s’accrochant à rien de ce qui est déjà fait, toujours prêt à se remettre en question pour changer un mot, une phrase, une réplique. Carl qui connaît aux États-Unis et en Europe des auteurs pour avoir travaillé avec eux sur nombre de films, de scénarios et de dialogues, il a rencontré de grands bonshommes dans ce domaine, est là épaté par la rapidité de choix et d’action de Kumar qui, de plus, ne s’attache à un élément que quand la raison lui paraît essentielle, Kumar privilégiant le fond, le sens, à la forme qui lui paraît être le moyen de bien l’habiller. Carl trouve un plaisir immense à

travailler avec Kumar, les deux hommes s'entendent très bien, ils se voient chez l'un ou chez l'autre, tous deux encore célibataires, cela facilite les choses. Ils se sont donc lancés à corps perdus et cœurs ouverts dans cette aventure commune à l'Orient et l'Occident, mêlant leurs différences sans y renoncer, où l'un et l'autre dévoilent du cœur humain et de la psyché comme de l'inconscient, les atouts, les acquis, les tabous et les tourmentes pour parvenir à plus de lumière dans l'éclairage que ce film pourra sans doute donner aux mentalités aussi.
Source culturelle et joie d'apprendre et de partager, Kumar et Carl œuvrent de concert dans cette force commune où les alliées sont leurs différences et les ennemies toutes les fermetures qu'ils décèlent à deux, les traquant pour mieux les éviter. C'est un travail à plein temps sur chacun aussi. Et dans ce sens, l'évolution a tous les droits et chacun d'eux le devoir de s'y soumettre avec la plus grande lucidité, sans quoi leur travail ne pourrait aboutir, ils le savent tous deux.
Sendre aurait voulu assister à l'une de leurs séances de travail, mais d'une part elle est occupée, et d'autre part, ni Kumar ni Carl ne souhaitent sa présence à ce stade de leur collaboration, ils sont parfaitement d'accord à ce sujet. Ce qui a déclenché un éclat de rire de la part de Sendre qui a obtempéré avec bonne humeur devant une si belle alliance.

Finalement cette histoire, la nôtre, se disent Paolo, Sendre et Carl, sans se consulter, pourrait se passer n'importe où dans le monde, si le cadre est autre, les

cultures différentes et les personnes que nous sommes, uniques, les lieux certes importants, ne le sont que parce que nous nous y trouvons à un moment, ou en résidence. Le reste est une somme, celle de nos intériorités, universelle, commune et spécifique à chacun, et nous résumons le monde au triangle précis de nos origines mêlées à d'autres origines dont chacun est l'aboutissement par la volonté de Dieu. Sendre le pense consciemment, Carl à demi-consciemment, Paolo absolument inconsciemment. Mais tous trois, sans le savoir, sont du même avis sur ces rencontres et sur la vie qui les a produites, pourrait-on dire ? À moins que... mais sans philosopher, il faut bien reconnaître que le seul intérêt de l'histoire de chacun est sans aucun doute le fait que de chair et de sang et quelles que soient les origines, sentiments, cœurs et âmes ont la même aptitude, les mêmes facultés pour vivre ensemble ces richesses intérieures à chaque femme, chaque homme, comme un cadeau précieux dont personne ne saurait se passer.

Cette notion consciente ou inconsciente que Paolo, Sendre et Carl ont en commun est le dénominateur qui sans les relier forcément, ne les sépare aucunement. Le seul inconvénient est qu'ils ignorent des deux autres ce que chacun sait par lui-même, au tréfonds de ses entrailles spirituelles.

Simla s'est préparée avec beaucoup de soin, son amoureux arrive, Aldo atterrit dans quelques heures. Puis elle est passée voir son amie Sendre et lui a demandé si elle était libre ce soir, car elle tient à lui présenter Aldo rapidement. Sendre est libre puisque

Paolo n’arrive que dans deux jours. Tout est donc pour le mieux. Simla précise à Sendre qu’elle la voudrait top star ce soir, « Aldo ne sait pas qui est ma meilleure amie, j’ai tenu à lui faire une surprise, mais peut-être ne te connaît-il pas ? Tu sais en Europe… ! bien des choses de l’Inde leur échappent ». Simla a donné rendez-vous à Sendre à vingt heures précises pour le dîner qu’elle donne en l’honneur d’Aldo.
– Mes parents ne seront pas là, c’est trop tôt encore pour leur présenter Aldo, je veux me faire une idée de lui ici, chez nous, parce qu’à Paris, c’est différent, je ne peux pas savoir… Bref, vingt heures ce soir et fais-toi belle ! dit Simla en se sauvant.
– Tu te mets en sari ? demande Sendre devant la porte.
– Je crois bien que oui, il ne m’a jamais vue en sari. Tu fais comme tu veux, mais oui, c’est une bonne idée. Nous serons tous les trois ou si j’arrive à joindre quelques amis susceptibles d’être libres ce soir, cinq, six ? Pas plus. Je compte sur toi, dit Simla qui embrasse Sendre avant de sortir.

Mumbai bruisse de tous ses parfums, sous le soleil éclatant qui la caresse. Des jeunes pressés vont et viennent vers des rendez-vous, leurs études encore, un apprentissage, un stage, et l’avenir est déjà dans leurs pas pressés, leurs visages tranquilles et souriants. Des femmes marchent et des hommes les croisent dans ces rues grouillantes à toute heure, Sendre aime cette ambiance où elle se sent chez elle de plus en plus malgré ses contacts – et peut-être à cause d’eux – avec des Occidentaux.

Sendre a passé une journée trépidante après le départ de son amie Simla, mais elle est rentrée assez tôt, vers cinq heures, ce qui lui laisse tout le temps de se préparer et de revêtir un sari qu'elle choisit avec soin. Elle opte pour un sari de coton satiné, les tons dégradés de bleu sculptent ses formes et ajoutent de la profondeur à ses yeux, mais elle choisit ce sari parce qu'il est discret et élégant, la reine de la soirée doit être Simla. Et Sendre sourit en se préparant. C'est son chauffeur qui la dépose au *Taj Mahal,* hôtel de tous les rendez-vous, plaque tournante cosmopolite, rêve d'une nuit ou d'une semaine, bref, l'hôtel par excellence, incontournable pour beaucoup.
Le portier la salue, il la connaît et adore ses films. Les concierges la saluent ainsi que le personnel de la réception. Sendre leur sourit et se dirige vers le bar où Simla qui la voit entrer, lui fait de grands signes de la main, Simla qui lui fait face a devant elle un homme dont Sendre ne voit que le dos, élégant, il porte un panama, on devine un homme svelte et puissant à la fois. Ce n'est pas un gringalet.
Sendre parvient à la table, Simla s'est levée pour l'embrasser, et lui dire :
– Je te présente Aldo !
L'homme curieusement n'a pas bougé quand Sendre se tourne vers lui, souriante. Il n'a pas bougé, et pour cause, c'est Paolo ! Vissé sur sa chaise, il est anéanti. Sendre fait preuve d'un sang-froid peu ordinaire, elle lui tend la main et dit :
– Bonsoir Aldo, bienvenu à Mumbai, mon amie Simla m'a parlé de vous, beaucoup. Comment s'est

passé votre voyage ?
Paolo est déconcerté ; il enlève son panama, il n'en a plus besoin pour se cacher, Sendre, d'une phrase, lui a signifié que, le reconnaissant, elle ne voulait pas choquer Simla, que pour l'instant la balle est dans leur camp à tous deux, et qu'elle comptait sur lui pour se comporter en gentleman, ce soir au moins. Il faudra aviser ensuite. Mais d'ores et déjà, Sendre a décidé que la rupture avec Paolo/Aldo était consommée en ce qui la concernait. Il fallait maintenant penser à Simla pour le moins de casse et de dégâts possibles. Mais cela ne pouvait, aux yeux et au cœur de Sendre, se faire à chaud dans une telle situation en porte-à-faux.
C'est pourquoi après avoir pris un verre, Sendre prétexta une grande fatigue due à la journée chargée qu'elle venait de passer, un mal à la tête naissant, et elle prit congé, la laissant en tête à tête, non sans avoir dit à l'égard de « Aldo » :
– N'hésitez pas, Aldo, si vous avez des questions, tout comme Simla, et si elle n'était pas disponible, je peux aussi vous aider. Simla vous donnera mes coordonnées. Au revoir Simla, bonne soirée, et excuse-moi, mais je ne suis pas ce soir une convive agréable, trop fatiguée. À bientôt.
Puis Sendre s'est éloignée, hiératique dans son aura de dégradés de bleus, Aldo/Paolo l'a suivie des yeux, muet, et Simla dans un rire a dit :
– Tu es surpris par sa beauté, n'est-ce pas ? C'est mon amie, ma sœur, c'est une star ici, j'ai voulu te faire une surprise, je ne savais pas si tu la connaissais de renommée ? Tu avais entendu parler de Sendre ?

Aldo/Paolo hésita un peu avant de répondre :
– Un peu, un ami producteur américain vient de produire son dernier film : *De flammes et de joie*.
Simla a très faim, Paolo/Aldo a l'appétit coupé, il ne peut pas continuer cette soirée comme si de rien n'était, il voudrait tout avouer à Simla, mais ne sait comment se positionner après l'attitude qu'a eue Sendre. Elle n'a rien dit, voulant protéger Simla. Peut-être attend-elle que je règle le problème mais peut-être veut-elle que je l'appelle d'abord ? Paolo/Aldo est dans la merde, Sendre vient d'en sortir mais il ne le sait pas encore. Il prétexte un besoin urgent de se rendre aux toilettes et en profite pour appeler Sendre qui a mis son portable sur boîte vocale. C'est bien ma veine, se dit Paolo, laissant Aldo complètement désemparé devant la soirée qui ne fait que commencer ! Ces deux-là n'ont qu'une envie, se retirer et annuler ce dîner. Aldo se jetterait dans une poubelle pour que Paolo puisse courir vers Sendre et la rattraper, mais la vie, hélas, n'est pas un dessin animé, impossible de rayer ou d'effacer de soi une facette aussi problématique qui, de plus, est maintenant baptisée ! Aldo n'existe plus, il a du mal à tenir debout, ces deux jours qu'il réservait à Simla sont foutus, il ne comprend pas comment il a pu mettre les pieds aussi imprudemment dans une histoire sans issue. Mais comment Aldo pouvait-il deviner que Sendre était la meilleure amie de Simla ? Il n'avait rien soupçonné, Simla ne lui avait parlé que de « sa meilleure amie, sa sœur… » sans donner un seul détail qui l'aurait identifiée. Et puis, lorsque Simla en avait parlé,

c'était trop tard de toute façon, Aldo avait menti et péché !
En revenant près de Simla au bar, Aldo fait grise mine et le masque de la gaîté qu'il affiche quelques secondes durant, ne tient pas. Il va même jusqu'à s'asseoir par inadvertance sur son panama, ce qui fait beaucoup rire Simla qu'il aimerait étrangler pour arrêter ce rire incongru à ses yeux.
Décidément, se dit Aldo/Paolo, j'ai tout faux. Et cette réflexion, Ô combien lucide, est aussitôt reprise pour le compte de Paolo/Aldo qui ne s'en remet pas non plus. Cahin-caha la soirée se passe, mais Simla rentrera chez elle, parce qu'Aldo ou Paolo, et les deux ensemble, ne peuvent absolument pas assumer le moindre contact sexuel ce soir ! *Too much!* Le souvenir de Sendre quittant le bar après avoir regardé dans les yeux Paolo qu'elle appelait Aldo, est trop présent et trop fort. Et il n'y a plus rien dans le pantalon d'Aldo, pas plus que dans celui de Paolo… puisque c'est le même.
Rien ne va plus, Aldo et Paolo ont besoin de repos, pour une fois le fantasme est tombé comme une crêpe dans la merde soulevée par Sendre qui a marché dessus en s'éloignant à jamais. Ce que Paolo va découvrir bientôt alors qu'Aldo, déjà mort, compte les heures sans pouvoir dormir. C'est que la mort d'Aldo est mentale, et la culpabilité aidant, il fait surface dans sa problématique qui appartient à Paolo, sans pouvoir éliminer ce dernier qui lui a donné naissance. Et voilà qu'Aldo hante Paolo qui hante Aldo ! Comment sortir du secret de cette

prison où Paolo a cru bon de rester enfermé tant d'années, au point qu'il a dû nommer Aldo, donner ce prénom à une facette diabolique, et c'est la première fois que cela lui arrivait. La seule chose positive étant qu'Aldo, à peine nommé, venait de prendre une belle gifle, que c'est Paolo qui l'avait reçue, ce à quoi ni l'un ni l'autre ne s'attendaient.

Sous les cieux d'un pays où la spiritualité est si vibrante, les étoiles, la lune et le soleil et tous les astres servent de catalyseurs pour faire exploser, chez l'étranger qui s'y risque avec un mental occidental, tous les travers des illusions dont le mental joue impunément en Occident.
Les violences et les brusques changements de climats sont précipités par un déchaînement des éléments dans le monde entier. L'ouverture du cœur en reçoit les chocs comme des beautés, des joies, des peines et autres sentiments nous submergeant malgré nous.
Sendre, elle, vit en son cœur sans accuser ces chocs qui s'y perdent, intégrés et fusionnés au plus profond d'elle ainsi que des éclairs ou des éclairages, des lumières jusqu'à la Lumière qui s'en dégage une fois que, transformés, ces sentiments servent de base et de matériau purifié à la suite, dans la vie, d'une évolution se déclinant au présent, dans l'instant, dans l'urgence, dans la vague, dans les forces et les énergies diverses qui s'en partagent ensuite l'harmonie bien gérée ainsi qu'un élément de plus tout divin, à ajouter, à apporter au patrimoine spirituel global de l'humanité. Mais Sendre n'est pas une analyste, loin de là, elle est

simplement dans le mouvement qu'elle crée en suivant du Divin la voie et de Dieu les beautés incarnées dont elle fait modestement partie, en tant que femme.

Comme une pivoine s'ouvrant
Et se fermant au fil des heures,
Comme une rose éclose à jamais
Comme un parfum ajouté qui se
Conjugue de l'une à l'autre de
Ses relations, comme une vraie
Probabilité de plus pour asseoir
L'Esprit et diffuser la Lumière,
Telle une lampe, et l'énergie
Qui fixe sa clarté radiante
Ou diffuse, c'est selon, Sendre
Est femme et servante, et
Si sa religion est de tradition,
Les rituels qu'elle pratique,
De sagesse et de foi, le Christ,
Imparable en spiritualité,
Lui parle comme le sens
Universel dont Il a pavé le monde. Sendre ne rejette rien, et si elle n'adhère pas à tout, c'est parce que Dieu l'a fait naître en un point du globe où Il l'a voulue pour mieux Le servir.

Ce service est toutefois un choix aussi, et dans le libre arbitre qui l'habite, Sendre est animée de liberté, parce que toute spiritualité bienvenue, quelle que soit la religion ou la philosophie, est, en soi, un seuil vers la liberté intérieure qui suppose une discipline drastique, et une soumission totale au Divin.

En rentrant chez elle, Sendre a prié pour Paolo, en incluant la facette Aldo, marque du séparatisme conflictuel animant Aldo/Paolo, et inversement. Sendre ne se sent plus du tout engagée, Paolo vient de lui rendre sa liberté, cette liberté à laquelle le mariage allait la faire renoncer. Intuitivement, Sendre s'était quelque peu méfiée après les fiançailles, mais ce soir, en entrant dans sa chambre, soudain l'espace lui semble plus clair, pur, assaini de toutes les pensées que Paolo et Aldo ont dû y envoyer ces jours-ci, et ce depuis la rencontre avec Simla qu'il a sautée… soyons clairs, se dit Sendre. Mais une grande légèreté accompagne cette constatation. En effet, Sendre se sent bien, au moins il n'y a plus aucune ambiguïté, et l'on ne pouvait rêver, à son avis, mise au point plus évidente. Sans rien chercher, Sendre avait trouvé. Mais ce qu'elle ne sait ni ne voit, pour l'instant, est le sourire attendri et triomphant de l'Ange observateur assis sur l'un des fauteuils de sa chambre. L'Ange sait, lui aussi, que tout s'arrange au mieux.

De son sourire à son envol,
De ses vols soyeux et silencieux,
L'Ange observateur est gardien
De justesse menant à la Justice
Et de pureté conduisant ce
Char de la vie avec fracas.
Parce que là où tout est pur,
La lumière surgit, parfois
Elle met du temps, mais toujours
Les fracas qui s'ensuivent

Font œuvre de nettoyage.
Dans n'importe quelle affaire,
Dans toutes les situations et
Dans tous les domaines
L'Ange sait que tout cœur
Pur est, sera le grand
Vainqueur des ambiguïtés
Et de toutes les malhonnêtetés.

Sendre se sent légère, et ce soir, sa confiance mal placée en Paolo s'est noyée avec fracas dans le regard menteur d'Aldo. Tout est bien, Sendre n'a eu qu'à être là au bon moment. L'Ange est satisfait, c'est ainsi que se dénouent des histoires sans intérêt dont l'avenir ne saurait que faire.

En lieu et heure, Sendre avisera pour Simla, cette dernière est une jeune femme moderne, forte et profondément croyante, elle s'en tirera. Là encore, Sendre laisse cette lourdeur à dégager dans les mains de Dieu ! Sinon la mécanique mentale s'agite pour n'aboutir qu'à tourner en rond sur d'hypothétiques solutions… Décourageant ! Démotivant !

Sendre s'est couchée sous le regard aimant de l'Ange observateur qui l'aime beaucoup, comme il aime tous les humains dont il affectionne tout particulièrement la part divine. Et cette part-là est immense dans l'intériorité de Sendre qu'il chouchoute.

Nirva n'est pas en grande forme. Voilà deux ans qu'il se bat pour monter cette production avec l'Inde, mais c'est très difficile, de nombreux obstacles surgissent, la spiritualité au sens large est attaquée par des chrétiens fondamentalistes, c'est un comble ! En revanche l'Europe s'ouvre un peu plus à cette idée de valeurs spirituelles où les chrétiens jouent un rôle tempérant, ouverts à tous pourvu qu'il n'y ait pas d'agression. Et il n'y en a pas.
Nirva fait donc des allers et retours entre New York et Paris pour tenter d'asseoir cette production qui ne trouve que peu d'écho aux States. Ce qu'il n'aurait jamais pu penser deux ans avant, à la fin du tournage de *De flammes et de joie*. Nirva est donc un peu fatigué par toute cette histoire de production dont il ne parvient pas à boucler le budget !
Par moments irascible, Nirva traverse une période creuse. Et de plus Paolo n'est plus dans la course, il s'est désisté depuis sa rupture avec Sendre, il faut dire qu'il l'a bien cherché cette rupture, il a tout fait pour, bingo ! C'est fait. Paolo est retourné à Rome où il vit mal son ancienne vie de play-boy parce que, entre-temps, Sendre a traversé cette vie, et bien sûr, ce n'est plus comme avant. Fini le bon vieux temps, Paolo a pris la baffe de sa vie ! Tant mieux, se dit

Nirva, je le lui ai assez dit, je l'ai assez prévenu, Sendre n'est pas du tout le genre de fille à accepter tout ça. D'ailleurs, d'après ce que Nirva a compris, elle n'a rien fait, Paolo s'est chargé seul du scénario-catastrophe les menant à la rupture. Sendre n'a même pas discuté, d'après ce que Nirva sait, elle s'est tout simplement retirée du jeu impossible de la mascarade de Paolo. Le masque est tombé, salut ! Cela fait sourire Nirva. Mais au fond, ce n'est pas drôle.

L'Amérique est d'une part en pleine rébellion parce qu'un juge a dû enlever les Tables de la Loi de l'entrée du tribunal où il les avait mises, et d'autre part en pleine prière afin qu'il ne soit pas condamné. Nirva a suivi tout cela d'un œil attentif et distrait à la fois, il a trop d'emmerdes en ce moment, et n'a guère le temps ni l'envie de se mêler à ces querelles de clocher qui font vibrer l'Amérique. De plus, on dit le Président en difficulté, mais difficultés ou pas, c'est le président des États-Unis. Tout cela ne l'intéresse que moyennement, sauf quand cela déborde sur le financement de son film coproduit avec Tajar, et peut-être un Français. Et cela déborde à cause de trente millions d'Évangélistes, ou d'Adventistes, Nirva ne sait même plus, ça compte, y compris pour la Maison Blanche.

Le Christ fait recette, certes, mais que font les hommes de cette recette ? Là est le nœud du problème, tant que les consciences individuelles sont respectées, c'est bon, mais dès que certains jouent les missionnaires, alors, c'est plus délicat. De toute façon, Nirva, qui n'a jamais voulu polémiquer sur la religion, se tourne vers la spiritualité respectant toutes les religions mais

n’entrant pas dans les aspects dogmatiques qui les régissent, et là, peu le suivent parce que le pouvoir de l’argent ou des religions est bien assis et peu propice aux changements, même spirituels.
Nirva se refuse à faire le moindre amalgame, mais il est bien obligé de se rendre à l’évidence, il a du mal à trouver le financement de ce film. Il manque encore quasiment la moitié du budget. C’est beaucoup, mais Nirva fait confiance au Christ, il se dit que s’Il se sent malmené, alors Il va réagir ? Cette idée naïve ou enfantine le fait sourire, mais pourquoi pas, se dit-il, après tout, c’est le Christ Tout-Puissant. Et Nirva est persuadé que ce film est une clé, quant à savoir quelle porte elle ouvrira, c’est une autre histoire.
L’assistante de Nirva entre après avoir frappé deux coups, sans attendre de réponse comme à son habitude.
– Monsieur Nirva, Mademoiselle Sendre a envoyé un e-mail pour vous dire qu’elle sera à New York la semaine prochaine, dit-elle en posant l’e-mail imprimé sur le bureau de Nirva.
– La semaine prochaine c’est dans trois jours ? Lundi ? demande Nirva.
– Oui Monsieur, lundi, et elle souhaite dîner avec vous, est-ce que je réserve ? Elle suggère le *Pavillon Russe* pour un early dîner, à cause du décalage horaire, ajoute l’assistante.
– Oui merci, réservez et je vous dirai lundi matin si ma femme se joindra à nous. Sinon, deux couverts. Merci, vous pouvez disposer, répond Nirva.
À des milliers de kilomètres de là, Sendre prépare sa valise, aidée par Simla qui a beaucoup pleuré ces temps-ci.

Aldo est reparti le lendemain du fameux dîner raté, trop lâche pour faire face et rencontrer Sendre, mais il a senti que c'était fini, qu'il venait d'enterrer le crédit que lui avait fait Sendre pour s'expliquer. Cette dernière a pensé que c'était mieux ainsi parce qu'il n'y avait plus rien à dire, ce qu'il a compris. Simla a été en quelque sorte le dindon de la farce, et c'est Sendre qui a dû lui révéler la vérité sur Aldo car comme il y a quelques semaines avec Sendre, il a fui en prenant l'avion, sans raison cette fois-ci puisque Sendre l'attendait deux jours plus tard. Un méli-mélo incroyable dont Simla se souviendra longtemps, mais que Sendre a décidé d'oublier très vite. Et ce qui compte dans tout cela, c'est que l'amitié des deux jeunes femmes n'en a pas souffert. Au contraire, cette épreuve a renforcé leur confiance mutuelle, et quand Simla a demandé pardon à Sendre, cette dernière a éclaté de rire en lui disant :
– Mais de quoi ? Nous avons rencontré le même homme sous deux noms différents, c'est son problème, plus le nôtre. Évacue, tout va bien. Toi ou moi, ou les deux, aurions pu ne rien voir pendant des mois voire des années. Tout va bien Simla, tout va très bien. Nous en sommes débarrassées, nous sommes protégées, je trouve, pas toi ? dit Sendre d'une traite.
– Si, tu as raison. Mais quelle histoire quand même ! dit Simla encore perplexe.
– Ça tu peux le dire, répond Sendre pour clore la conversation sur cet épisode malheureux.
Puis Sendre enchaîne :
– Et pourquoi tu ne viendrais pas à New York avec

moi ? Je vais travailler là-bas, mais j'aurai du temps. Quelques photos et des rendez-vous. Qu'en dis-tu ?
Simla hésite, ne dit rien, occupée à plier des tee-shirts blancs à manches longues qu'elle dépose ensuite dans la valise de Sendre qui s'occupe des jeans et de deux saris, on ne sait jamais.
Dans l'avion, quelques heures après une course folle pour prendre un billet, faire sa valise à toute allure, Simla n'en revient pas d'avoir finalement accepté ce voyage que lui offre Sendre. Une sorte de lot de consolation après la perte d'un amoureux, en somme. Les deux femmes, fatiguées après toutes ces émotions, s'endorment bientôt sous le regard bienveillant de l'Ange qui ne les a pas quittées durant cette épreuve, un tremplin positif pour l'avenir. Simla ne restera que quatre jours à New York avec Sendre, car elle doit regagner Paris et ses études, échaudée et prévenue maintenant de faire attention à ses futures relations, quelles qu'elles soient.

Ann a été prévenue par Nirva lui-même de l'arrivée de Sendre, et elle se fait une fête de la revoir d'autant que son comédien italien tourne en ce moment à Los Angeles sur un film qu'elle lui a trouvé. Nirva lui propose de les rejoindre au restaurant pour le dessert, en s'excusant, il lui dit :
– Je voulais que ma femme dîne avec nous, mais Sendre veut me voir, donc je vous propose de venir pour le dessert seulement, afin de me laisser un peu de temps avec elle.
– Merci Nirva, mais je pense qu'il ne faut pas couper

une soirée en tranches, même amicales. Pourquoi ne viendriez-vous pas dîner chez moi demain ou après quand vous voulez ? C'est mieux ainsi, et tu viens avec ton épouse, non ? C'est mieux comme ça, tu embrasses Sendre pour moi, lui répond Ann d'une voix ensoleillée comme d'habitude.
– Bon, si tu veux, je te tiens au courant dès que j'en sais plus, je ne sais même pas si Sendre est de passage éclair ou si elle reste quelques jours, je ne sais plus si mon assistante me l'a dit ! J'ai trop de choses en tête ! Bon, salut, et à bientôt, je t'embrasse, et Nirva raccroche parce que la lumière rouge sur le combiné s'est allumée, son prochain rendez-vous est donc arrivé.

New York est une ville toujours aussi fascinante pour Sendre, même après le 11 septembre, cette journée fatidique qui a bouleversé le monde entier. Simla elle aussi aime cette ville qu'elle connaît peu, mais dont elle apprécie tous les aspects si différents de sa propre culture.
– Il y a maintenant un je-ne-sais-quoi d'un peu autre, c'est à la fois la même ville qu'avant le 11 septembre, et à la fois une certaine atmosphère a un peu changé les choses. Mais peut-être est-ce totalement subjectif, peut-être est-ce moi qui me fais mon cinéma à ce sujet. Je ne sais pas, au fond, mais pour moi, il y a ici, dans l'air, une autre façon de se regarder et de se sourire. Ce n'est vraiment qu'une impression infondée… dit-elle à Simla dans la limousine qui les conduit à l'hôtel.
Sendre a choisi *le Plaza* cette fois-ci, deux chambres

communicantes pour Simla et elle. Le mois de novembre est assez froid déjà, mais le soleil brille de tous ses feux sur les feux souterrains de cette ville d'exception qu'est New York quand vous avez de l'argent et que vous pouvez bien y vivre. Sans argent, New York, comme partout, mais peut-être encore plus que partout ailleurs, est une galère sans nom dont témoignent quelques regards croisés, quelques clochards vautrés. Sendre a toujours été frappée, touchée par cette apparente injustice de la vie en société. Mais sa culture et sa religion n'ont pas le même impact sur les problèmes que l'impact tout social qu'elles ont sur d'autres cultures et religions. En Occident, le social est né de la religion, se dit-elle, en Inde la religion absorbe le social, Sendre ne sait comment expliquer, et elle n'essaie pas, cette différence profonde que la spiritualité, dont elle est imprégnée comme tous les Indiens, produit sur les comportements, y compris sur les déshérités de la vie. La seule chose qui lui semble insupportable est le système de castes dont souffre l'Inde. Et elle aimerait pouvoir changer les choses ou du moins, y contribuer. D'ailleurs elle pense sérieusement à s'engager un jour dans ce véritable combat, insoluble pour l'instant.
Pour la première fois, en arrivant à New York, Sendre se sent un peu « bof… » et Simla le ressent comme une sorte de sentiment contagieux qui la gagne petit à petit. Une fois dans leurs appartements, elles rangent leurs affaires puis Sendre appelle Nirva qui l'attend pour dîner à dix-huit heures trente au restaurant qu'elle a suggéré. Sendre, effectivement,

veut le voir seul. Puis elle appelle Ann qui bondit de joie en entendant sa voix. Après quelques minutes de conversation, Sendre lui confie Simla pour la soirée puisqu'Ann lui dit être libre. Accord conclu, Ann viendra à l'hôtel vers dix-huit heures trente, d'ici là elle réfléchit pour savoir où aller dîner avec Simla.
Quand Sendre quitte l'hôtel plus tard, la tempête multiple du stress new-yorkais a repris tous ses droits, Sendre n'est plus « bof… » mais sur la dynamique d'un stress inconscient dont New York est pétri à longueur de temps, y compris la nuit où il est encore plus menaçant parce que les tensions professionnelles se relâchent et donnent prise à cette détente illusoire qui n'est que reprise de souffle pour ce stress latent qui berce le sommeil de tous, ainsi que les soirées animées. Et ce soir, tandis que la limousine envoyée par Nirva la mène à leur rendez-vous, Sendre ressent physiquement la tension des New-Yorkais, leur trépidation contrôlée, leur maîtrise parfois chancelante, leurs peurs rentrées et leurs énergies diffusées sur ces blocs de stress qui, à la fois, les boostent et les retiennent. C'est peut-être pour cela, se dit Sendre, que tout ici va très vite. Si ce n'était pas le cas, certains s'effondreraient tant la pression collective est fortement et inconsciemment ressentie par la majorité.
Ann est arrivée à dix-huit heures trente précises pour trouver Simla dans le hall. Elles se sont embrassées comme si elles se connaissaient depuis toujours. Simla est plus ambrée de peau que ne l'est Sendre, parfaitement blanche pour sa part, et Simla est charme et grâce incarnés. Moins jolie que Sendre,

elle est pourtant belle parce que le caractère qui se dégage d'elle est coulé à la fois dans la force et la douceur, lui donnant cette fragilité comparable à celle du roseau qui plie sans jamais se briser. Ann est séduite par ce calme sous lequel se devine la flamme d'une énergie variable qui laisse transparaître, ce soir, une grande joie.

C'est dans un petit restaurant italien, qu'Ann connaît bien grâce à son comédien italien, qu'elles dînent en tête-à-tête. Et allez savoir pourquoi Simla se confie tant à Ann à laquelle elle raconte l'épisode Aldo/Paolo, qui fait rire Ann qui s'excuse tout de suite de rire ainsi, ce n'est pas drôle du tout, mais d'une certaine façon, c'est si comique. D'autant qu'Ann imagine Paolo qu'elle connaît en Aldo, et inversement, lors de l'apparition de Sendre dans le bar du Taj ! S'ensuit une conversation, un échange plutôt, très intime mais si largement universel quant aux sentiments et relations humaines en général, que Simla et Ann ne voient pas le temps passer. Leurs portables sont éteints, toutes deux sont seules dans un environnement paisible dans lequel sourdent et résonnent toutes les tensions accumulées par New York dans sa journée de travail, que la ville défoule au hasard de ceux qu'elle pourra toucher ou qui seront cernés par ces cercles de lumières électriques vrombissant dans l'invisible, comme des avions sans ailes condamnés à rester à terre sur une piste d'envol inutile.

Ann et Simla parlent avec fougue, calme, tendresse et tristesse, de tout ce qui a touché, tout ce qui a bouleversé, tout ce qui a alourdi ou allégé leurs deux

jeunes vies, avec un recul d'une maturité impressionnante. Au bout d'un moment, Simla arrive même à rire comme Ann de l'épisode Aldo ! C'est la première fois et cela lui fait un bien fou. Simla se sent bien, elle aime cette soirée avec Ann qu'elle connaissait si peu ou pas… Il y a de l'électricité dans l'air soudain, elles sont branchées sur la même prise ou sur la même énergie qui les différencie pourtant en leur procurant des réactions et pensées spécifiques à chacune, mais sans les opposer, et c'est cette complémentarité absolue qui les harmonise. Simla est vraiment bien, Ann l'est aussi. Rieuse, Ann dit :
– Pour moi il y a une part euphorisante que je dois peut-être au succulent chianti, mais toi, Simla, tu n'as bu que de l'eau !
– Oh ! Cela n'a rien à voir avec ce que nous sommes en train de boire et de manger, rien du tout, sois-en persuadée. La petite étincelle magique en chacun, pour de belles relations humaines est ailleurs, elle est là où nous sommes tous bénis par Dieu et aimés de lui. Et ce soir, toi et moi, nous le vivons, c'est aussi simple que ça ! dit Simla en souriant.
Ann soudain prend un air plus grave mais non moins gai pour répondre :
– Tu vois Simla, la grande différence entre l'Occident et l'Orient est peut-être cette capacité que vous avez à penser Dieu de manière aussi… naturelle. Vous n'en faites pas une institution mais une possibilité pour une énergie intime nous reliant tous. Ici en Occident nous institutionnalisons, nous structurons, nous diabolisons ceux qui ne le font pas, et ainsi nous

verrouillons Dieu dans nos propres programmes que nous imposons au nom de la vérité de chaque groupe le vénérant. Et je ne connais rien de plus stupide !
Ann après cette tirade lève son verre de chianti en disant :
– À l'amitié, à toi Simla, à Sendre et à Nirva, à tous ceux que nous aimons, à Dieu qui nous aime, au monde et à l'Humanité tout entière.
Puis Ann avale, cul sec, son demi-verre de chianti. Simla lève son verre d'eau pour conclure :
– Que l'énergie qui nous relie passe par le cœur de tous et du monde. Je lève cette eau pure à la purification par chacun, de l'environnement que nous partageons. Vive New York puisque nous y sommes, et de là Vive la Vie !
Puis Simla boit son verre d'une traite. Le garçon italien qui les sert vient prendre la commande pour les desserts.
– Mesdemoiselles, vous vous amusez bien, me semble-t-il ?
– Oui, répondent en chœur les deux jeunes femmes.
– Oui, c'est ma première soirée à New York, et j'en profite avec un réel plaisir, lui répond Simla.
Ann qui est un peu enrobée a honte, Simla est si mince qu'elle ne se sent pas coupable, mais elles ont pris deux desserts chacune. Par gourmandise ou pour prolonger un peu cette soirée très agréable et si conviviale, si chaleureuse ? Elles ont eu envie de deux desserts chacune, et sainement, ont opté pour.
À leur retour à l'hôtel il est très tard, pour avoir dîné si tôt ! Ann ne descend pas du taxi qui dépose Simla devant le perron, elles se verront sans doute demain,

Simla a promis à Ann de lui faire écouter l'une de ses amies indienne, chanteuse qu'elle adore. Susheela a vécu en Australie et elle fait voyager sa musique et son inspiration en mélangeant le pop, le rock et la musique de ses ancêtres. En l'embrassant pour lui souhaiter une bonne nuit Ann lui dit :
– N'oublie pas le CD pour demain soir, j'ai hâte de l'entendre. Et puis on ne sait jamais, si ce film, projet de Nirva et Tajar, se fait, nous aurons besoin de musique, à demain, dors bien.
Le taxi s'est éloigné et Simla a regagné sa chambre, Sendre n'est pas encore rentrée, le téléphone sonne, c'est Carl.
– Salut, tu peux me passer Sendre ? dit-il en la tutoyant pour la première fois, ce qui fait rire Simla qui répond :
– Tu vas devoir te contenter de moi parce qu'elle n'est pas encore rentrée. Ça va ?
– Ça va, tu sais que je suis à New York ? demande Carl.
– Maintenant je le sais. Mais pourquoi ne pas être passé ? dit Simla.
– Parce que j'arrive tout juste et je fonce chez moi pour déposer mes affaires. Envie de souper, mais il n'est pas trop tard ?
– Mais non, viens vite, je prendrais bien un autre dessert ! dit Simla en riant.
Et Carl qui ne comprend pas pourquoi elle rit lui dit :
– J'arrive, tu me donnes trois bons quarts d'heure. Quelle vie ! À plus tard.
Simla a pris une douche et s'est mise en jogging, tenue d'intérieur pratique. Elle s'assied ensuite par terre devant le canapé et allume la télé juste par curiosité, et

tombe sur un reportage sur son amie Susheela qui chante accompagnée par quatre musiciens indiens dont un Bengali que Simla connaît bien, Niels.
Elle bondit sur le téléphone, appelle Ann qui vient de se coucher, lui donne l'info et la chaîne, la pressant de regarder, ce que fait immédiatement Ann qui se lève, la télé est dans son salon. La voix de Susheela berce de mélopée originale Simla qui se détend en l'écoutant. Quel talent, quelle énergie, et quelle démarche innovante que celle de son amie chanteuse. Le téléphone sonne, on lui annonce que Carl est en bas, elle préfère descendre à sa rencontre plutôt que de le faire monter, elle ne sait pas si Sendre en rentrant n'aura pas besoin, après toutes ces heures passées avec Nirva, d'un peu de calme et de solitude. Dans le doute, Simla descend.
Carl l'attend et juste au moment où les portes de l'ascenseur se ferment derrière elle, Sendre entre dans le hall de l'hôtel accompagnée par celui que Simla suppose être Nirva. Ils aperçoivent Carl en même temps, tout le monde s'embrasse quand Simla les rejoint.
Direction le bar où ils s'installent, très joyeux malgré l'heure tardive et la fatigue. Carl a faim, il demande un sandwich au saumon. Cela donne faim à Simla qui en commande un, quant à Sendre et Nirva, ils sont apparemment repus mais se décident aussi, même commande.
À part Simla, les trois autres parlent tous en même temps. Puis Sendre commence à manger, attaquant son sandwich de luxe avec appétit… Elle se tait,

regarde Simla qui mâche sa première bouchée, lui sourit, et écoute les deux hommes qui discutent avec passion du travail entrepris par Carl avec Kumar pour le film que Nirva a du mal à monter.
– Tu vois Carl, cela ne me regarde pas, ne me concerne pas, mais je ne comprends pas pourquoi les Français ont si peur de la spiritualité ! Ils sont tétanisés, je ne sais pas si c'est leur sens critique ou leur gêne. Je ne comprends pas ! Mais je n'arrive pas à trouver là-bas un producteur ! D'autre part Paolo s'est retiré et je ne sais fichtrement pas pourquoi, quant à Tajar c'est bon, mais cela ne suffit pas. Toi tu continues avec Kumar, ce sera déjà ça de fait, je te paierai plus tard. Quelle galère parfois…
À l'évocation du nom de Paolo, Sendre n'a pas bronché, Simla, elle, a ri, mais les deux hommes n'ont pas relevé ce rire car Carl enchaîne :
– Tu as raison, je ne sais pas si la France est une bonne idée pour ce film qui rassemble tous les ingrédients spirituels autour desquels les Français ricanent la plupart du temps. Et si tu voyais du côté de l'Espagne ?
– Je pense qu'il nous faut la France, dit Nirva, oui je le pense, mais je n'ai pas de bonne raison bien cartésienne… répond Nirva.
Et pendant ce temps, sur la table d'à côté l'Ange observateur vient d'allumer du regard la bougie qui s'y trouve. Personne ne le remarque, à part Sendre qui tourne la tête et ne voit là rien que de très normal : une bougie allumée. Elle s'étonne cependant de constater qu'à part la leur et celle d'à côté, les autres bougies sont éteintes.

L’Ange est très attentif à ce qui se passe, comme d’habitude, il joue un peu, mais rien de bien spectaculaire, juste de petites touches bien à lui pour signaler sa présence, que personne cependant ne remarque parmi les quatre amis. Quoique… ! Quand de longs fils de lumière multicolore s’enroulent en cercles et lignes souples autour d’eux, une certaine atmosphère prend le pas sur le ronron conventionnel habituel, pour habiller de beauté des échanges qui prennent alors une tout autre tournure. Et c’est ce qui se passe entre nos quatre amis réunis par l’Ange dans un roman qui devrait faire le tour des cœurs en quête de vision, d’innovation dans un langage où finalement les mots ne sont que symboles, c’est dire à quel point le sens est fragile quand il dépend des mentaux qui les lisent. Mais c’est une autre histoire que l’Ange n’est pas habilité à inspirer, son travail se contentant d’observation, pour le moment.
– Alors comme ça, tu n’arrives pas à boucler le budget du film ? constate Carl en regardant Nirva qui acquiesce.
– Pas encore, mais je ne désespère pas.
– L’important est de rester focalisé sur le sens, tous ensemble. Parce que la spiritualité qui émerge de ce texte indien est vraiment culturelle, et ce serait bien que nous tentions de la faire partager par des personnages qui en sont imprégnés. Quoique mon rôle soit un archétype, j’aime ce mélange mondial qu’il peut représenter dans les inconscients collectifs des divers pays. C’est très intéressant, encore faut-il faire ce film, nous donner les moyens pour le réaliser. Mais pourquoi les films sont-ils toujours aussi chers ?

demande Sendre à Nirva qui ne répond pas. Simla prend la parole :
– Je trouve passionnant le fait de rentrer dans des valeurs spirituelles à la fois très culturelles et tout à fait universelles, c'est un paradoxe porteur parce que cela met chaque conscience individuelle face au monde, en passant par son lieu de résidence, sa culture, ses acquis et le potentiel vierge qui fait de toute conscience, de chaque conscience, un levier pour l'évolution. C'est magnifique. Avez-vous un rôle pour moi dans ce film ? conclut Simla en riant.
– Oh ! Je suis sûre que notre ami Nirva te trouvera bien quelque chose à faire, non ? dit Sendre à laquelle Nirva répond :
– Nous n'en sommes pas, hélas ! encore là ! Mais le moment venu, nous y penserons. Carl as-tu apporté ton travail, tes notes, une synthèse, je ne sais pas moi, de tes réunions avec l'auteur indien ? Les fruits de votre coopération ?
– Non, et ce sciemment. Nous avons décidé de ne pas anticiper puisque vous n'êtes pas prêts à tourner. Dès que le budget sera bouclé, nous vous soumettrons notre collaboration pour la chiffrer… Et…
Mais Sendre lui coupe la parole :
– Mais comment veux-tu que M. Nirva boucle son budget si tu ne chiffres pas cette collaboration avant ? demande Sendre.
– Ne vous inquiétez pas, Sendre, je ne tomberai pas dans ce piège grossier de marchandage, j'ai déjà chiffré cette équipe-là, dit Nirva.
Carl éclate de rire, ce qui fait rire les quatre amis ; et

l’on trinque au film. De son vol doux, l’Ange a ramené sur l’une de ses ailes toutes les couleurs au centre du plafond, d’où il les projette en pluie sur la salle immédiatement envahie par des gouttelettes de couleurs cristallines tombant au ralenti. Cette vision ravit l’Ange qui se pose ensuite sur une table vide pour mieux observer et recevoir cette pluie magique qui continue de baigner la salle du bar de ses nuances éparses. Sendre regarde le plafond à l’endroit exact d’où les gouttes ont été lancées. Nirva tapote ses épaules comme pour enlever de la poussière, Simla secoue ses cheveux, et Carl étend les bras vers le haut pour s’étirer un bon coup. Chacun a ressenti à sa manière pour y réagir, ce qui dans l’invisible se passe. Mais comment faire pour que tous aient envie de voir ces causes multiples et mobiles présentes qui poussent à des mouvements inconsciemment synchronisés avec ces manifestations invisibles. L’Ange sait qu’un jour prochain, mais quand ? tous les humains sauront et vivront aussi en fonction de ces manifestations invisibles que la conscience obscure contribuera à épurer. Mais nous n’y sommes pas encore.
L’Ange, si nos amis pouvaient le voir, est ravissant, élégant et si gracieux que l’ensemble des nuances et sons avec lesquels il joue et qu’il orchestre, sont avec lui d’une docilité toute particulière. Chaque couleur est issue soit d’un être humain, soit du monde divin, et plus particulièrement des qualités divines qui le peuplent aussi. Dans le bar, en l’occurrence, il s’agit des couleurs laissées dans la journée par tous ceux qui y sont passés, elles se mêlent à toutes celles que les personnes

présentes lancent dans l'espace clos ainsi que des marques distinctives, et si l'on considère que les bruits de la ville ont ici un impact, certes feutré mais évident, nous nous trouvons face à des multitudes de forces combinant leurs propres spécificités à celles d'énergies divines disponibles, le tout formant une sorte de cocon, une sorte de nuancier géant en suspens dans l'espace de la pièce et débordant d'elle ainsi qu'une trace multiple aux origines humaines et divines à la fois, à laquelle s'ajoutent toutes les marques que laissent aussi nos amis les animaux et tous les végétaux présents dans l'hôtel qui absorbent et rendent dans l'atmosphère, l'oxygène et le gaz carbonique qui y correspondent.

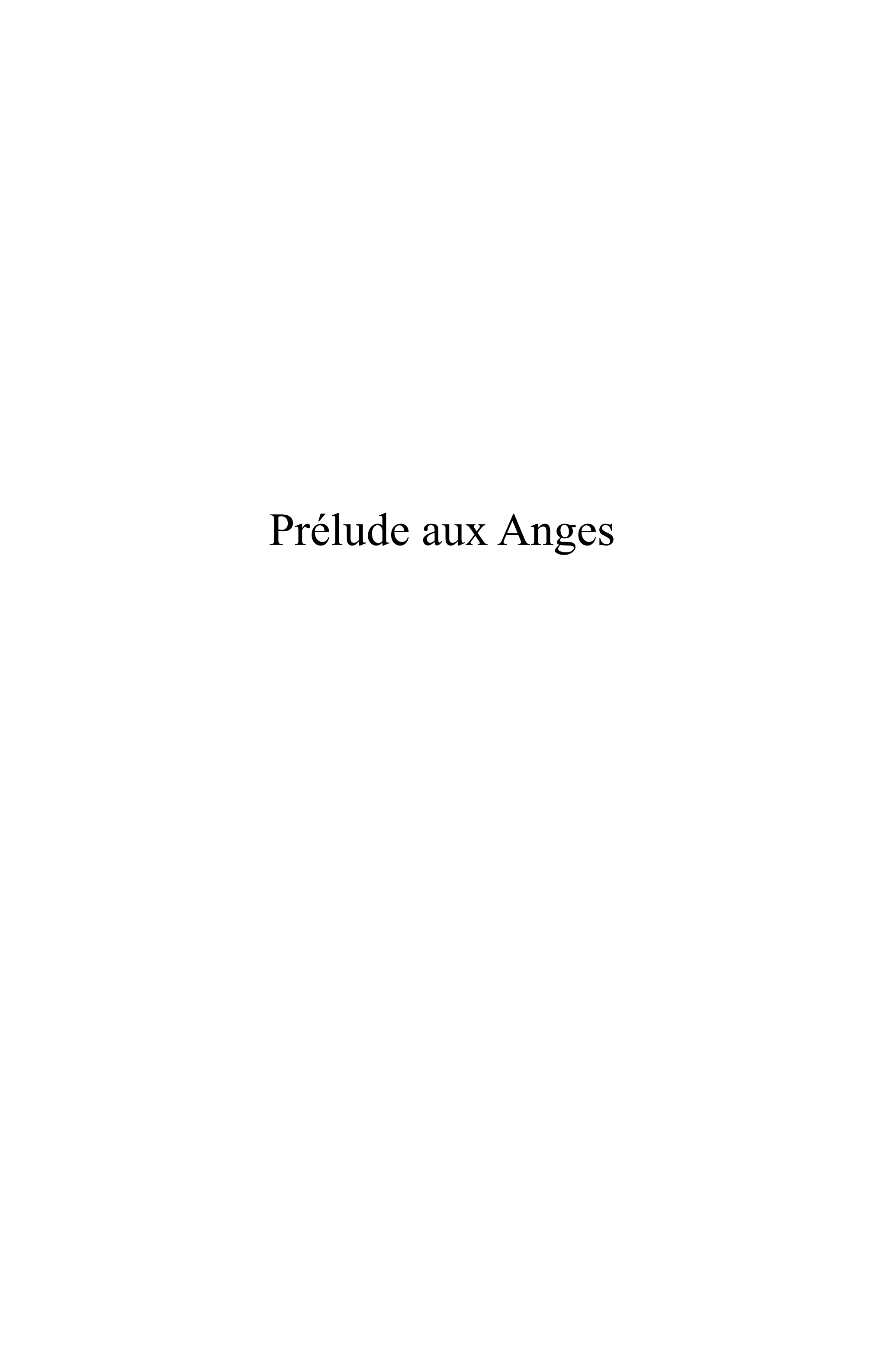
C'est un peu compliqué pour les humains qui ne voient rien pour la plupart, mais parfaitement clair pour le regard de l'Ange qui a, lui seul, le privilège de voir et de pouvoir regarder, en même temps, ce qui se passe sur tous les plans physique et subtils où il évolue avec aisance.

Sendre, en plein milieu de la conversation, se lève soudain, s'excuse et dit qu'elle sera de retour dans une minute. Elle prend le temps de monter dans sa chambre après avoir demandé la clé à Simla qui la lui tend. En cinq minutes, elle prend une douche, troque sa robe sexy pour un jogging, se parfume à l'ambre, et descend fraîche et dispose pour quelques heures de plus si besoin était. À son retour ses trois amis l'applaudissent. Plus détendue elle se laisse aller dans les bras de son fauteuil, l'Ange est assis sur le dossier, il étend l'une de ses ailes vers elle,

tandis que sa main passe délicatement sur le sommet de sa tête, ainsi qu'une caresse qui se produirait à quelque vingt centimètres d'elle. C'est alors que Sendre relève la tête et fait à nouveau le geste familier à tous, maintenant, pour relever ses cheveux et coincer une mèche derrière son oreille gauche, et droite, c'est selon.
Immobile, l'Ange est devenu à qui pourrait le voir, translucide, auréolé d'une nuance de bleu irisé de nacre qui se transforme en rose irisé de rose, puis en violet irisé de blanc. Tout ceci serait très inspirant pour un peintre, mais il n'y a pas de peintre alentour, juste quelques personnes qui admirent Sendre qui vient de s'asseoir en croisant de façon inattendue dans un tel endroit, ses jambes sous elle dans la position du lotus. Elle a ôté ses mules pour ce faire et ses pieds, véritables objets d'art, sont si délicats que rien ici ne peut choquer personne.
Carl se dit qu'il est amoureux.
Simla se dit que Sendre est amoureuse.
Nirva constate que Carl est peut-être amoureux.
Sendre pose son avant-bras droit sur sa tête avec grâce et regarde Carl en se disant que son regard a un peu changé.
L'Ange se redresse, fait deux fois le tour de la table en la survolant puis apparaît sous son pied droit une mappemonde qui tourne dans une spirale de lumière verte très lumineuse, il prend cette sphère dans ses bras, la lance vers le plafond où elle se désagrège dans un jet vert et bleu de lumière aux courbes gracieuses pour emplir la salle et sortir ensuite par la porte, vers

le hall de l'hôtel et les étages.
Sendre a fermé les yeux,
Carl la dévore des siens,
Simla a elle aussi enlevé ses chaussures.
Et le portable de Nirva a sonné.
Nirva a répondu, ses yeux se sont arrondis, son visage s'est transformé et il a dit :
– Je l'appelle demain, je vous remercie, mais êtes-vous sûr de ce que vous avancez là ? À cette heure indue ?
La réponse le fait sourire, il raccroche et éclate d'un rire contenu.
– Mes enfants, le producteur français est d'accord pour le film ! Je l'appelle demain, il a laissé un message à mon bureau, mais personne n'a pu me joindre, lettre suit. Youpi ! dit Nirva.
Et ce « youpi » provoque une pluie de lumière rose orangée, sortant de sa propre bouche et baignant littéralement ses trois amis, puis le bar tout entier.
Une effervescence s'ensuit, suivie par un silence recueilli durant lequel Nirva s'est levé pour aller commander lui-même du champagne rosé, et un jus de fruits pour Sendre qui n'en boit pas. Puis il est revenu s'asseoir pour fêter ce moment rare qui consiste à clore une sorte de galère d'incertitudes parce que soudain, parce qu'un Ange est passé, une personne que l'on n'attendait plus vient de dire oui à une question cruciale pour tant de gens. Il a dit oui, se dit Nirva. Il a enfin dit oui alors que personne ne l'attendait plus.
Sendre remercie intérieurement, elle sait que ce film est important. Et elle remet en question le fameux

mensonge qu'elle gardait en travers de la gorge, celui justement de sa remise en question personnelle. Mensonge ou pas, elle a l'intuition que le film est très important et qu'une fois de plus, le rôle de Carl y est, y sera déterminant. Quant à Carl il se remet aussi soudain en question, ou plutôt il s'ouvre un peu à cette dimension spirituelle pour laquelle il n'avait pas grande attirance. Carl est un cartésien, mais ce soir, est-ce dû au passage de l'Ange, Carl se dit qu'il y a là dans la spiritualité, la force essentielle d'une partie de l'humanité, et que cette force est le potentiel qui pourra porter le film vers les cœurs. Et Carl est sûr dans l'instant, que des cœurs sont en attente, et le sien l'est peut-être ? que des amis s'y engagent dans un esprit d'unité dont le film fera preuve, aussi.
C'est sur des nappes flottantes aux couleurs vibrantes que les quatre amis se sont séparés pour aller se coucher après champagne festif et étreinte cordiale. Nirva a répété à Simla qu'il lui trouverait un job sur le film dont le tournage devrait être programmé dans quelques mois, le plus rapidement possible après celui en cours. Tout cela est très soudain, comme un événement attendu depuis longtemps qui aboutissait soudain, un accouchement dont le premier pas était le financement.
Sans argent, pas de film.
D'où leur joie ce soir en allant se coucher, d'où leur excitation et leur épuisement. Un nouveau chapitre commençait qu'ils allaient écrire ensemble, avec toute une équipe, et ce travail déjà les enthousiasmait.



Prélude aux Anges

L'Armée de Lumière des Anges divins sillonne la planète en permanence. Des rayons laser, qui ne sont pas techniquement et énergétiquement parlant des lasers, mais les qualités divines dont les Anges sont armés tout en tempérance, en mesure, en beauté bien sûr. Et c'est cette beauté qui relie les Anges à Sendre où elle travaille d'arrache-pied dans l'illusion et le mensonge, pour toucher la planète et ses hôtes, les êtres humains, avec les mêmes moyens que ceux qui provoquent en eux l'illusion et le mensonge.
Sendre est devenue une sorte de vaccin, un traitement homéopathique humanitaire, traitant le mal par le mal sous l'égide et la protection de l'Armée des Anges.
Sendre n'a jamais vu cette Armée, et sans doute en ignore-t-elle objectivement l'existence, pourtant, reliée à eux en permanence maintenant, elle travaille dans leurs énergies et communique sans réellement le savoir tous les ingrédients, les flèches ciblantes, énergétiques et précises, les mots dans leur sens profond qui n'a rien à voir avec ce qu'ils semblent dire, mais s'organisent selon des notes précises, elles aussi, dont seul le Divin a le secret.
Sendre est sans le savoir encore, une ambassadrice de l'Armée des Anges, à sa manière, à leur façon, une ministre de l'Intérieur du Divin allant au charbon

dans la fournaise du monde, et plus particulièrement dans le cinéma, la communication, la transmission, avec l'intensité toute divine dont Dieu a doté Sendre. Il est évident que l'apparence physique de Sendre, sa personnalité, son charisme, et le rayonnement dont elle nimbe son entourage, sont au premier rang de l'efficacité de son travail entièrement spirituel dont personne ne se doutait vraiment jusque-là. Mais pour Sendre, qui a été poussée intérieurement à rester dans ce monde du cinéma malgré sa grande lucidité quant aux inconvénients des processus qui s'y déroulent par rapport au mental, notamment, Sendre est à même aujourd'hui, de travailler consciemment et d'apporter par ses prestations cinématographiques, ce dont le cinéma a besoin à travers les films réalisés, et le travail pour y parvenir, la somme de ce qu'elle est, au service de cette thérapie énergétique que représente le film pour les spectateurs qui le verront.
Il est vrai que Sendre a bien traversé sa crise de remise en question sur le film précédent, qu'elle a ralenti sa participation, pour un temps, à tous les scénarios qui lui étaient proposés, à part ce court-métrage en Inde. Et peu à peu, elle a muté intérieurement, c'est du moins ainsi qu'elle a perçu ce changement en elle. Et pour elle qui était prête à tout plaquer et à se retirer pour vivre une vie plus tranquille en quête de vérité, il s'est produit en elle un renversement. En effet, le mensonge, le fameux handicap – ou du moins le croyait-elle – qui bloquait pour elle le sens qu'elle donne à la vie ou qui lui vient de cette vie intérieure si équilibrante, ne s'accommodait pas, pour elle, avec

ce mensonge permanent dans lequel est baigné l'acteur qui l'adopte pour son jeu, dans son travail, pour en faire une vérité illusoire puisqu'elle n'existe que sur l'écran.

Après cette remise en question, le réel renversement s'est produit pour elle lorsqu'elle était à New York après cette soirée au bar du *Plaza* avec Nirva et Carl. Ce soir-là en montant se coucher, il sembla à Sendre qu'un nuage vert et rose l'accompagnait dans le hall, puis dans l'ascenseur. Ce nuage qui n'en était pas vraiment un, mais une sorte de masse colorée, arachnéenne, s'est allongé sur son lit, au-dessus, à peu près à cinq centimètres du lit, et s'est mis à jouer avec l'espace. Sendre « sentait » la puissance de cette masse colorée, mais elle ne pouvait rationnellement s'expliquer ce qui se passait. C'est pourquoi elle décida de s'abandonner à cette couleur nuageuse la nimbant d'une clarté éclatante et très douce à la fois.

Ce que ne savait pas Sendre ce soir-là, c'est que l'Ange observateur était dans sa chambre, chargé par ses supérieurs les Archanges de voir comment Sendre se débrouillerait avec cette couleur nuagée qui l'entourait. En haut lieu, on voulait savoir comment elle accueillerait ces énergies dirigées vers le groupe qu'elle formait avec Simla, Nirva et Carl, ce soir-là, et comment elle réagirait à cet enlacement doux qui avait agi plus d'une heure durant alors qu'elle était couchée.

Sendre ne s'endormit pas tout de suite, elle resta éveillée une heure durant en pratiquant physiquement, mentalement, et tranquillement, l'abandon le plus

total qu'elle ait connu jusque-là. Sendre n'oubliera jamais cette sensation intérieure, mais aussi physique, d'une grande plénitude, d'une vibration si intense que globalement, elle devenait peu à peu cette couleur verte puis rose, puis la reconnaissait en elle pour être divine. Au bout de cette heure, quelque chose de si extraordinaire s'était passé, qu'elle en gardait encore aujourd'hui la sensation émerveillée qui l'avait clouée au lit tout en la propulsant vers les cieux inconnus d'un éveil total d'une puissance étonnante voire émerveillante. Les couleurs l'avaient enlacée comme deux bras d'une extrême douceur et d'une puissance indicible. Et dans cet enlacement, c'était une jouissance pour elle, qui n'avait absolument rien à voir avec une jouissance physique sexuelle, mais la contenait aussi. Sendre n'en avait parlé à personne, c'était indicible. Inexplicable, juste la plénitude au sens purement global du terme n'excluant, physiquement, aucune de ses cellules.

Sendre durant ce moment-là, au bout de cette heure magique, avait eu l'impression que la Joie qui, en même temps, l'inondait, la saisissait, l'emportait, était si absolue que rien au monde, personne au monde, ne pourrait plus jamais entamer ce qu'elle en gardait. Et aujourd'hui encore, alors qu'elle se prépare au tournage de ce film produit par Nirva pour lequel ce dernier a eu tant de mal, aujourd'hui encore, des mois après cette soirée mémorable, Sendre est tout entière dans la magie indicible qui l'a nimbée et a révolutionné sa vie intérieure. Révolution silencieuse et colorée qu'elle met au compte de l'évolution, mais

c'est bien plus que cela encore pour elle. Sendre se dit que la grâce intense qui l'a touchée ce soir-là est une trouée d'absolu qui a investi sa personne à tous les niveaux et qu'elle a eu la chance de se vivre élargie au monde, à l'univers, à tous, à chacun, dans la Conscience de Dieu qui ce soir-là, s'est approché d'elle jusqu'à la toucher physiquement. Sendre ne sait pas si ce qui s'est passé est devenu ou deviendra un simple souvenir, mais elle sait que chacune de ses cellules est marquée à vie, et que son cœur a percuté dans une dimension qui n'était plus qu'ouverture infinie, ce contact particulier pour lequel elle n'a pas de mot, et sans doute la rencontre avec elle-même la plus extraordinairement incroyable qui soit.
Dès le lendemain matin, Sendre, la même et autre, à la fois, revoyait par l'évidence et la clarté spirituelle, son questionnement sur le mensonge des acteurs et du cinéma en général. Sans un mot, sans analyse ou explication, elle savait – sorte de connaissance directe – qu'énergétiquement l'on peut soigner le mal par le mal et toucher le mental par le mental quand ce dernier est assez performant pour connaître et pratiquer l'humilité devant l'indicible dont il ne peut se saisir dans un travail conscient qui le remet à sa place, sans plus. Mais pour cela il faut avoir connu et vécu ce que le mental est incapable de recevoir et de concevoir. Pour Sendre, ce palier étant maintenant passé, la voici à même de travailler consciemment et de faire de la réalité du mensonge illusoire, le moyen de renverser voire d'éliminer l'illusion ainsi que les processus mentaux qui en génèrent les expressions

quotidiennement. Et si tous sont concernés, cela ne peut passer que par chacune des consciences humaines sur le chemin de retour vers leur divinité inhérente à tous.
Sendre en a pris conscience à la seconde où elle a ouvert les yeux le matin suivant. C'était là, évident, joyeux, bien réel, concret et la route qui s'ouvrait à elle, au cinéma, pour, avec, par le cinéma, était tracée ainsi que les opportunités qu'il faudrait saisir pour mettre en application cette révélation peu commune pour une comédienne. Il ne s'agissait plus de réussir un film seulement. Il s'agissait – et c'était nouveau pour Sendre – d'y participer énergétiquement afin que la pellicule soit imprégnée d'une autre dimension dont Sendre avait eu le privilège d'un instant dont l'éternité prodigue lui avait octroyé le sens et la sensation. Il s'agissait maintenant d'être dans l'état nouveau, le passeur vers les autres cœurs et consciences. Passeur de vie et de sens par le mensonge même qui fait de tout acteur un fauteur de trouble ou un faiseur d'illusions. Mais Sendre avait saisi cinq sur cinq, et l'état dans lequel elle se réveilla le matin suivant avec les bruits de New York en fond sonore, cet état valait tous les sens revus et corrigés par le Sens et la Vie, le battement de cette Vie au cœur, et chevillé à l'âme, sa journée du lendemain fut un phare braqué sur sa vie personnelle devenue impersonnelle soudain, tant l'enlacement qu'elle avait connu et auquel elle s'était abandonnée, était pour elle la Vie même dont Dieu nous insuffle à la naissance, l'étincelle.

Et ainsi, Sendre devenue Feu et flamme verticale inextinguible, allait entrer dans le travail du film qui se préparait comme un incendie de lumière aux retombées exquises, sans même parler à quiconque, pas même à son amie Simla, de cette expérience incroyable qu'elle venait de vivre.
Un secret, en somme, entre l'Armée des Anges et elle, entre l'Ange observateur et le propre cœur de Sendre.
À ce stade, Sendre n'est pas consciente de l'Armée des Anges, tout juste est-elle sensibilisée à un Ange gardien dont sa mère lui parlait lorsqu'elle était petite. La mère de Sendre avait donc ouvert, sans s'en rendre compte, la porte à l'Armée des Anges. De fait, nous devons chacun, à l'amour, ces vertiges initiatiques qui nous abreuvent par la bouche d'un être aimé qui nous raconte le monde à sa façon. Chaque être aimé, aimant, comme une mère ou un père quand ils savent aimer, est une main ouvrant des portes en soi, les déverrouillant pour que nous puissions les ouvrir et passer les seuils qui y correspondent. À ce titre, l'Amour est le Grand Ouvreur de porte, le Grand Libérateur, le Grand Chancelier de nos affaires de cœur et de vie pour que ce dernier ouvre dans son espace, la porte du Divin pour Soi, là où tous ont accès, là où capitule pour chacun, le non-soi.
Chair de nacre,
Leurs yeux saphir bleu
Enchâssés dans un
Visage lisse aux pommettes
Saillantes, les Anges

Se ressemblent tous, mais
Chacun est si différent des
Autres, que chaque regard
Capable de les voir ne peut
Omettre cette diversité qui
Fait leur force et cette énergie
Qui fait leur Beauté.
Rien n’est classique pour l’Ange
Qui vous protège, il est un sillon
De nacre doucement irisé
Dans un ciel toujours limpide
Et clair au moment où il passe
D’un vol sûr, pour vous porter
Secours ou chance dans l’instant
Même où le besoin se fait sentir.
Le profil des Anges est toujours
Charmant, qu’il ait l’air
Joufflu ou qu’il soit hiératique,
Son profil donne le ton de la
Puissance ou de la douceur de
Ce vol qui nous prend le cœur,
L’élargissement à l’infini,
Comme si son ouverture n’en
Pouvait plus de ne pas finir.
Avec l’Ange, tout est infini,
L’Ange est un nomade des Cieux
Dont le Divin pilote les déplacements
D’une volonté divine où se
Retrouvent en symbiose la voie de
Chacun et le chemin que trace
L’Ange, tous deux confondus ou

Parallèles, selon que l'Ange est
Gardien ou cocréateur, indicateur
Ou observateur.
Mais toujours l'Ange permet le
Sursis et fait de chaque signe
Qu'il prodigue, un moyen pour
Le contacter.
L'Ange n'est autorisé à interférer qu'en cas de danger. Mais ce n'est pas une interférence, c'est simplement l'effet rassurant de son intervention discrète, posant sur le tissage de la vie, la couleur du moment pour que ne cassent pas les fils sur le métier. Fils de couleurs fins et légers s'enroulant dans des desseins d'évolution ne tournant jamais court parce que l'Ange est dans une dynamique née de l'Infinité dont il porte avec succès les fruits du présent qu'il offre au devenir des hommes pour les aider à se libérer du passé.
Œuvrant délicatement, les Anges osent et filent ainsi que des étoiles invisibles dont les lumières éclairent les nuits des humains avec une précision toute chirurgicale, coupant ou élaguant les branches mortes que le passé n'a pas cru bon de couper. Le passé n'aime pas être amputé de ses souvenirs et si ces derniers sont bons c'est moindre mal, mais s'ils ne le sont pas, alors ce sont les freins les plus pernicieux qui soient. L'Ange, seul, délégué par l'Armée des Anges, ou l'Armée elle-même, au complet, sont les pourvoyeurs de signes pour les tremplins à ne pas manquer, ou les écueils à éviter.
D'ailes dorées ou d'ailes cendrées de blond, les Anges sont les refuges de nos efforts qu'ils comptent

et consignent sur ces tables de l'humanité où les lois sont inscrites et produites au fur et à mesure des changements de l'évolution.
La présence invisible de l'Ange produit toujours un bien-être vibratoire dont le corps physique accuse l'ordre nouveau dont il est pourtant aussi l'obstacle. Et quand les cellules, une à une, perçoivent la force vibratoire de l'énergie qui les imprègne, alors l'Ange ravi porte, après les avoir observées, les informations cellulaires mouvantes dont il est le témoin premier tant il est à même de prendre soin de ce bouleversement global subi par l'humain. L'Ange est à la fois le gardien mais aussi le luminaire de nos descentes en enfer dans les profondeurs psychologiques, mais il est aussi, l'ami, le frère divin, le gestionnaire de nos plus rebelles attitudes, sans lesquelles seraient impossibles les prises de conscience salutaires qu'il provoque tout en nous protégeant de leurs coups difficiles dans une intériorité qui se cherche. Quelle que soit la saison, l'Ange veille, quant à l'Armée dont il fait partie, elle est le bouclier du Divin mis à la disposition des humains comme un moyen de ne pas tomber plus bas, même en cas de crise, de rester droits et fiers même dans l'épreuve, parce que le Divin n'est étranger à rien, parce que Dieu est la clé du sens pour toute conscience ouverte sur sa Présence et son Omniscience. C'est ainsi que chacun peut vivre l'Ange à son propre niveau, ce qui fait que de l'abstrait au concret et de la gestation à l'action, l'Ange dénoue le réseau mondial que des nœuds parfaitement invisibles serrent sous le seuil des consciences ainsi que des filaments de rien

murant le Tout en le séparant de lui-même. Mais rien ne peut gêner ce travail angélique dont les buts sont clairs, et les signes frappants, pour qui a la possibilité d'en lire les symboles.
L'Armée des Anges, fratrie divine opérative n'a que faire des spéculations humaines la remettant en question. En effet, cette Armée ne s'oppose ni ne se réduit à n'être qu'un groupe de plus, non. Dans l'espace qu'elle occupe à plein temps, l'Armée des Anges se donne les moyens divins que Dieu a prévus pour elle et Son Dessein à l'égard de l'Humanité tout entière qui pour certains humains demeure un concept, encore à l'heure actuelle, en ce début de 21e siècle…
Sendre est donc, en ce moment même, dans l'aura de l'Armée des Anges, et il y a certains signes qu'elle capte sans pourtant les mettre au crédit de cette Armée ou de l'Ange observateur dont elle ignore jusqu'à l'existence.
C'est dans cette ambiance toute particulière et spécifique des plans invisibles, subtils qui nous entourent, que Sendre s'apprête à se mettre au travail pour ce prochain film très spirituel, qu'elle a appelé de ses vœux et de son cœur. Appel entendu dont la réponse fut une véritable joie, inattendue de surcroît, puisque Nirva lui-même se plaignait des grandes difficultés qu'il ne cessait de rencontrer sur le plan financier, entre autres.
Sendre n'est plus tout à fait la même, Paolo/Aldo est bien loin, pourtant c'était hier ! Sendre est recueillie plus que concentrée, le film lui apparaît comme une prière vivante dans l'action de laquelle elle a une

place centrale en tant que comédienne, et dont le rôle : la Beauté, rien que ça, se dit-elle, est à lui tout seul un éventail ouvert sur le monde, et elle aime ça !
C'est à Goa où elle se trouve depuis quelques jours et pour une semaine encore, que Sendre se prépare. Demain Carl et son collaborateur viennent la rejoindre pour un ou deux jours, elle ne sait pas encore. Elle doit faire avec Carl et le metteur en scène indien, une lecture, non pas analytique, mais fluide de son rôle. C'est un travail qui ne se fait pas habituellement, mais Sendre a demandé cette réunion à trois pour ce rôle qu'elle entend aborder de manière sensitive, intérieure, et avec les principaux responsables, ceux qui l'ont écrit, pensé, avec elle en toile de fond pour l'interprétation. Sendre compte bien sur le fait que de cette réunion quelque chose – mais quoi ? – puisse sortir, d'inattendu, de fort ou de fragile, elle sent que celle-ci est, pour elle, importante et c'est à Goa qu'elle a souhaité la tenir. C'était dans l'idée de Nirva, tout au début, Sendre l'a demandée et obtenue, ce qui n'était pas prévu.
La réunion de Goa restera dans les annales de l'action de l'Armée des Anges autant que dans la mémoire des trois personnes présentes qui en garderont, à terme, un souvenir flou, où Goa elle-même sera plus présente et peut-être ensorceleuse que l'essence même de ce travail à trois qu'avait souhaité et provoqué Sendre. Et nous avons là la démonstration, si besoin était, du fait que tout travail, toute rencontre, toute réunion, tout échange où la conscience et la responsabilité, comme le service – et Sendre le vit bien qu'elle n'en fasse pas

état car c’est pour elle plus que naturel – sont trois pôles humains et divins à la fois, attirant l’Armée des Anges, qui facilite sans doute terriblement les travaux qui s’ensuivent, bien que l’ordre humain des choses du travail, des éléments qui suscitent l’attention de l’objectivité, en soit parfois, apparemment, très éloigné. Pourtant Sendre, sans détenir la vérité comme elle le dit, sans se soucier d’expliquer mais d’apprendre, sans imposer quoi que ce soit mais se remettant en question de manière permanente, et avec une certaine assiduité pour éclairer en écoutant, Sendre se situe sans en avoir encore conscience, dans les rangs humains de cette Armée des Anges comme un relais entre elle et tous, dès qu’engagée dans un projet, elle y prend une responsabilité comme elle prendrait d’assaut en elle, les vindictes des autres, les transformant en essais plutôt que de les contrer.
Ces trois jours ensemble passèrent entre le choix de chacun et l’écoute émaillée des différentes propositions, toutes créatives et innovantes par rapport au texte ainsi densifié au sens spirituel du terme, pas alourdi, non, mais allégé pour lui donner tout le poids de cet invisible si actif dès qu’il s’agit de la conscience de l’être humain, de ses relations et de son rapport à l’inconscient donc à Dieu. Ce dernier point étant essentiel pour Sendre qui pense et souligne que Dieu fait longtemps partie de l’inconscient chez certains humains. Et que la conscience qui découle de cet état-là, donne la vedette au mental dans une mesure très largement abusive dont les sociétés de par le monde souffrent. Ce qui n’est pas, dit-elle encore, le

cas en Inde, où l'inconscient collectif est culturellement imprégné d'une spiritualité qui sans mettre le mot « Dieu » en exergue, ouvre à Ses énergies et à Sa Volonté, une part si grande. Dieu n'est pas un concept, il est en Ses paliers la preuve que l'évolution y mène ceux qui, sans le nommer forcément, en vivent leur part limitée de facto par l'incarnation et la vie dans le monde. Mais cette réalité spirituelle, qui suppose la conscience d'un for intérieur, d'un espace du Divin dans l'humain, va de soi vers les expressions qui mènent au Soi. C'est intéressant pour Carl surtout qui, entre ses deux amis indiens, fait amende honorable en tant que judéo-chrétien américain dont la culture est pour le moins différente. Et sans parler de logique, ce n'est en effet pas le mot qui convient pour les trois collaborateurs, Carl voit dans cette évidence qu'est ce manque de spiritualité en Occident, la porte ouverte à toutes les dérives qui poussent les religions à s'affirmer un peu plus d'une part, et d'autre part, les dérives sectarisantes qui peuvent en découler. Carl les abhorre. Il se dit qu'en bon laïc, il n'est plus dans le coup d'un monde où la spiritualisation est maintenant nécessaire, même si elle prend les chemins des religions qui la maîtrisent mieux que d'autres.
Toutes ces pensées brassées dans cet échange à trois tournent dans la tête de Carl qui les décline au gré de son imagination, pour les laisser couler dans les travées de ces sillons où les lignes étalent des mots pour faire résonner, en les exprimant, des clés que chacun peut saisir, même Carl, parce qu'une Armée d'Anges s'y est penchée d'un vol si largement promené sur le

monde que personne ne restera indifférent aux sillons lumineux dont des centaines d'ailes angéliques auront dessiné cet ordre nouveau, tout divin, où chacun aura ensuite sa part de responsabilité et de tolérance.
Cette session de travail pour ces trois protagonistes devenus des amis de cœur et de sens, passent comme une flèche venue du ciel pour se planter quelque part sur cette planète Terre, en un point situé à Goa. Une certaine ambiance, une magie certaine, une symbiose et une grande ouverture font de ces trois jours ensemble un vivier spirituel où les consciences s'ébattent pour en dépasser, dans l'action qui suivra, toutes les limites connues. Mais Sendre n'oublie pas que Dieu est là, présent, et que si l'Ange gardien qui la suit, comme les Anges gardiens de Carl et de son compatriote, ensemble, portent haut ces couleurs brassées, mêlées et fusionnées ici à Goa, par leur créativité, alors l'écriture sera imprégnée de cette ouverture spirituelle non pas en ses principes, mais en une vision directement appréciable par tout cœur en quête. Sendre sait que le pôle du cœur est l'axe fort de la spiritualité dégagée des dogmes religieux, elle sait aussi que l'Inde en est le berceau et que de là le bébé qui y dort appartient au monde entier, à tous, mais à charge de responsabilité pour chacun de l'élever, de le faire grandir en harmonie et en sagesse.
Ces trois jours furent pleins d'une grand joie, d'humour bien sûr, sans lequel aucune vraie spiritualité ne peut exister dans le monde, tant les détracteurs sont nombreux, et les attaques subtiles.

Durant ces trois jours Sendre a vécu au rythme nouveau d'une autre manière d'appréhender cette spiritualité si importante pour elle, la rendant accessible, la vivant, la communiquant beaucoup plus par ce qu'est Sendre, que par des mots ou des phrases conventionnelles. Sendre est le type même de jeune femme atypique dont les racines spirituelles indiennes, enfoncées loin dans la terre de ses ancêtres, traversent le globe, avec des ramifications qui en ressortent dans tous les lieux où des fleurs apparaissent sans que les habitants les aient plantées, parce que le miracle de la Nature est le don constant. De racines en parfums éclatés à la chaleur du soleil, le temps qui, lui, est un concept, fleurit et entre dans les heures qui y passent, avec la même détermination que les mentaux de ceux qui l'ont pensé pour être divisé en fractions dont la durée est la dépositaire pratique. Comme une commode géante, comme un meuble à tiroirs, une antiquité à force d'avoir servi ainsi, le temps s'est perdu dans la pensée des hommes qui l'ont coupé de l'espace pour se l'approprier. Mais l'Armée des Anges prend son envol dans l'espace pour venir à nous, êtres humains, en traversant le temps, sans qu'aucune limitation de la durée n'interfère. C'est pourquoi sans doute, certains ont l'impression que les Anges qu'ils pressentent sont si loin de nous. Mais quelle illusion ! Il suffit pour cela de constater les résultats de certains travaux consacrés, pour se rendre compte que le service dans le sens spirituel du terme, abolit le temps et la durée, tout à la fois, pour envahir l'espace de ses retombées qui seront peut-être saisies et comprises des mois,

des années, des siècles plus tard.
Et Sendre effleure de sa pensée vagabonde, le fait que l'aile d'un Ange vient de déposer au sommet de son crâne :
« Le service est un engagement
Humain à retombées divines
Dont le lâcher-prise et l'humilité
Du Serviteur du monde consacré
Et conscient, produisent les graines
Que demain des parfums de
Fleurs pollénisantes feront
Germer pour les moissons futures
De l'Humanité tout entière. »
C'est un souffle qui est passé sur Sendre parce que les Anges sont soucieux de faire comprendre que peu importe le temps, c'est le moment et c'est l'heure qui seront importants. Ni trop tôt, ni trop tard. Et cela dépend de l'entité qu'est l'espace aussi, qui gère et garde pour les distribuer selon l'ordre divin fluide, les connaissances et les travaux de chacun, quand l'un et l'autre seront nécessaires. Et si ces connaissances et ces travaux, ces œuvres en fait, sont accomplies et novatrices, c'est le futur qui les verra fleurir pour le devenir de tous, même si certains seulement saisiront l'importance des clés données.
Pour Sendre, ces trois jours à Goa, sa plage, sa beauté tranquille, équivalent à une éternité touchée du cœur, et imprégnée au quotidien d'où la patience ressort en vainqueur. La spiritualité, son expression, n'est qu'action, jamais attente, mais la patience en est la jumelle sans laquelle aucun travail n'est possible, se

dit Sendre qui ne sait plus si elle est elle-même une note de musique portée par Goa et le ciel, ou une couleur changeante sur le nuancier d'une intériorité consacrée à Dieu pour et par le service qu'elle accomplit. Mais finalement, se dit Sendre, cela n'a aucune importance, il suffit de vivre et de servir, d'aimer donc d'agir.
Sendre ressortira grandie de ces trois jours à Goa avec Carl et son compatriote auteur. Cette croissance a-t-elle été consommée lors de cet enlacement divin dont Sendre a gardé l'étreinte si présente, ou cette dernière s'est-elle imposée à vie ? Trop tôt pour le dire.
Ce n'est que le dernier soir que les trois amis ont échangé de façon un peu plus personnelle. Ils ont dîné ensemble comme d'habitude, puis ils se sont promenés après dîner dans cette nuit délicieuse où Goa donne sens à une foison de parfums et de pensées partis à la rencontre les uns des autres. Et dans cette alchimie échappant à la conscience objective, un entremêlement se crée qui fait ressortir de chaque intériorité ses propres éclats de pensées qui, se frottant à celles des autres, donnent naissance à des aubes si fraîchement nouvelles pour chacun qu'une sorte d'euphorie saisit la conscience ainsi enivrée pour la motiver en la poussant sur l'avenir avec force. L'énergie qui découle de cet état est décuplée par le rythme de la promenade sans but où la nuit sert d'écrin à l'être nouveau qui en émerge. C'est ainsi que les trois amis ont scellé ce soir-là une sorte de consensus involontaire dont l'Armée des Anges a dispersé le parfum spécifique dans le monde entier, comme un prélude invisible au film qui allait se tourner.

Goa gardera dans sa mémoire invisible les traces, les traits, les formes-pensées émises par les trois amis. Leur vaillance pour l'action sans le « faire ». Leur volonté de Bien, mais aussi l'intelligence de trois êtres humains ne réfutant, ne rejetant rien ni personne, et ouverts à l'inconnu qui préside à la créativité.
Flash-back.
C'est presque la fin du dîner, Sendre a beaucoup ri durant ce repas qui les réunit, les hommes moins, bien que le dessert les détende un peu, les déride un peu, le sucre sans doute, se dit Sendre un peu moqueuse.
– Bon, les hommes, je veux vous proposer un pacte entre nous à l'issue de ces trois jours de travail, dit-elle.
Les deux hommes sont tout ouïe, mais ils ne bronchent pas. Juste un petit sourire interrogatif qui illumine leur visage. Sendre continue :
– La Beauté dont j'ai le rôle en charge, est à la fois subjective et objective. Pour beaucoup elle est absolument liée à l'apparence, ce que nous, ici, ne croyons pas forcément. Je ne peux pas jouer cette Beauté sans mon apparence, et elle sera un handicap pour le film par rapport au fond, à l'essence, à la Réalité. Et les dialogues ne peuvent rien changer à cela, nous le savons tous les trois. J'ai besoin de votre aide à tous les deux, pour me rappeler quand besoin sera, sur le plateau, que je ne suis pas cette apparence parce que pour construire mon rôle et le jouer je ne vais pas m'appuyer sur elle. C'est ici qu'intervient le pacte de Goa que je veux conclure avec vous. Quand vous me verrez dévier tout doucement, imperceptiblement, dans l'apparence

dont je suis prisonnière, je vous demande de me dire un mot, un seul. Je ne peux pas vous expliquer aujourd'hui pourquoi ce mot. Mais c'est ce mot qu'il faudra me dire.
Les deux hommes écoutent toujours Sendre, presque en état d'hypnose car cela les intrigue.
– Si vous constatez le moindre dérapage en fonction de cette apparence qui est mienne ici-bas, dites-moi ce mot : « Tulipe », c'est le nom d'une fleur, je sais, mais c'est plus que cela pour moi. Je vous en parlerai un jour ou pas, peu importe. Et « Tulipe » sera notre pacte de Goa. OK ? demande Sendre qui regarde ses deux amis en souriant de toutes ses dents.
Les deux hommes répondent en chœur :
– OK !
– Alors, dit Sendre, topez-là, et elle lève la main droite dans laquelle claquent ensuite l'une après l'autre, les mains droites des deux hommes.
Le pacte de Goa est né, entériné par une promenade nocturne délicieusement farniente. Étoiles et pleine lune, dans un bel échange céleste, rivalisent de luminosité, et les trois amis, les yeux levés vers le ciel, les admirent. Mais aucun d'entre eux ne voit l'envol majestueux de l'Armée des Anges qui repart, mission accomplie, vers d'autres lieux où sa présence est nécessaire. C'est une Armée dont les armes ne sont pas agressantes, c'est une Armée dont les combats pourtant spirituellement spectaculaires sont invisibles et secrets par défaut de sens physique humain à les voir. C'est une Armée choc aux énergies si puissantes qu'aucune Armée au monde ne serait capable de mettre en œuvre. La puissance spirituelle étant la

garante de la puissance militaire quelle qu'elle soit, il serait bon de réfléchir sur ce point pour écrire, pourquoi pas ? un film où l'Armée des Anges pourrait adombrer des soldats de la Paix, les vrais soldats du monde nouveau où la spiritualité aurait pignon sur rue dans tous les États du monde, et pas seulement en Inde.

Le pacte de Goa fut scellé sur la plage, dans la nuit brillante, par une accolade de Sendre avec ses deux amis. Cœur contre cœur, ce qui procura à Carl un vertige bien compréhensible tant l'énergie de Sendre, elle aussi, était maintenant puissante.

Nirva eut des nouvelles de ces trois jours auxquels il n'avait pas cru bon de participer en tant que producteur, et il avait eu raison.

Ann regretta le fait de ne pas avoir été prévenue, mais se rendit compte ensuite qu'elle n'avait pas sa place dans cette réunion.

Simla étudiait à Paris où elle était retournée. Elle avait été contactée par Aldo/Paolo qui voulait la voir, et elle avait accepté, pourquoi ? Cela n'était pas très clair en elle.

Paolo/Aldo, en fait, avait du mal à accepter son échec avec Sendre qui, elle, ne s'en souciait pas et n'y pensait même plus.

Les parents et les amis de Sendre l'attendaient impatiemment à Mumbai qu'elle avait désertée depuis plusieurs semaines maintenant, mais elle avait besoin d'être seule et les avait prévenus.

La planète Terre est quadrillée par un filet lourd aux nombreuses ombres formant des abcès ça et là, mais de nombreux fils de couleurs étincelantes maillent pourtant ce réseau par-delà lequel l'Armée des Anges œuvre, par les mailles ouvertes, carrées, de ce filet enveloppant. Il touche chaque être humain d'une manière ou d'une autre et a une incidence sur l'atmosphère et en particulier sur les trous dans la couche d'ozone dont on parle tant. Et pour cause.
Le QG de l'Armée des Anges se situe par-delà plusieurs couches atmosphériques terrestres et divines, dans un lieu bleu diamant rose où l'on accède par un mystérieux trou noir ne menant, pour les hommes, à rien. Dans ce QG, les ordres divins s'inscrivent sur une plaque géante de cristal transparent, en lettres de couleurs qui dépendent de la mission envisagée. Il y a des lettres d'or, ou de couleurs diverses, chaque couleur correspondant à l'essence même de l'énergie qu'utiliseront les Anges en mission d'Amour, de cohésion, d'harmonie ou de symbiose, mais aussi de dynamique. Dans ce lieu divin bleu diamant rose, des gerbes infinies de clarté aux luminescences diaphanes ou vives, toujours vibrantes, autour desquelles sont planifiées les actions à venir.
Mais ces planifications quasi instantanées ne nécessitent aucune réunion, aucun briefing. Les Anges sont disponibles et toute mission peut s'inscrire dans l'instant, motivant aussitôt l'envol, les vols nécessaires pour n'importe quelle destination. Des Anges sont toujours disponibles même quand l'un de leurs bataillons est parti en mission. L'Armée des Anges

est infinie, seuls les Archanges sont comptés et à la tête de ces bataillons, chacun avec une énergie particulière. Chaque bataillon est choisi en fonction de son énergie particulière, en fonction du travail à accomplir ou des personnes à visiter. Les signes susceptibles d'être lancés par chaque bataillon, chaque Ange gardien, ne sont jamais des hasards, et ils sont décidés dans le monde des symboles, tout aussi instantanément que les départs des Anges en bataillon. Le monde invisible des Anges est un monde ouvert, clos par l'espace en l'un de ses recoins infinis et immenses, inaccessible aux hommes, même aidés par leurs prothèses technologiques de pointe. C'est un monde tranquille en suspens où tout n'est qu'efficacité dans la magie divine qui en régit toutes les lois.
Les lois divines sont parfois étranges pour les humains qui ont du mal à les comprendre quand il arrive que certains d'entre eux, mal préparés, s'y intéressent. D'autres s'y plongent même sans comprendre, avec une bonne foi évidente, pour essayer d'en intégrer le suc, ceux-là y parviennent, même intuitivement, parce que ces lois disponibles pour tous sont souvent reprises par les enseignements divers dont nous pouvons étudier les textes magnifiques. Mais les Anges savent que ces textes, à la fois, éclairent et cachent, non pas que les enseignements soient secrets, pas du tout, ils sont à la disposition de tous pour être lus, étudiés et appliqués. Mais ils éclairent et cachent, c'est un fait qui ne dépend que de la capacité d'ouverture de la conscience en fonction du cœur qui déjà l'anime ou pas. C'est aussi simple que cela.

Les Anges le savent, mais leur Armée ne prend pas en compte cette capacité de chacun à voir ou non, seuls les Anges gardiens travaillent avec cette capacité de la conscience et du cœur dans laquelle ils n'interfèrent jamais, mais par laquelle ils testent, avec des signes divers, l'aptitude de chacun à l'abandon au Divin, d'une part, et d'autre part, la clairvoyance de l'intériorité à ne pas rejeter ce qui est réel sur d'autres plans, même invisibles à la majorité. C'est sur les expériences des Anges gardiens avec les humains dont ils sont chargés que l'Armée des Anges s'est intéressée il y a peu de temps, à des manipulations touchant le mental individuel par le biais de manipulations collectives, endommageant parfois, partiellement ou complètement, les glandes pinéale et pituitaire de certains personnages. Ces altérations pouvant aller jusqu'à une rupture d'anévrisme pour certains organismes. Les Anges gardiens avaient noté ces déviations et avaient beaucoup travaillé à les éviter, rendant impossible l'accès à une réunion, par exemple, par des moyens dont ils ont le secret. Mais cela ne suffisait plus. L'Armée des Anges avait donc pris le relais et pour l'instant, ses actions étaient ponctuelles, et le programme en voie de réalisation. C'est que les lois divines de l'évolution de chacun avaient été bafouées par une orientation de certains groupes politisés, et autres, pour pousser les hommes à plus d'action en fonction de prérogatives que ces derniers ignoraient. Utilisant des prétextes frauduleux, les manipulateurs donnaient des informations qui stimulaient et motivaient les uns pour certains abus que

d'autres contraient. Du tout ressortait un chaos certain dans lequel le monde était plongé, et les humains étaient, eux, entourés en permanence de brumes ouateuses dans lesquelles leurs consciences n'avaient que plus de mal à avancer. Et peut-être était-ce le fond de ces manipulations, la raison pour endormir un peu plus des hommes et des femmes qui, alors, ne poseraient plus problème dans les grands enjeux qu'il fallait bien relever, mais auxquels il était très difficile de se tenir. Tout le monde, les Anges gardiens et autres, le constataient avec peine et étaient victimes à différents stades, de cette gabegie au sein des lois divines bafouées, et aucun tribunal humain n'avait la légitimité de pouvoir s'en occuper. Y compris dans ce domaine de la justice humaine, cette gabegie allait bon train parce que les règles et lois du mental, par le mental, dans le mental, ne pouvaient s'adapter aux lois divines qu'ignore tout mental et qu'il ne sait qu'analyser sans être capable de les appliquer. Tout cela était très ennuyeux et si l'Armée des Anges était sur le pied de la Paix, c'est que l'ensemble du monde connaissait une forme de guerre où l'informatique était déviée à des fins frauduleuses par quelques groupes peu recommandables.

Durant tout ce temps, Sendre qui était revenue à Goa, se tournait vers l'intuition qui nourrissait son quotidien depuis toujours, et sans savoir objectivement tous les détails du viol des lois divines, les pressentait et les déplorait. De retour à Mumbai, elle était retournée dans le petit temple de ses premiers émois

spirituels d'enfant, et elle avait revu le Maître qui y vivait. Elle avait besoin de ce contact très précisément avant de commencer ce film si important pour tous, du moins en était-elle persuadée, une forme de méditation qui n'en était guère une puisque sa vie entière était devenue méditative depuis son expérience si belle et étrange à la fois ; cet enlacement du Divin, c'est ainsi qu'elle y pensait, avait transformé en elle bien des petits côtés qu'elle ne comptabilisait pas, certes, mais dont elle constatait l'absence, c'était curieux et très jouissif en même temps. Jouissif dans le sens où la globalité de ses corps était tout entière contenue dans cet éveil cellulaire étonnant qui la baignait entièrement dans une vibration magnifiquement agréable.
Tout cela était assez nouveau en elle pour que Sendre retourne au temple pour une visite de courtois remerciements à Dieu. C'est ce qu'elle vivait là, qui prenait le pas sur tout ce qu'elle avait pu vivre auparavant. Sendre avait maintenant l'impression que Paolo/Aldo faisait partie d'une autre vie où les lois divines n'avaient pas cours. Sendre se demandait même si Paolo/Aldo serait capable de conceptualiser que les lois divines existent et sont capitales pour la vie de l'humanité, du monde entier, mais en passant par chaque conscience capable d'en appliquer la justesse au quotidien, dans la vie.
Sendre était maintenant dans le temple, une fois de plus cette semaine. Elle prenait l'avion dans deux jours pour Paris, puis le Maroc, elle ne savait plus bien le programme, ce serait confortable pour elle,

pensait-elle, de laisser tous ces détails logistiques aux mains de l'organisatrice, c'est-à-dire Ann, que Sendre se faisait une joie de retrouver bientôt.
Assise sur ses jambes, Sendre regardait le Bouddha dans le temple, face à elle. En même temps elle observait ces pensées qui lui traversaient l'esprit, passaient pour aller on ne sait où – là où les pensées auxquelles on ne fait pas attention finissent probablement ? – Sendre ne s'accrochait à rien en général, et surtout pas à ce genre de pensées qui allaient et venaient parce que la vie l'appelait, le Divin l'appelait et l'envoyait là où bon lui semblait, du moment qu'elle y avait sa place et qu'elle y serait utile. C'est alors qu'entra le Maître, il vint s'asseoir en position du lotus près d'elle, et soudain le silence du mental se fit en Sendre qui s'y laissa aller tout entière. L'immensité, l'infinité, puis l'éternité firent pâlir le temps ainsi que l'heure ou les minutes qui, sur le plan physique, gardaient leurs prérogatives. Et Sendre, en communion totale avec le cœur du cœur, – elle ne vit en sortant du temple aucune autre expression pouvant approcher son état dans le temple – Sendre devint une prière vivante tendue vers Dieu et confraternelle du Bouddha. Puis peu à peu, les choses de la vie, dans le temple, reprirent leurs places habituelles, Sendre, qui avait les yeux mi-clos, les ouvrit complètement. Le Maître s'était déjà levé, il était sorti et devait l'attendre dans la pièce dépouillée réservée aux entretiens, où elle se rendit d'un pas mesuré. Elle savait qu'elle ne pourrait plus revenir avant des mois, cette dernière visite était très importante pour elle. Il l'attendait,

elle s'installa face à lui, une table basse entre eux où brûlait de l'encens, où les flammes de trois bougies, flammes hautes tendues vers les cieux, que Sendre nota parce que d'habitude, seule une bougie était allumée sur cette table. Mais Sendre ne posa aucune question à ce sujet. Le Maître lui sourit et elle lui rendit son sourire. Un silence suivit dans lequel Sendre se recueillit tranquillement pour s'ouvrir à cet instant qu'elle garderait inscrit au cœur, à vie. Lumineuse et fragile tout en étant finement vibratoire, l'ambiance, l'atmosphère ? Comment qualifier cet espace hors du temps où la subtilité devient la seule densité sensible, physiquement aussi.
– Attends avec calme une nouvelle année riche d'événements, murmure alors le Maître.
Un long silence à nouveau dans lequel Sendre sent une Joie indicible monter en elle. Et aussitôt, ce que ne verra pas Sendre, des traits doux, comme dessinés au pinceau calligraphique, envahissent l'espace de la pièce pour en déborder aussitôt et se perdre dans la Nature, en passant par le temple à côté. Il y a là du rose, du vert, du jaune, du violet, allégés de scintillements nacrés du plus bel effet. Ces couleurs tournent au-dessus de la tête de Sendre et de celle du Maître, pour s'étendre ensuite d'un mur à l'autre, revenir et enlacer, en partant du haut de la tête, le corps tout entier de Sendre sur lequel elles s'enroulent jusqu'au sol. Tourbillons lents, ces couleurs se croisent et libèrent des jets de gouttelettes qui montent vers le plafond puis inondent de leur cristalline présence les deux corps immobiles qui les reçoivent de plein fouet.

En arrivant sur le corps de chacun, elles explosent en étincelles pour s'enflammer, et c'est alors un Feu éclatant qui emplit la pièce, rejoint le temple qu'il traverse et se perd à l'extérieur, direction Mumbai, mais aussi par-delà, dans toutes les directions qui relient aux autres pays.
La Paix est dense, au cœur de Sendre et à son corps. Puis le Maître lui dit doucement :
– Agis. Et montre tes ressources. Tu es bénie. Va et œuvre.
Puis il se lève et disparaît derrière un rideau.
Sendre se lève après quelques secondes, traverse le temple puis sort pour reprendre sa voiture. Mais elle emporte avec elle, au cœur du cœur et dans chaque cellule consciente d'elle-même, cette vibration qu'elle est venue chercher et qui ne la quittera plus de tout le film, pendant les mois qui suivent.
Sendre est paisible, elle sait qu'elle ne travaille pas que pour elle, c'est une joie de penser qu'elle s'intègre à un Plan qui la dépasse, est divin avant tout, est destiné à tous et prend en compte chacun dans la mesure où la personne peut y accomplir sa part mesurée à l'aune de la Conscience de la Vie Une.
Sendre n'a vu personne à part ses parents, elle avait besoin de cette semaine de solitude pour se préparer à la folie collective qu'est l'entreprise d'un film dans une promiscuité parfois difficile à porter, à assumer, à vivre. Sendre a dit au revoir à sa mère, c'est son père qui l'accompagne à l'aéroport avec son chauffeur. Mais Sendre et son père ne seront pas bavards, une sorte de gravité les empreint tous deux, ils ne savent

pas pourquoi. C'est dans leurs regards respectifs qu'ils trouvent ce que les mots pourraient voiler ou abîmer. Sendre se rend tout de suite au salon VIP, elle a embrassé son père dans la voiture qui est repartie aussitôt. C'est mieux ainsi. Elle se retourne devant le salon, mais le couloir derrière elle est vide, seule la vibration fine la saisit intensément, elle sonne, la porte s'ouvre, et Sendre fait le premier pas vers l'Occident, dans ce voyage qui la mène là-bas, à Paris.

Puis Sendre, détendue, s'est servi un jus d'orange en attendant tranquillement l'embarquement.

Le décor a été planté quelque part dans le Sud marocain. C'est à Marrakech que réside toute l'équipe, et chaque jour un car emmène les techniciens et autres participants, sur le lieu du tournage à environ trente kilomètres. Ce qui suppose une logistique impressionnante pour les repas qui sont servis sur place. Nirva, Carl, Kumar, et Sendre se rendent sur le lieu du tournage en 4 x 4 avec un chauffeur très sympa qu'ils connaissent depuis le film précédent, Si Ahmed, le fidèle.

Sendre a beaucoup échangé à l'hôtel, avec Carl et Kumar, sur la Beauté. Son personnage a pour nom : Badie.

Et la Beauté ne se joue pas, elle est à la fois dans l'œil qui la regarde et de manière intrinsèque dans l'esthétique qui en habille les formes. Allier à ces deux formes de beauté, la radiance d'une belle intériorité, est si inhabituel quand les mots ne sont pas là pour souligner ou sous-titrer ou expliquer, que la Beauté, en synthèse, est bien difficile à montrer. C'est pourquoi le metteur en scène indien a voulu que le rôle soit muet. Carl et Kumar ont d'abord hurlé, puis Kumar a été le premier convaincu de la nécessité que le metteur en scène leur démontrait. Puis Carl s'est rendu à l'évidence, quoique pour un Occidental, un

rôle principal muet ne soit pas acceptable, a priori. Quant à Sendre, les expériences qu'elle avait vécues dernièrement, et sa dernière visite au temple, lui furent profitables pour admettre sans l'ombre d'une hésitation la nécessité pour ce rôle particulier de rester muet. De plus, nourrie par une dimension dans laquelle les mots sont inutiles, Sendre est maintenant capable de nourrir à son tour ce rôle par l'essentiel, et ce ne sont sans doute pas les mots, se dit-elle, regrettant qu'un écrivain ne soit pas actuellement assez novateur pour inventer mots et manière de les assembler, afin de dire l'indicible. Sendre est heureuse, elle n'a pas eu de réaction opposée à la demande du réalisateur, et elle repense à son Maître, à ses derniers mots qu'elle comprend bien maintenant : « Agis, montre tes ressources… ». Et c'est exactement ce qu'on lui demande de faire maintenant.

Carl n'est pas très content que l'on ait coupé les dialogues de son personnage. Et le soir même, alors qu'ils dînent ensemble à *La Mamounia*, il lui dit :

– Tu vois, je m'étais tout particulièrement attaché à ces dialogues qui me semblaient très importants. Les mots étaient vraiment choisis avec…

Mais Sendre lui coupe gentiment la parole :

– Carl, je comprends, mais je ne me dis pas qu'on a coupé les dialogues, parce que moi, j'ai besoin de leur support pour pouvoir jouer sans les dire, je ne sais pas si tu peux le comprendre, mais le fait d'avoir ces dialogues est capital, tout comme le fait de les taire.

Sendre a l'air interrogatif et persuasif, à la fois, elle regarde Carl, la tête un peu penchée vers la droite.

– Je n’avais pas pensé à cela ! Je me suis focalisé sur mon nombril d’auteur, de dialoguiste ! Ce que tu me dis là est très important, je te remercie, Sendre !, dit Carl étonné.
– De rien, sache que sans les dialogues écrits, je ne peux pas jouer, je ne peux pas interpréter… C’est vraiment important, en revanche, j’aimerais que tu me promettes, et je vais aussi le demander à Kumar, de me dire si vous ne reconnaissez pas, dans mon jeu, ce que vous avez voulu dire. OK ? Parce que je n’aurai que mon propre matériau intérieur pour travailler, et sans les mots, je n’ai jamais joué, je ne sais pas de quoi je suis capable. D’accord ?
– D’accord Sendre, promis.
Ils dînent ensuite tranquillement jusqu’à l’arrivée du metteur en scène avec Kumar et Nirva. Sendre monte se coucher dès la dernière bouchée avalée, et Carl met au courant Kumar de la requête de Sendre.
Puis dans la nuit tombée depuis un moment, *La Mamounia* s’endort dans ses lumières féeriques, protégeant des chambres l’intimité dans le silence bruissant de la rumeur de la ville qui n’interfère pas avec le sommeil de ses hôtes.

Nirva est un producteur très particulier, il est en effet peu habituel que le ou les auteurs et dialoguistes soient sur un tournage vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Mais Nirva, tout comme Sendre, pense que les auteurs sont l’axe du film. Ils sont l’âme et la forme d’une histoire, inventifs, ils ont les personnages et leurs mécanismes en eux, et Nirva tient,

pour chacun des films qu'il produit, à ce que les auteurs soient présents. En général il y a un auteur, et il connaît bien Carl pour avoir souvent choisi des scénarios signés par lui. Nirva est content que Carl et Kumar soient là. Et il le leur montre. Le soir les trois hommes prennent un verre ensemble avant de dîner ou une infusion après dîner, les horaires des uns n'étant pas forcément ceux des autres. Ann est très occupée par les figurants dont elle s'occupe et par les petits rôles qui résident au *Méridien* où elle est aussi pour être sur place le matin très tôt. Ann n'a pas encore pu déjeuner ou dîner avec Sendre, mais elle y compte bien.
Durant le mois de tournage prévu à Marrakech et aux alentours, Ann compte même partir un week-end quelque part parce qu'elle trouve que le Maroc est un pays sublime. De son côté Sendre est assez seule par choix. À part les dîners et les déjeuners sur le lieu du tournage, elle se réfugie dans sa chambre ou se promène dans le parc, à moins que dans sa loge caravane, elle ne se cloître, loin de l'agitation du plateau et des plaisanteries parfois graveleuses qui sont censées faire passer le temps.
Parfois, comme ce soir, Sendre dîne même dans sa chambre qui en fait, est une suite. Là elle déploie les énergies et la force de son intériorité, leur donnant l'espace nécessaire à l'harmonie qu'elles procurent. Parce que chaque jour est un effort et une tension ajoutés au fait qu'un rôle muet est plus fatigant quand il est entouré de rôles qui ne le sont pas. Et Sendre a besoin de ces énergies intérieures qui lui

viennent d'elle ne sait où exactement et qui, outre les siennes, lui servent de balancier dans l'équilibre qu'elle maintient à longueur de travail.
Il y a bien eu un accueil officiel lors de leur arrivée, le soir même, mais Sendre n'y est pas allée, elle évite ce genre de manifestation où les énergies se dispersent bêtement, et bien que ces soirées soient fort sympathiques, elles ne cadrent pas, pour Sendre, avec son propre travail. Nirva et Carl l'avaient excusée, Sendre était désolée, peut-être après le tournage, avant de partir, serait-elle disposée à rencontrer tous ces Marocains adorables qui étaient là pour lui faciliter la vie. Oui, avant de partir, mais au début du tournage, elle n'en avait pas eu le courage, et elle espérait avoir été entendue pour ce qu'il en était vraiment. Puis elle avait balayé de sa tête toute autre pensée à ce sujet.
Ce soir, le téléphone sonne alors qu'elle mange un potage marocain délicieux dans sa chambre.
– Sendre, pas le temps, jamais, sur le plateau d'échanger deux mots avec toi. J'ai envie de te voir, tu n'as pas un moment ce soir ? Je me proposais de te convier à un verre au bar de ton hôtel, juste une demi-heure, ça te va ? Il est tôt, il n'est que sept heures… dix-neuf heures quoi !
C'est la voix d'Ann, gaie et pétillante comme à son habitude. Son comédien italien ne sera là que la semaine prochaine, et elle en profite pour essayer de voir Sendre tranquillement. Très mobile, Sendre qui avait décidé une soirée calme, y inclut Ann dans l'instant tout en répondant :

– Je suis en train de dîner dans ma chambre, mais OK pour une infusion ou un thé à la menthe à vingt heures en bas, je suis contente de te voir. À tout de suite…
Sendre termine son dîner léger.
Puis elle revêt un jeans, un tee-shirt blanc à manches courtes et un petit gilet indien en coton brillant de tous les feux de ses petits miroirs incrustés. Des mules à talons hauts brillantes de miroirs elles aussi, pour descendre à vingt heures pile après s'être brossé les cheveux. L'Américain qu'elle croise dans l'ascenseur admire le visage sans fard, leurs regards se croisent, le temps pour lui de recevoir dans le sien le bleu lagon des yeux de Sendre qui lui sourit avant de sortir devant lui, au rez-de-chaussée.
Quand Sendre arrive dans le hall, Ann passe la porte de l'hôtel ouverte par deux hommes en costumes traditionnels, coiffés de chéchias, qui en tirent les battants. Les deux femmes se voient en même temps, Ann se précipite pour monter les quelques marches qui les séparent. Puis elles décident de prendre leur thé à la menthe dans le grand hall aménagé en salon, parce que la musique au bar les gêne pour bavarder. Ann est venue en caftan, c'est bien elle, ça ! se dit Sendre admirative du tissu de coton lamé. Ann lui propose de l'emmener dans les souks, c'est super, dit-elle à Sendre, le caftan doit très bien t'aller, tu ne peux pas repartir de Marrakech sans, ajoute-t-elle en riant.
– Dis-moi, je ne veux pas être indiscrète, mais tu n'en as pas marre d'être toujours toute seule ? demande Ann.

– Parce que tu trouves que je suis toute seule ? C’est plein de monde autour de moi, et toi ici, et tous les autres, non Ann, je ne suis pas seule.
– Tu sais très bien ce que je veux dire, tu n’as pas de mec dans ta vie, et c’est un vide non ? Tu es seule ! proteste Ann.
– Non, Ann, ne pas vivre avec quelqu’un ou ne pas avoir de petit ami ne veut pas dire vivre seule. J’estime que je suis très entourée. Mais vraiment, je ne comprends pas cette question, dit Sendre.
Un peu sur la défensive, elle se demande si par hasard le comédien italien d’Ann n’aurait pas un ami à caser… Et l’histoire de Paolo/Aldo lui a suffi. Mais Sendre est décontractée, elle est heureuse d’être en compagnie d’Ann pour ce thé à la menthe que le garçon vient d’apporter et qu’Ann tient absolument à régler.
La tête pleine d’ocres chauds, de ciel bleu azur, de plein écho de cette langue arabe dont elle aime les sons gutturaux, Sendre se détend avec plaisir. Ann la trouve en forme, très en forme, et le lui dit.
– C’est que je me couche tôt pour me lever tôt, je mange le plus sainement possible, je vis comme une athlète ou une ermite, c’est un peu pareil, non ? Tout cela sur la longueur, mais pas particulièrement en période de travail. Et toi ? demande Sendre.
– Moi je n’ai pas cette force intérieure pour une autodiscipline pareille, je t’admire Sendre, moi je suis beaucoup plus laxiste en fin de compte. Pas dans mon métier mais dans ma propre vie privée ! C’est sans doute pourquoi cet Italien est si séduisant à mes yeux… répond Ann en riant.

Ann est très rapide, très vive, ses boucles rousses brillent sous les lumières du hall où des bouquets de roses embaument.
Sendre apprécie le thé très chaud qu'elle déguste à petites gorgées prudentes. C'est bon.
Les deux femmes, peu à peu, en viennent à parler de leur enfance et la différence de culture et d'éducation les porte à une réflexion commune qu'intensifie le fait d'entendre parler arabe autour d'elles où les garçons du bar discutent entre eux un peu plus loin à la porte de ce bar. Le hall est vide à part la table où Sendre et Ann sont installées, tout le monde dîne. C'est une heure agréable où la quiétude de *La Mamounia* s'exprime comme une tranquillité toute familiale, ici tout le monde vous connaît en tant que client, vous laisse vivre votre vie, et veille sur vous vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Vous êtes chez vous, concluent les amies en souriant. Mais c'est la réalité, vraiment. Et c'est bien agréable.
– Bon, notre hôtel est pas mal non plus, une bonne partie de l'équipe est au *Méridien* avec moi, plus pratique pour nous tous d'être ensemble. Nirva m'avait demandé si je voulais venir ici avec vous, mais j'ai choisi le côté pragmatique pour le travail c'est plus payant… dit Ann.
– Tu as raison, pour ma part j'aime cet hôtel, j'y étais venue, tu te souviens ? Lorsque nous tournions *De flammes et de joie*. Un week-end ici m'avait séduite. J'y reviens avec un grand plaisir.
Sendre et Ann promènent leur échange d'une culture à une autre, d'un lieu à l'autre, d'une ville à une

autre, d’un cœur à l’autre avec cette souplesse que les pensées trouvent dans un lieu exceptionnel où l’espace, saturé d’histoire, porte l’âme vers les autres et le cœur vers tous, sans autre critère que l’instant présent où la joie, la tolérance et la vivacité de la conscience s’expriment. Conversation informelle, échange amical, détente cordiale et vision largement ouverte sur la vie… C’est un moment très agréable. Mais il est bientôt vingt et une heures vingt et Sendre prend congé en embrassant Ann pour la remercier d’être venue. C’est juste à ce moment où les deux femmes se séparent que Nirva arrive, il vient de dîner, il va se coucher, il a laissé Carl et Kumar en bonne compagnie… mais il n’en dit pas plus aux deux femmes qu’il embrasse. Sendre monte se coucher. Ann curieuse demande à Nirva avec qui sont Carl et Kumar. Mais Nirva n’en dira pas plus, en souriant il lui pince la joue droite et monte se coucher après l’avoir raccompagnée à la porte où une voiture de la production l’attend pour la ramener au *Méridien*, un peu plus loin sur l’avenue.
La nuit mystérieuse de Marrakech ouvre un espace tranquille où se glisse avec délice Sendre qui se réveillera aux échos profonds de la prière du petit matin. Sendre est un peu lasse et elle se laisse aller avec volupté au sommeil qui la happe avec douceur.

Quand les Anges veillent, c’est de par l’univers et le monde qu’ils voyagent. Cette nuit-là sur Marrakech, l’Armée des Anges a lancé dans la nuit des aurores à venir, des étoiles à regarder, des rayons rose-orangé

à admirer, parce que dans un lit d'enfant, un petit Prince dormait déjà à poings fermés sur cette partie du monde qu'il devait un jour gouverner. Et les Anges, soucieux de leur mission divine, veillent aussi aux gouvernances dès le plus jeune âge de ceux qui, prédestinés, feront ou non, le monde de demain dans l'ordre à venir, avec toute la ferveur que la foi donne aux cœurs de ceux qui sont éduqués dans le sens de la destinée du monde auquel ils participent.

Dans la main de Dieu,
C'est-à-dire dans la Volonté
Divine, le monde réside
Tout entier. Mains ouvertes,
Peut-on ici-bas, réceptionner
Cette Volonté via le Cœur afin
D'aider chacun à alléger
Le monde de ses pollutions,
Les nôtres, sans que ne
Tombent ces lieux où sont
Rassemblés les humains,
Ces villes et ces nations
Où les consciences se fustigent
Les unes les autres parce qu'elles
Ne sont, encore, que mentales ?
L'ordre nouveau est dans la
Vie qui nous rassemble, mais
Encore, chacun devra en prendre
Conscience, et dans l'éclat
Qui nous aveugle, comment
Discerner des autres et de soi,

Les paillettes futiles, inutiles
Dont le mental nous pare ?
Dans la nuit où le jour éclôt,
Dans la lumière qui la remplace,
Dans les songes, les rêves, les
Constats, et dans la vie qui
Continue, chacun est un projet
Que la Conscience affine, auquel
Dieu donne son aval, auquel
Nous participons consciemment ou non.
Dans la nuit bleu-indigo de
Marrakech, Sendre respire et
Vibre l'incarnation du projet
Divin dans lequel elle prend
Place sous l'égide de l'Armée des
Anges avec pour écho, l'islam,
Parce que Dieu ici, parle à
Travers lui.
Et Sendre l'écoute, recueillie
Dans Sa Volonté.

Kumar a découvert le Maroc avec une curiosité intense, puis l'inspiration a pris le relais, et il écrit tous les matins dès qu'il entend le muezzin, jusqu'à huit heures. Il lui est même arrivé de ne pas se rendre sur le plateau, et de laisser à Carl le soin d'aviser en cas de besoin. Il reste joignable par téléphone dans ces cas-là, et Nirva, qui aime les auteurs, lui a précisé qu'avec l'inspiration on ne plaisante pas, il faut rester disponible. C'est ce que fait Kumar qui écrit à la main, sans ordinateur, dans sa chambre, dans le

jardin, au snack dans le jardin, aux restaurants, bref, partout dès que l'inspiration le visite, ces derniers jours quotidiennement. Kumar vit donc un peu en marge depuis cinq jours, et il retrouve Nirva et les autres le soir pour dîner, s'informe de la journée de travail, donne son avis si on le lui demande, et monte se coucher car la journée fut longue, comme pour tous. Un rythme s'est installé, Sendre a le sien comme chacun, et l'harmonisation de ces rythmes est assez facile finalement, ce qui est étonnant mais pas impossible.
Nirva partage son temps entre l'hôtel et le lieu de tournage. Il a à l'hôtel un bureau avec une secrétaire en contact constant avec New York et Paris, la production marocaine elle, est à Casa et deux personnes la représentent à Marrakech, à temps plein durant le film.
Seul Nirva fait le lien avec le tournage, les autres travaillent depuis le bureau, on ne les voit jamais, autre rythme, autres préoccupations, autre travail, autres métiers…
Nirva et Kumar sont devenus très amis. Nirva a une tendresse particulière pour les auteurs parce qu'il aurait aimé écrire, mais tout particulièrement pour Kumar parce que ce dernier représente pour Nirva tout ce qu'il n'est pas, lui échappe sur le plan spirituel, l'épate en ce qui concerne l'inspiration, et l'émeut quant au fond toujours spirituel dont Kumar vit sans complexe la réalité dans un monde occidental, avec des Occidentaux qui ne sont ni préparés, ni habitués à cela. Et Nirva est étonné de constater à quel point

Sendre et Kumar se parlent peu. Nirva s'en est confié à Kumar qui a ri en sourdine discrètement avant de lui dire :

– C'est que nous sommes très proches sur bien des plans, nous n'avons pas besoin de parler, nous sommes du même avis souvent, et nous comprenons de la même manière ce qui, nous étant étranger, nous est pourtant familier de par cette part universelle qui caractérise tout, y compris les êtres humains. Voilà, c'est simple, pourquoi nous n'avons pas besoin d'en parler. Avec les Occidentaux, c'est autre chose, ils veulent toujours qu'on leur explique, même ce qui est inexplicable, comme si le mental tournait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nuit et jour sans relâche. Et de plus, aucune explication ne les satisfait, c'est très curieux pour nous, vous savez.

Kumar a dit cela très posément, prenant le temps des mots et le temps de les dire, comme si soudain il n'était même plus question de mots, mais de freins à lever, d'obstacles invisibles à balayer doucement pour que la lumière se fasse et passe entre deux interlocuteurs, entre une question et une réponse. Kumar est très sympathique, Nirva le trouve à la fois rafraîchissant et calmant. Une dose de Kumar dans la journée, et voilà Nirva remis face à lui-même, et en même temps assisté comme on surveille une flamme de bougie sans trop y faire attention. C'est une sensation curieuse pour Nirva, dès qu'il se retrouve seul avec Kumar, ce producteur américain sûr de lui a l'impression de redevenir un petit garçon découvrant des merveilles alors qu'elles étaient déjà

devant lui. C'est une sensation bien étrange pour Nirva qui ne la discute pas, mais dont l'état soudain de régression fait écho à un besoin de spiritualité, ou du moins, se dit-il, d'Esprit au sens divin du terme. Ainsi Nirva s'abandonne, une fois par jour minimum, à cette dose homéopathique qu'est devenue pour lui la présence de Kumar, il se sent bien avec lui, et toute question idiote de sa part devient l'opportunité d'une réponse intelligente de la part de Kumar qui ne lui fait jamais remarquer l'ineptie de quelques-unes de ses interrogations. Mais Kumar dit aussi que toute question que l'on se pose contient déjà la réponse…

Tout doucement, Nirva, sans même s'en rendre compte, fait des pas de géant dans son intériorité ! Et Kumar est aussi inspiré par cette relation avec Nirva, ce dernier étant le prototype d'une race de l'être en quête, qui crève les yeux, mais qu'il ne voit ni n'alimente. C'est un bon début, se dit pourtant Kumar qui accueille toujours son ami le producteur américain, avec le sourire.

Simla travaille sur le film. Elle le fait depuis Paris, elle est en charge de la musique et ne viendra donc pas à Marrakech où sa présence n'est pas nécessaire. De Paris à New York et retour, jusqu'à Marrakech et l'ensemble du Maroc, des pensées se croisent pour toucher un cœur, une intériorité, et de la transmission de ces pensées à leur réception, les émissions parfois inconscientes balayent l'espace et y dessinent des tableaux colorés de toute beauté, mais aussi sombres, voire glauques et obscènes en leurs couleurs criardes ou délavées. Un réseau s'est formé avec ce que

Sendre appelle « l'égrégore » du film, qui réunit toutes les pensées de ceux qui y participent. Ils sont ainsi reliés en permanence les uns avec les autres, formant cet égrégore invisible dans lequel chacun écope de ce qui ne lui appartient pas pour libérer ce qui lui appartient mais cause quand même trouble aux autres ! Dans ce réseau, des fils tiraillent plus que d'autres, des lumières y sont plus intenses que d'autres, qui s'appellent et se repoussent, faisant bouger l'ensemble du réseau de pensées dans un sens ou dans l'autre, jamais le même et pourtant identique à lui-même…
C'est pourquoi Simla, sans doute, a quand même débarqué, venue de Paris pour un week-end. Et ce week-end est une fête pour Sendre, mais aussi pour toute l'équipe restreinte résidant à *La Mamounia*, et pour Ann qui est, elle aussi, ravie.

Sendre est tout entière dans son rôle de la Beauté et, muette comme une carpe, elle va et vient sur le plateau, ne répondant que du regard, la posture de son corps ou le mouvement d'un bras, d'une main, de la tête, prennent une importance incroyable, elle en est elle-même surprise.
Simla est arrivée sur le plateau le vendredi matin, n'a eu droit qu'à une accolade, bises sur les deux joues, sourire et yeux lagon pétillants, de la part de Sendre. Pas un mot, même pas bonjour ! Et pour Simla ce fut un petit choc parce qu'elle ne savait pas que ce rôle était devenu muet.
« Les deux S », comme les appelle Carl, se sont

donc retrouvées avec plaisir, le dialogue étant remis à plus tard, la journée du vendredi se terminant à quinze heures aujourd'hui. Simla a fait un passage éclair avant de s'installer dans sa chambre où elle range ses affaires avant de déjeuner avec Kumar qui a été prévenu par Sendre.
Se retrouver à Marrakech est en soi une joie particulière, même pour deux compatriotes qui ne se connaissent pas très bien. Cela rapproche, crée des liens qui dénouent sur la ville leurs couleurs gaîment nuancées du rouge de terre, ici. Et c'est sympathique. Kumar et Simla font connaissance de manière un peu plus personnelle, elle n'a jamais rien lu de lui, en a honte, il en rit et lui donne le titre de l'un de ses romans, qu'elle lui demande.
Sendre travaille, le plateau aujourd'hui est transposé dans un intérieur, un riad magnifique avec une pièce d'eau superbe dans le jardin. Situé sur la route de Fès, ce riad a été aménagé par des Français qui en ont fait des chambres d'hôtes qu'ils louent. À vingt minutes de Marrakech, c'est un lieu calme et paisible où Sendre se plaît beaucoup. Pour le tournage Nirva a loué le riad entier durant dix jours. Les repas sont servis sur place, la cuisine est délicieuse, et la loge de Sendre se trouve dans une suite magnifique à l'étage, avec vue sur le jardin et la pièce d'eau très orientale, où l'on se baigne si l'on veut. Mais trop de travail, personne n'y pense. Mina la maquilleuse est marocaine, elle vit à Paris où la production l'a engagée, et sa famille est originaire de Rabat. Mina est un être gai, toujours de bonne humeur, elle parle

un anglais très correct, et une légère accentuation lorsqu'elle parle un français impeccable, laisse deviner ses origines, mais Sendre ne parlant pas le français, ne fait pas la différence.
Il est neuf heures du matin, Sendre, détendue, se livre aux mains expertes de Mina qui la maquille très légèrement, comme si elle n'était pas maquillée. C'est un travail subtil tout en lumières ; où Mina va-t-elle chercher toutes ces lumières ? Quels produits assez légers sont capables de révéler tous les reliefs d'un visage sans le tartiner ? Sendre se dit qu'il lui faudra connaître les secrets de Mina avant la fin du tournage. Mais pour l'instant, Sendre se prépare à une scène muette, comme il se doit, avec son partenaire, un petit garçon de sept ans, un petit Marocain adorable et beau comme le jour ici, un enfant casté par Ann qui est ravie de l'avoir trouvé. Ce petit garçon joue le rôle de l'accomplissement partiel de l'incarnation de la Beauté, en tout, dans tous les domaines, sur Terre. Il est donc une partie de Sendre qui l'inclut tout entier. La scène est la prise de conscience par cette Beauté incarnée que représente l'enfant, de la dévalorisation de la Beauté due à la valorisation des seules apparences ainsi que du jeunisme. Cette prise de conscience se fait par le biais d'une jeune femme mannequin que joue Lou Doillon, dans une scène qui l'oppose à la directrice de son agence.
Pendant que les deux femmes dialoguent au sujet des séances de photos que doit faire la jeune mannequin, le ton monte entre elles, parce que leurs idées diffèrent sur un tas de paramètres concernant les

photos, et notamment le maquillage… Sendre et le petit garçon sont présents et c'est leur présence qui joue le rôle principal de cette scène réaliste. Les deux femmes ne les voient pas, seuls les spectateurs sont dans le secret de la Beauté et de son fruit que représente le petit garçon. Un fruit en danger de pourrissement parce que de plus en plus la Beauté est déviée à des fins marchandes, et pourquoi pas ? si au bout du compte elle est vécue pour ce qu'elle est réellement, c'est-à-dire l'expression de la radiation magnétique que la globalité de la personne ne libère que spirituellement aussi. Impossible de dissocier la Beauté de l'Esprit dont la Lumière l'éclaire en ses reliefs humains multiples dont il faudrait garder au cœur le souffle, y compris dans certaines laideurs apparentes qui masquent une beauté sensible que l'intériorité sait reconnaître quand la Beauté n'est plus un concept mental, mais la part visible de l'énergie d'Amour qui l'exprime sans parfois la dévoiler parce que le cœur force ses gammes sur le clavier des couleurs que prend la Vie, à charge pour chacun de les harmoniser pour voir la Réalité et non les seules réalités qui s'en échappent ou en dévient.
C'est un peu complexe. En laissant aller son visage sous les pinceaux et autres produits légers comme des caresses de nuages, Sendre se demande si elle a bien compris cette scène. Le fond, oui. Mais les subterfuges employés dans la mise en scène pour faire passer l'essentiel au milieu du quotidien, voilà qui est plus délicat, se dit-elle. Cela dit, ce n'est pas là son problème du jour, mais de ne pas trahir ce que l'auteur, les auteurs,

veulent dire, et la façon qu'aura le metteur en scène de l'habiller… Sendre pense en vrac, les mots ne viennent pas facilement et elle se dit que c'est le fait, sans doute, d'assumer un rôle muet, en plein vingt et unième siècle, quel paradoxe ! Avec tous les moyens de communication qui envahissent l'espace quotidien de chacun, les mots, les phrases, le ton criard des animateurs et des journalistes en général, tout cela gommé d'un coup pour agir par et en silence. Sendre pense à cet espace que cela créera dans le film, ce silence, pour le spectateur qui, au milieu du vacarme de sa vie professionnelle et familiale, va soudain être dérouté par cet étrange apport du silence au milieu d'un film… !

Sendre aime l'idée que ce silence est l'expression même de Dieu, et pourquoi pas la seule explication que l'on peut tenter d'en donner, sorte de colonne de protection, de lumière, le silence s'élève comme une flèche pour aller toucher dans le silence de l'intériorité de chaque spectateur, son propre silence devant certaines questions. Silence et vacuité intérieure que le mental ne cesse de remplir des mille et une raisons de ne pas se taire pour limiter le silence qu'il fuit à des plages où, reprenant son élan de plus belle, le mental se court après dans l'éloignement qu'il ne cesse de se construire avec Dieu, parce qu'il ne peut expliquer ce dernier. Devant l'inexplicable, le mental rejette, orgueilleux à souhait, il ne peut admettre de tout gérer, y compris dans ce domaine du spirituel, le mental se construit le dieu qui lui convient, par manque d'humilité.

Et pourtant, se dit Sendre, si les Occidentaux

connaissaient cet enivrement de l'abandon, cette joie de la soumission, cette réalité de l'invisible, ce silence du mental et cette veille de la conscience qui lui échappe pour devenir spirituelle. Mais Sendre sait que c'est très difficile pour eux. Elle le sait, elle est très intéressée par le présent film où des mentaux occidentaux sont face à des Indiens ayant réussi à imposer le silence à un personnage, au rôle principal ! Sendre sourit intérieurement, tout cela est très amusant et le jeu de Dieu, dans la vie, la soulève en des vagues inattendues dans l'océan qui les bouscule tous, au quotidien, même si en plein travail, certains ne s'en rendent pas encore compte.
C'est un plaisir de se faire maquiller, démaquiller par Mina qui ne dit mot, respectant le silence de Sendre, ce que cette dernière apprécie.
La houle du silence a emporté Sendre bien loin, vers les futurs spectateurs qu'elle compte en êtres humains et en cœurs, et non comme des entrées… comme le fait Nirva, producteur oblige !
Sendre plane en plein silence, maquillage méditatif pour elle, le calme intérieur est si étale que les bruits extérieurs de l'équipe, les seuls audibles, sont très lointains pour elle. C'est pourquoi quand elle sent une main sur sa main droite, elle retourne sa main, paume en l'air, pour rendre à cette main la douce pression qu'elle en a reçue. C'est une menotte, celle de son partenaire sans doute. Il ne dit mot, Sendre non plus qui, les yeux fermés, attend que Mina en ait terminé avec ses paupières.
Enfin Sendre ouvre les yeux, ceux du petit Marocain

croisent les siens, vont de Mina qui lui a dit bonjour en arabe, à Sendre, mais il ne parle pas anglais, et quand il plante son regard noir dans les yeux bleu lagon de Sendre, tout est soudain dit, sans qu'il ait prononcé un seul mot. Il n'a même pas répondu à Mina qui lui sourit et lui donne un biscuit au chocolat qu'il prend en remerciant d'un signe de la tête et d'un sourire. Sendre lui a rendu sa menotte, et le voilà qui s'assoit pour manger son biscuit, sur un pouf en cuir qu'il pousse avec ses jambes, tout contre la chaise où est installée Sendre. Puis sans bouger, sans un mot, il attend que Sendre en ait terminé avec Mina. Il est déjà en djellaba blanche, à raies noires, Sendre doit encore s'habiller, il attend sur son pouf en cuir, tandis qu'elle passe dans la pièce à côté, sa chambre. Un garçon du riad a apporté du thé à la menthe avec des gâteaux marocains. Mina, Sendre et le petit garçon boivent en silence, et mangent. Il a l'œil à la fois grave et rieur. Sendre l'embrasse ainsi que Mina, puis elle prend la main de son partenaire, le metteur en scène les attend.
C'est en longue robe turquoise pastel que Sendre a tourné cette scène, l'une des couleurs symbolisant la voyance ou la clairvoyance. Elle ne sait plus… Moment magique où le silence a donné la réplique aux éclats de voix des deux femmes dont Lou Doillon. Avec la Beauté, son rôle, le silence joue un rôle prépondérant, manifestant de manière subtile le lien indicible, invisible que toute forme peut avoir avec la beauté, ou inversement.
La pièce d'eau a été recouverte de pétales de roses

épanouies, c'est magnifique, comme en Inde, se dit Sendre. Et c'est très beau.
Le pied posé sur une rose, quelques Anges sont là, au milieu de la pièce d'eau qui rayonne sous le ciel. Et derrière le metteur en scène indien, un Ange, gardien sans doute, est présent, entourant d'une aura mauve tous les faits et gestes directement reliés à la scène en cours.
En fait, un petit bataillon de l'Armée des Anges est déployé sur le riad et autour, comme sur la ville tout entière. La luminosité, déjà très particulière à Marrakech, est encore accentuée, et c'est de discrétion que s'est entouré ce petit bataillon. Personne ne les voit, cependant un Ange farceur, il y en a toujours un, s'amuse à quelques tours que Carl sera une fois encore le seul à remarquer. C'est drôle, se dit Carl en voyant l'étui des lunettes noires que vient de déposer Sendre sur une table avancer tout seul d'une vingtaine de centimètres et s'arrêtant au bord de la table, c'est drôle se dit-il, que ce soit moi qui « croie » voir cela. Je suis athée ! ajoute intérieurement Carl à sa réflexion, quelqu'un comme moi n'est pas censé voir ce genre de manifestation irrationnelle !
Sur ce, dans un souffle léger une sorte de voix lui a murmuré :
– C'est justement parce que tu « es » athée…
Carl est resté coi, bouche ouverte, alors qu'il allait tout juste crier à Sendre que ses lunettes dans l'étui allaient tomber de la table.
Carl voudrait bien ne plus penser à cet incident, mais son mental s'y est accroché comme une sangsue, ce qui le rend plus qu'attentif et vigilant à tout et à tous…

Fatigant ! se dit-il, tu débloques vieux… !
Carl n'en dira rien à personne, il se dit qu'il rêve ! Il n'est pas inquiet, mais aimerait bien ne plus être l'objet de ces sortes d'hallucinations comme il les appelle…
Mais l'Ange farceur l'a à l'œil, et Carl n'est pas au bout de ses peines.

Le rythme du film est intense, celui du tournage aussi, sans précipitation, sans agitation, c'est pourquoi tourner sous ce climat et ce ciel est tout à fait positif pour tous.
Au rythme du tournage s'ajoute le rythme de chacun qui s'y plie pour que la synergie créée soit sans heurt. Et c'est vrai que l'équipe est prise dans un rythme global où chacun a sa place, les moments qui s'y inscrivent sont des successions fluides jamais gratuites, des impératifs rencontrés au jour le jour. Sendre se sent entourée et solitaire à la fois, ce qui lui convient tout à fait, et ne serait-ce l'affectivité de Carl à son égard, elle serait tout à fait libre de pression. Mais Carl en exerce une inconsciemment sur elle, jamais un mot, jamais un geste, c'est bien pire que cela. En effet, Carl fait comme s'il était l'ami parfait, alors qu'il se retient de s'ouvrir à Sendre sur ses réels sentiments à son égard. Sendre est très intuitive, et plus que cela, elle ressent profondément toute cette somme de non-dits qui, dans un regard ou un sourire, alors qu'ils conversent ou dînent, quel que soit le moment, y compris sur le lieu de tournage, sur le plateau, partout, déborde de lui, malgré lui. Et cette pression

ne convient pas à Sendre. Au début, sur le film précédent, elle avait compris, noté, cette attirance, mais elle avait cru en être venue à bout grâce à l'amitié, plus, à la complicité qui les avait très vite liés. Mais aujourd'hui, à Marrakech, Sendre était maintenant plus importunée qu'amusée, et elle avait un mal fou à supporter cette passion latente venant de Carl. Mais Carl en était inconscient, il pensait tout simplement que Sendre était persuadée qu'il était son ami, tout en sachant que dans son for intérieur il l'aimait comme un fou. L'épisode Paolo/Aldo l'avait, à la fois, profondément meurtri et ravi car il n'avait duré que le temps d'une respiration dans laquelle s'était jetée Sendre pour découvrir qu'elle mourrait asphyxiée si elle continuait à vouloir respirer au rythme du couple qu'elle ne formait pas avec Paolo/Aldo. Tout s'était passé si naturellement que Carl restait sur ses positions de meilleur ami, et il ne se rendait pas compte que ses sentiments étaient lisibles pour Sendre, lui qui se contenait à longueur de temps pour ne pas s'imposer trop à elle… Bref ! Ils en étaient tous deux arrivés à une entente cordiale apparente, cachant l'exaspération de Sendre et la prévenance devenue lourde de Carl. C'est idiot parfois comme une relation peut dévier quand l'un et l'autre ne sont pas exactement là où l'un et l'autre sont réellement, laissant chacun à l'autre la responsabilité de se reprendre en fonction des propres desiderata des deux… ! Si Carl avait vraiment déclaré sa flamme, ils n'en seraient pas là. Soit Sendre aurait mis le holà rapidement, soit ils seraient ensemble et

heureux de l'être… Mais jamais, l'un comme l'autre, n'ont pensé à n'être qu'eux-mêmes. Et Sendre s'en veut d'avoir mis sur rails une amitié, dès le départ amoureuse… Pourtant elle n'avait jamais eu l'intention de jouer avec Carl qu'elle appréciait énormément. Et Carl de son côté n'avait jamais spontanément révélé à Sendre qu'il l'avait suivie, qu'elle l'avait, par deux fois, précédé dans les rues de New York, et que ces deux fois-là, il était tombé raide amoureux d'elle, de sa silhouette, de ses gestes, de… tout, d'elle en somme. Et ensuite, en la connaissant mieux, plus, cela n'avait fait qu'empirer. Il est certain qu'une femme telle que Sendre aurait beaucoup aimé qu'un homme lui dise simplement ce qu'il avait vécu, la flamme qui avait saisi son cœur juste en la voyant. *"Love at first sight"*. Le coup de foudre parfait, avant même de savoir qu'ils se reverraient et que le destin signait là une opportunité à inscrire dans la destinée des deux. Mais Carl n'avait rien dit. Pourquoi ? Il ne le savait pas lui-même. Il n'avait rien dit. Et pourtant quel beau début d'histoire, non ? Sendre, n'en sachant rien, n'avait pas abordé le début de leur histoire de la même façon. Quant à Carl, jour après jour, il avait poursuivi seul une histoire d'amour dont Sendre avait fait une histoire d'amitié. Si bien que Carl n'était pas franchement à l'aise, pas plus que Sendre qui maintenant ressentait cela confusément alors que Carl continuait son histoire d'amour jusque-là impossible parce qu'il était son seul partenaire, par sa propre faute, il est vrai. Bref, tout cela était complexe. Et voilà comment, à Marrakech,

Sendre commençait à éviter Carl, qui le voyait bien, sans comprendre pourquoi, lui l'ami fidèle qu'elle avait souhaité, qu'il était pour elle, était ainsi évité par Sendre de manière très claire et lisible par tous.
Carl était donc malheureux depuis près de huit jours maintenant. Nirva, qui avait fait un saut à Casablanca, puis à Rabat pour les besoins de la production, voyait bien que quelque chose se passait entre ces deux-là, mais il n'y comprenait rien, n'ayant lui non plus pas suivi du tout le film que Carl s'était tourné dans la tête. L'ambiance du tournage n'était plus tout à fait la même, Nirva le constatait. Ann aussi s'était rendu compte d'une sorte de malaise, beaucoup plus côté Carl. Sendre, elle, égale à elle-même, s'était retirée dans son intériorité dès que Simla était repartie pour Paris, puis elle s'était mise à éviter un peu tout le monde pour ne pas faire souffrir inutilement Carl, à part Ann qu'elle continuait à voir pour dîner ou le dimanche.
Et c'était justement dimanche ce matin quand Sendre avait ouvert un œil sur l'aube rose-orangé de Marrakech, aux premières notes – ou étaient-ce les dernières ? – de la prière matinale qu'elle aimait, avec laquelle sa journée prenait une dimension spirituelle venue d'ailleurs, qu'elle était venue rencontrer ici, qu'elle appréciait au point de s'immerger tout entière dans cette glorification de Dieu, le même pour tous, dont elle apprenait, ici, à décliner des rituels inconnus dont l'essence universelle la ravissait.
Marrakech avait totalement séduit Sendre, les Marocains aussi bien sûr, c'était pensait-elle, le seul endroit

où elle pourrait vivre, en dehors de l'Inde. Elle ne savait pas pourquoi, mais c'était un fait ; comme une découverte pour Sendre, d'avoir porté Marrakech en elle depuis toujours alors qu'elle n'avait jamais mis les pieds au Maroc avant ce film il y a deux ans, avec Nirva et la même équipe, plus les deux Indiens, ses compatriotes, nouveaux sur ce film.

Le silence dans lequel Sendre s'était plongée pour les besoins de son rôle muet était devenu sa seconde demeure, et le calme de *La Mamounia* donnait sens à son recueillement. Le cœur étoilé de merveilles, Sendre allait et venait, le dimanche, avec Ann, ou seule avec le chauffeur, d'un lieu mythique à un autre, dans des syllabes gutturales qui chantaient le soleil et fleuraient bon ces roses magnifiques, fleurs par excellence de Marrakech, qui étaient les fleurs préférées de Sendre depuis toujours, comme en Inde où leurs pétales sont de toutes les fêtes et cérémonies. Et les petites fontaines dans le hall de *La Mamounia* étaient recouvertes de pétales multicolores de roses qui flottaient. Tous les jours en descendant de sa suite, Sendre allait les admirer. Sendre se promenait et vivait entre deux voire plusieurs mondes. Celui du film et de son rôle plus particulièrement, rôle mystique en quelque sorte, à ses yeux et son cœur, où le silence était le moyen et la part d'infini indicible à exprimer au mieux, le monde du travail et de ses relations dans ce domaine, le monde parallèle auquel appartenait cette ville de Marrakech, avec la demeure royale et donc la gouvernance d'un pays très important dans le monde arabe lui-même. Il y avait aussi le monde

particulier à cet hôtel, autre tradition, modernité, jet-set et touristes envoyés par des tour-operators, car il faut bien remplir le palace quand les grands de ce monde sont occupés ailleurs. Le monde de Carl aussi, où elle était devenue un pilier malgré elle, comme s'il la vivait sans elle… Une histoire de fous ! Le monde de Mina, sa maquilleuse, qui la ramenait aux racines marocaines auxquelles elle se raccrochait pour mieux connaître ce pays magnifique. Et le monde feutré et maintenant lointain dans lequel ses parents la cocoonaient malgré la distance. Il y avait quantité de mondes auxquels Sendre s'adaptait de manière fluide, passant de l'un à l'autre sans aucune frontière, il y avait là un équilibre en elle, et Sendre se sentait parfois comme une trapéziste, allant d'un trapèze à un autre en plein ciel, sous le chapiteau immense de sa vie, dont la spiritualité qui l'habitait illuminait le ciel, son intériorité et celle des autres. Sendre était « vivace », une hypersensibilité de tout son corps, de chaque cellule, à tous, aux autres cellules, les leurs, bref, tout cela se bousculait au portillon dès que le muezzin entonnait la prière qui calmait tous ces mouvements intérieurs et la faisait graviter dans le temps, avec pour seul référent l'universalité à laquelle elle se confondait pour fusionner avec Dieu, et chacun. Mais Carl étant le seul point noir dans ces mondes-là, Sendre se disait qu'elle avait encore du boulot ! Et qu'il ne suffit pas de « se sentir » universelle… pour avoir accompli quoi que ce soit ! Et cette pensée la replongeait dans l'humilité, son outil de travail principal sur elle-même, plongée

dans tous ces mondes qui sans parvenir à la happer, étaient pourtant du domaine de son quotidien avec lequel elle devait gérer sa propre globalité ! Pas facile, d'autant que Sendre ne pouvait en parler à personne. Et ce silence-là, encore, était le point d'orgue de sa propre capacité à s'immerger en Dieu pour se laisser aimer par Lui. Mais curieusement, c'était pour Sendre, souvent très difficile.

Tout roulait, collectivement, pour le mieux. Équipe de travail bien rodée, responsabilités partagées et assumées, tout allait bien. Sendre était peu à peu revenue vers tous, donc vers Carl, mais de façon plus impersonnelle, que facilitait son travail dans et avec le silence devenu pour elle l'axe fort de ses relations aux autres, à tous les autres. Et chacun respectait cette attitude naturelle de Sendre devenue le rôle, c'est du moins ce que pensaient certains qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Pas grave ! Alors que Sendre, sans perdre son identité propre, se remettait tous les jours au travail pour entrer dans ce rôle qui n'était qu'une peau dans laquelle entrer comme on entre dans un costume. Ce qu'elle faisait. Car Sendre ne pouvait jouer un rôle, quel qu'il soit, que si elle était totalement et globalement elle-même, assurant au rôle des facettes disponibles d'elle-même qu'elle connaissait et vivait encore ou ne vivait plus, les ayant dépassées, afin de donner au rôle la crédibilité d'une expérience humaine et personnelle dont l'évolution intérieure avait poli les aspérités, les rendant visibles et accessibles à la comédienne qu'elle était. Ce qui impliquait

de sa part une lucidité absolue et une intégration d'elle et de ses propres failles et qualités, par elle-même. Quel outil de travail, alors ! C'est ainsi que Sendre travaillait et non en « devenant » le personnage qui alors aurait pu avoir le pas sur elle. Ce qui n'est jamais souhaitable et peut mener, à la longue, au suicide ou au drame, sur des personnalités fragiles, ce que Sendre n'était certes pas !
Marrakech maintenait en Sendre, et même favorisait un équilibre spirituel intérieur qu'elle n'avait trouvé nulle part ailleurs qu'en Inde, chez elle. Et pour cela elle eut envie de s'informer sur le soufisme, cette voie spirituelle de l'islam, lui avait-on dit.
Sendre apprit que l'un des grands courants du soufisme au Maroc était basé à Oujda, à la frontière de l'Algérie, au Nord du Maroc. Mais le tournage ne lui permettait pas de s'échapper pour le moment, et elle remit donc à plus tard un voyage qu'elle venait de décider d'entreprendre un jour ou l'autre. Une sorte d'appel en quelque sorte. Sendre réunit le maximum de renseignements, acheta deux ouvrages dans une librairie et se dit que quand le moment viendrait, elle serait prête pour ce voyage, sachant que parfois, le voyage pouvait être initiatique et que souvent aussi, c'est sans se déplacer que se faisaient les plus grands déplacements intérieurs.
Plongée dans son rôle, Sendre s'en remit à Dieu pour le bon moment, se disant que ce dernier ferait peut-être partie d'une autre vie, ce qui la dédouanait de toute impatience, et de toute volonté personnelle pour faire aboutir un projet qui était inscrit dans son

destin, peut-être, mais appartenait à l’évolution de sa destinée. Inch'Allah !
Les deux mois de tournage à Marrakech passèrent comme l’éclair. C’est fou ce que le temps peut être relatif dès qu’il s’emplit de force et ce que les énergies de la réalisation d’un projet, comme un film, précipitent en chacun pour un travail d’équipe extrêmement valorisant pour tous. Et c’était le cas.

La vie est un tourbillon où les spirales évolutives des uns croisent celles des autres, donnant pour effets des chances partagées et des croix communes à porter ou des portes à ouvrir auxquelles les uns se heurtent, d’autres s’arrêtent, et que certains franchissent sans l’ombre d’une hésitation. Sendre observe, avance et chute comme d’autres, mais se relève dans l’instant sans se laisser conditionner par les obstacles qu’elle traite à sa façon, plus comme elle le doit que comme elle le peut ou non. Le tournage de ce film et tout ce qui se passe dans sa vie n’y font pas exception. Carl pense pour sa part que Sendre fait preuve d’une force spirituelle intérieure peu commune, Sendre ne pense pas ainsi, elle aborde chaque instant comme il se doit et entre de plain-pied, à plein cœur et sans hésiter dans les chemins que dessine une destinée qu’elle ne veut en aucun cas assimiler à une fatalité. Sendre n’est pas fataliste, même si sa philosophie laisse au lâcher-prise une grande part de ses tracas potentiels qui y disparaissent sans effort trop important, juste parce que pour Sendre, se prendre la tête ne sert à rien du tout.

Et Sendre continue, gardant le cap de sa ligne intérieure plus verticale sans doute que d'autres, mais tout aussi horizontale, ce qui rend les échanges fructueux, et son silence enrichissant parce que riche de tout le matériau humain qu'elle offre en permanence en don au Divin, sans jamais en parler, ou du moins si rarement qu'il est inutile de le souligner plus avant.
Les tensions avec Carl se sont amenuisées au fil du tournage, cependant, une petite gêne reste encore sensible pour Carl qui avait finalement un peu souffert du recul pris par Sendre à son égard. L'ambiance du tournage se maintient dans la dynamique de Nirva, toujours fidèle au poste, que sa femme, c'est une première, a rejoint pour une semaine.
Nirva n'a pas fauté cette fois-ci, et il se demande bien pourquoi ? Il est vrai que Mina, qui lui plaisait beaucoup, est une femme fidèle à son compagnon qui travaille à Paris dans les bureaux de la production française. Et puis, Nirva a fait des allers, des retours, a eu des tas de rendez-vous, il s'occupe de la production au quotidien sur le tournage. États-Unis, France, Inde, Maroc, c'est une coproduction importante dont il est le coordinateur, et il y a de quoi faire.
La femme de Nirva est discrète, elle a tenu à visiter Marrakech, les souks alentour, tout ce qu'elle pouvait voir, et elle l'a fait accompagnée d'un chauffeur et d'un guide, si bien qu'occupée par le tourisme le jour, elle rejoint Nirva et l'équipe restreinte logée à *La Mamounia* vers vingt heures, pour dîner. Sendre, elle, préfère sa chambre aux décors divers des restaurants de l'hôtel. Elle n'a donc pas encore rencontré la femme

de Nirva, mais personne, pas même cette dernière, ne s'en offusque. Sendre bénéficie d'une aura particulière, elle a ses propres règles, personne ne se doute qu'elles sont fonction de sa seule vie intérieure, spirituelle, et que tout ce côté parfaitement invisible régit sa vie. Au début cela étonne, mais avec le temps, chacun s'est fait au professionnalisme de Sendre, à sa courtoisie et à sa spontanéité, à sa joie, son rire, son humour, bref à tout ce qui éclate lorsque, présente quelque part, elle l'est avec un naturel déconcertant pour certaines personnes.
De son côté Ann respecte ces règles qu'elle ne saisit pourtant pas, elle a maintenant l'impression que Sendre vit une sorte d'ascèse, qui correspondrait au temps du tournage peut-être ? Mais elle n'est pas sûre, elle se demande comment fait Sendre pour rester dans le silence, le soir après le boulot. Ann est si loin du silence elle-même qu'elle a du mal à concevoir qu'il puisse devenir le seul compagnon de Sendre qui s'y est plongée tout entière avec une sorte de délice jouissif. C'est ce que ressent Ann devant le visage lisse de Sendre quand cette dernière lui sourit en la voyant. Sourire délicat, complice, et cependant distant comme une précaution pour ne pas avoir à émettre un seul mot en direction du destinataire. C'est tout à fait fascinant, se dit Ann en regardant Sendre travailler quand le clap tombe sur un début de scène, et que le silence se fait sur le plateau. Ann a alors l'impression d'être soudain dans une sorte de temple où une grande prêtresse officie déjà bien avant que l'on n'y entre. C'est bizarre, et en même temps beau, Ann ne se l'explique pas, elle vit simplement

ces instants avec attention, déterminée à ne rien en manquer. L'équipe technique a elle aussi été surprise par cette ambiance toute particulière qu'a involontairement installée Sendre, et dans laquelle chacun s'est senti pris malgré lui jusqu'à l'adhésion totale. Puis tous se sont peu à peu habitués, et aujourd'hui, après plus d'un mois de tournage, cela leur manquerait. Et quand il arrive que Sendre ne tourne pas une matinée ou un jour entier, chacun sait que cela ne tourne pas rond de la même façon. Tout cela s'accomplit avec naturel, sans faux-semblant. De fait, l'attitude de Sendre déteint ainsi qu'une goutte de conscience qui s'étendrait doucement après être tombée sur le lieu précis du tournage du jour. C'est étonnant pour Ann, qui commence pourtant à connaître Sendre.

Carl s'est assis dans le jardin magnifique de l'hôtel, avec son ami collaborateur indien Kumar qui admire la nature qu'il aime tant.

C'est curieux cette histoire d'équipe professionnelle qui tourne à l'amitié comme on vire une cuti… Mais cette amitié est si pudique, que rien de personnel, jamais, n'interfère avec l'essentiel, et pourtant, la complicité attractive que vivent les deux hommes l'un pour l'autre, est très forte. De cette amitié ont jailli des étincelles où la créativité, à la fois personnelle à chacun et commune aux deux, crée une dynamique dans laquelle fusent les idées et se posent des projets.

C'est que pendant tout ce temps, dans le ciel de Marrakech, des franges souples d'énergies lumineuses déploient leur éventail de couleurs, créant des

passerelles entre les actifs, peuplant d'innovation le cœur des créatifs qui sont plus que jamais inspirés. Et pourtant, dans les aubes précieuses, les pierres liquides que déversent les couleurs tombent dans tous les jets d'eau et plans d'eau de la ville, ainsi que sur les pétales des roses qui y fleurissent.
Personne n'est conscient de ces manèges, tournant sous les rayons du soleil le jour, et dans les rayons opalescents de la pleine lune, la nuit. Mais dans la sensibilité de chaque membre de cette équipe de travail sur le film, des perceptions diverses éclosent leurs sensations, libérant en chacun, qui d'une part de l'âme qui se révèle, qui d'un cœur touché par l'éclat intérieur d'une flamme répondant à ce frottement intime d'une étincelle invisible déclenchant le feu dans l'intériorité. Et c'est magique, pense Sendre, en contemplant dès la prière du matin le ciel pourpré orangé si particulier à cette ville où les roses bougent dans la clarté matinale du ciel dont les bleus se dévoilent du plus sombre au lumineusement clair pour protéger, de leurs écrans transparents, la beauté cachée qu'ils dévoilent lentement aux regards émerveillés qui s'y plongent le temps d'un lever de soleil incomparable à nul autre.

Ann est toujours trop occupée pour faire de la poésie la marge sécuritaire d'une vie, d'un moment, d'une journée. Femme de pétillance, elle n'arrête pas une seconde, et dans les journées qui se succèdent, elle enfile sur la corde du travail qu'elle abat les perles satinées dont sa bonne humeur est la cause commune

à tous et si intime pour elle. D'une scène à l'autre, sur le plateau, elle note, marque des croix, des points ou des cercles à côté des noms des figurants ou des petits rôles, inventant des signes pour s'y retrouver, inventant un métier parallèle au sien, qui l'a rendue indispensable à Nirva qui, de plus, l'aime beaucoup. La femme de ce dernier est repartie, sans rencontrer Sendre, elles ne se sont même pas croisées. Il y a là un exploit que Nirva lui-même a du mal à comprendre, mais c'est ainsi. Sendre, intériorisée à l'extrême en ce moment, a fait du silence son maître de travail, paradoxe assez spectaculaire pour être souligné et remarqué par tous.

Entre le plateau, l'hôtel où elle ne quitte sa suite que pour se promener seule dans le jardin, Sendre est devenue l'axe incontournable du travail en commun. Et dans le silence qu'elle choisit de servir, les autres, tous les autres, puisent le sens de leur contribution à cette coopération qu'exige le tournage d'un film. Et Sendre, sur ce tournage, personnifie et incarne la Beauté, certes, mais aussi le silence qui en découle quand la musique des sphères, devenue intérieure à un cœur, glorifie du créateur le génie, et des regards qui s'y posent, l'émerveillement dont à l'extrême, naît le silence qui, seul, peut accompagner la sensibilité ainsi touchée.

Le temps n'existe pas, et c'est sans doute à Marrakech que cette illusion du temps est la plus perceptible. Protégé par l'éternité, chaque instant passé sous les cieux est propice à l'étoilante dispersion d'un ego illusoire, lui aussi. Et dans le secret de son cœur,

Sendre le vit si fort, que rien alentour n'est plus pareil à ce regard intérieur accroché sur l'essentiel. Dans le plein exercice de son talent, Sendre sent remonter en elle les beautés des textes sacrés de l'Inde auxquels la prière du muezzin qui rythme les jours ici, fait écho, non pas pour en souligner la différence, mais pour mettre en lumière ce qui les unit. C'est dans ce rythme particulier où l'islam s'exprime, qu'elle ose des racines communes avec le Maroc où elle réside maintenant depuis deux mois. Bouddhisme, hindouisme, islam et chrétienté bercent d'elle le cœur d'un essentiel, d'une immensité accueillante où la tolérance n'est plus expérience du mental mais prérogative de l'âme globale dans laquelle les êtres humains, tous de la même Source, sont effectivement Un. C'est ainsi que Sendre passe et demeure, pour ne plus être aux yeux des membres de l'équipe qu'un pôle relatif auquel le silence donne poids et racines. Ce pôle, relatif à chacun, est pour elle qui n'en a pas conscience, l'axe d'une manière de vivre dont la vie est un art laissé à l'appréciation de chacun, et à la responsabilité de tous. C'est assez magique, en soi, pour que Sendre en prenne conscience sans s'y arrêter parce que là l'ego est dépassé depuis longtemps. Et c'est cette absence d'ego en Sendre qui la rend si attractive à la fois dans la vie et dans l'art tout particulier qu'elle a de la vivre. Vie et Conscience sont pour elle, naturellement, le pôle certain d'une relativité toute humaine qui, pour elle, n'existe plus.

Table des Matières

Du même auteur

1. Romans

Sur les Traces du Nazaréen
Les liens invisibles (érotique)
Histoire puissance trois
Catherine la solide Insolite
Ouergane
Rama
L'œil de cristal
Chronique d'une Approche Théorique
Au fil des modes et aux toi de la vie
L'Ampli-Roman
En passant par Mimizan
La Gouve
Conte de Jor
Samia et demie
Un Couple en marge
D'ici et D'ailleurs
Octave à Tanger
Vivelle
Dans les creux de la vie
Marouerg
La Maison des non-dits
L'émeraude de Fès
En attendant Aïda
Le voyage d'Amina
Parenthèse à Malte
Set de femmes - Chronique tangéroise
Romantissime
On n'en Meurt pas…
La Ville
Cristal de femme
Rencontre à Madrid
Sur le pont d'un Maroc arc-en-ciel
Une femme au Sud
Une île au bout du Cœur

Asma/Chaïbia - une + une = Une
Tanja la magique
La Nuit du devenir
Face à Face à Tanger (érotique)
Masque Démasque
Un Jour Une Vie
Sur les voies du deuil
La vie en pointillé
Générations
Nadia
Thaïe

2. Contes

Contes de Portes marocaines (gratuit)
Contes d'éthérique et de Vie
Venusia The Lady on Venus
La Branche Magique
Contes Planétaires

3. Pièces de théâtre

Mano
L'Amour en Question

4. Témoignages

L'Infini côté Cœur ou Gary/chellabi
L'amant d'un jour
Hommage à Sri Aurobindo
Lettre d'ailleurs
Codes codés encodés
Un jour en Asie
J'ai le Maroc au cœur
Sous sub conscient
Autoscan
Silence Solitude Service
Dialogue en Solo
L'enfer en technicolor
Chambre 137
De Bric et de Vrac
Mon Actuscan 1 (gratuit)

« De la médecine entre autres… »
Mon Actuscan 2 (gratuit)
« Du temps des gilets jaunes etc… »
Mon Actuscan 3 (gratuit)
« Pour de plus justes relations humaines »
Mon Actuscan 4
« Médecine/Politique - Vie citoyenne - Évolution »
Mon Actuscan 5
« Nos Frères de l'espace, Les mondes et nous… »
Mon Actuscan 6
« L'Amour inconditionnel »
Mon Actuscan 7
« Transformation - Âmes sœurs - Service - Covid 19 »
Mon Actuscan 8
« Feu mon Ami »
Mon Actuscan 9
« Les Hauts de Hurletemps »

5. Essais sociopolitiques

D'une citoyenne - réflexions sur le la les politique(s)
De Shamballa à Rabat
2001 : Les citoyens la politique
Manuel citoyen
Il sera une fois la citoyenneté
Citoyenneté : l'Avenir du Futur
Face : Gouvernance - Pile : Citoyenneté (gratuit)
Rêve pragmatique, Engagement Citoyen
Entre nous commentaires et opinion (gratuit)
Toi l'Enfant (droits de l'enfant) (gratuit)
Supramental Mon Ami (spirituel)
Haut et Clair Sur le fil politique

6. Essais philosophiques

Essai sur la Beauté
Essai sur la Pensée libre
Liberté Bonheur
Pourquoi ? Comment ?
Roman Vie Fiction
Des éclats de diamants dans la boue (social)

7. Enseignement Christique et Énergétique humaine
Le sang du calice de Morya (gratuit)
À Nos disciples
Le Maître en incarnation Les groupes et Shamballa
Christ en soi, Christ en tous, Christ en Vie
Du Silence de Dieu au Principe christique
Le cœur ouvert
… de Shamballa… aux Caraïbes
Livre d'or
Maîtrise initiatique dans l'incarnation
Les Saisons de la Transformation
Expérience et Maîtrise
Sur les pas de Christ et au-delà
La Source et le moyen
La Mère le monde et vous tous
Du rêve ou de son Absence
De l'Esprit au sexe
Unité de synthèse et Magie Divine
L'Envol
Ange ô mon Ange
La 7ème étape
Énergétiquement Vôtre
Réponse aux « channelings »
Transition et Vie
« … de la Cellule … »
Le Nomade de l'Amour
Cœur au mon Cœur
Le Yoga du feu
Devas
D'un Point de Vie ésotérique
Cendres de glace - Poussière d'étoiles
Le couple gnostique
Prophètes et Médiateurs
Connexions - Devas Violets
Cœur Kaléidoscope
Originally written in English

Paddy's World (gratuit)
My word again
The Sacred Journey through Empowerment

Translation into English

On the tracks of the Nazarene
The blood of Morya's Chalice (gratuit)

Traducido al español

Una pareja al margen

Couverture LC
ISBN 978-2-36633-047-2

LCenteur
leïla chellabi
contactlc2020@gmail.com